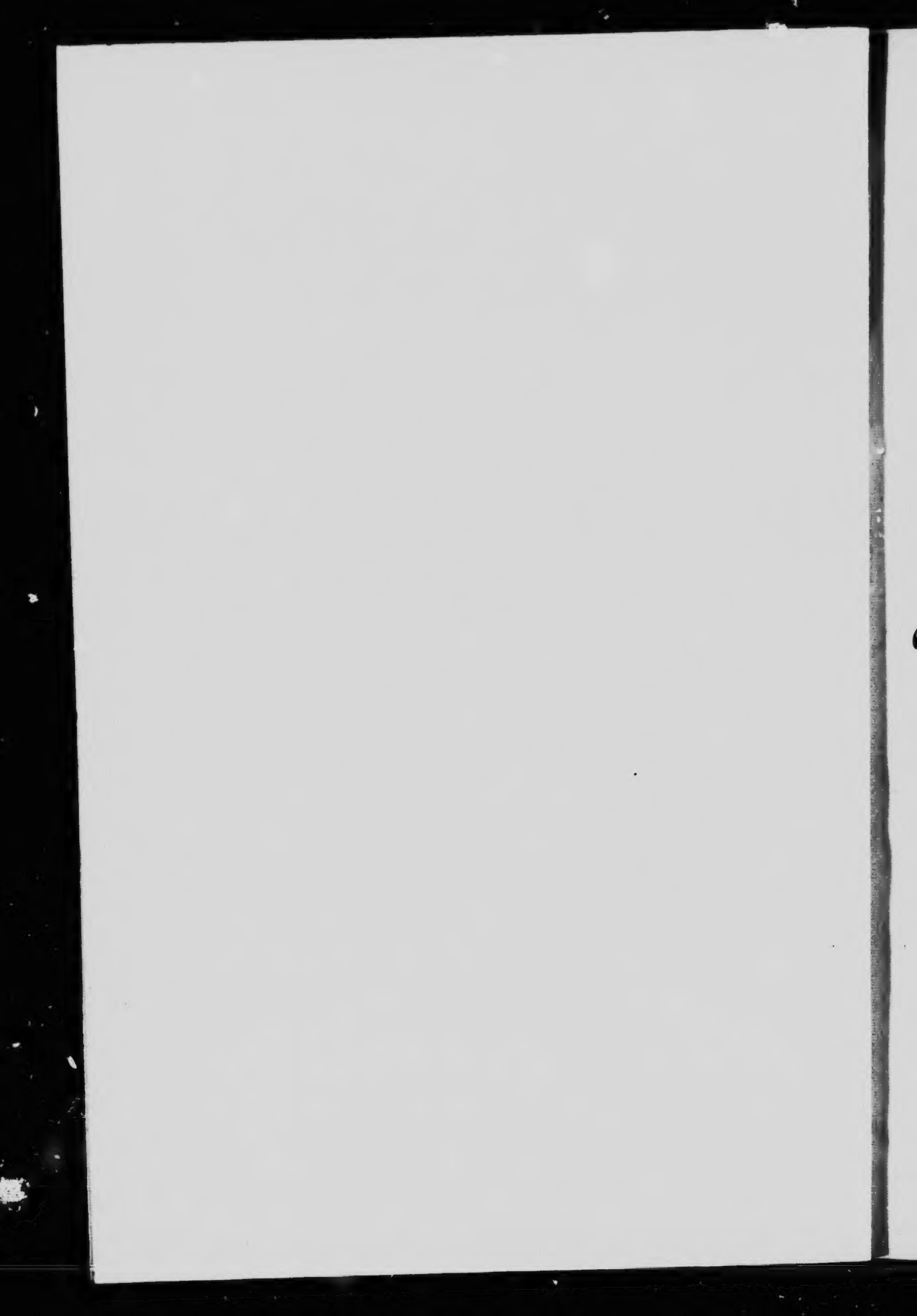
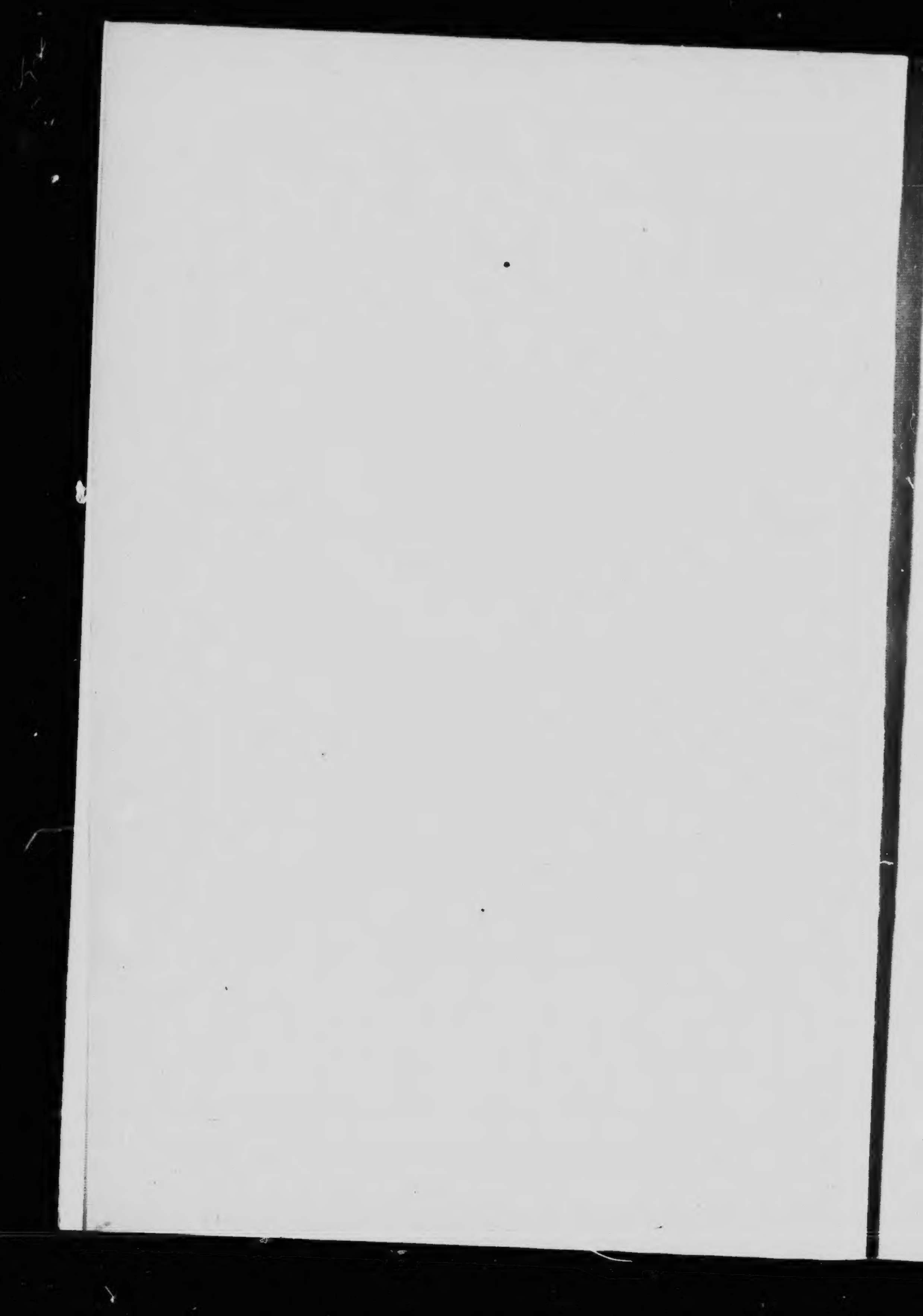


4941

"Cœur contre Cœur"



LA BIBLIOTHEQUE MODERNE.

PIERRE MAËL.

"COEUR CONTRE COEUR"

MONTREAL:
DECARIE, HEBERT & CIE.,
37 rue Saint-Gabriel.

Cœur contre Cœur.

I

Au golfe Juan, sur la rive bleue. Octobre qui jaunit les feuilles, ce qui est, pour l'année, une manière de prendre des cheveux blancs, règne dans toute sa splendeur d'arrière-saison. Il y a quelques jours à peine que l'automne est commencé, mais ici, dans ce paysage de rêve, dans ce décor que le soleil ne quitte jamais, l'automne n'a pas ces signes de la vieillesse qui le caractérisent sous les cieux du Septentrion. A peine est-il une transition entre les étés embrasés et les hivers au souffle tiède.

Ce matin-là, l'aurore avait une douceur suave, bienfaisante pour dilater les poitrines et fondre les cœurs.

La mer et la terre participaient aux mêmes tendresses du ciel. Avant de prendre possession de l'espace, l'astre soulevait lentement le rideau d'ombre de l'horizon. Une échancrure blanche

bordait la voûte extrême à l'Est, du côté de Nice. Elle gagnait de proche en proche, comme une déchirure dans une trame de gaze, ou comme ces fêlures du verre qui vont s'élargissant en rayonnant autour du point meurtri. La lueur diffuse s'épandait dans l'atmosphère par une lente pénétration de clarté. L'air devenait plus blanc et tremblait sous des haleines fraîches montées des pores de la terre.

La mer blanchissait aussi. L'immense nappe donnait assez bien l'image d'une jatte de lait placée sur un foyer. Dans cette uniforme blancheur, chaque lame représentait le gonflement de la surface sous la poussée de la première ébullition. Et, au-dessus, une brume ondulait en écharpes, toutes pareilles aux fumerolles des premières évaporations.

Au large, à moins d'un mille de la Garoupe, une barque se balançait mollement sur les vagues, une barque gréée en cotre, foc et voile ouverts, mais retombant en plis paresseux sur leurs cordages, parce que le vent se refusait à les gonfler.

A l'arrière, un homme était assis, tenant la barre d'une main distraite, plongé dans la nonchalance d'un songe commencé sous les étoiles et qui prenait fin à l'aube, n'ayant, d'ailleurs, aucune crainte, se sachant enveloppé et gardé par l'alanguissement de cette nature amoureuse.

Il rêvait, les yeux ouverts, saturé par la poésie de l'heure et des choses, s'emplissant presque à son insu de sensations exquises, s'imprégnant de cette fraîcheur caressante. Une somnolence berceuse appesantissait par instants ses

paupières, mais, tout aussitôt, quelque changement du décor ressaisissait son attention et c'était alors pour lui le charme d'une multitude de réveils partiels successifs.

Tantôt, c'était la mer dont la nappe laiteuse se déchirait pour laisser voir un sillon bleu ; tantôt, c'était, dans le ciel, l'arrachement d'un haillon de brouillard découvrant l'azur limpide à d'incommensurables profondeurs. Comme un tapis qui s'enroule, le voile sombre reculait dans l'immensité aux approches du jour victorieux, et, entraînées dans cette retraite, les étoiles s'éteignaient l'une après l'autre.

En même temps, et comme pour compenser cette fuite des nocturnes veilleuses, de fugaces lueurs s'allumaient à la crête des lames courtes ou sur les pointes extrêmes de la côte.

Celle-ci se dessinait progressivement sous le voile aminci des ténèbres. On pouvait voir émerger de l'ombre et se profiler des silhouettes de roches. Le phare de la Garoupe, comme un œil vigilant, promenait encore de temps en temps son regard pénétrant sur les lointains de la mer.

Brusquement il s'éteignit. Le veilleur avait fait sa besogne. Il laissait au ciel le soin de prodiguer une lumière infinie, sachant bien que ses clins d'yeux n'étaient plus nécessaires aux voyageurs de la nuit.

Alors le soleil accéléra sa course. Les rayons fusèrent à travers l'échancrure agrandie. Toute la mer fuma et le brouillard s'en alla en guenilles blanches, tel qu'un suaire vieilli dont une résurrection soudaine rejetterait les lambeaux. Sur la côte, des hauteurs apparurent ruisselan-

tes d'or et de pourpre. A l'Occident, l'Estérel flamboya de la base au sommet ; les masses des arbres verts s'accusèrent en paquets sombres que les flèches du ciel trouèrent successivement ; des maisons aux toits d'ardoises ou de tuiles surgirent inondées de clarté, rosées par le baiser du jour. Des oiseaux de mer s'envolèrent du creux des rochers ; la vie chanta dans l'air et dans les branches. Et, tout à coup, d'un seul élan, l'auteur de cette féerie, le soleil fécondateur, bondit, rouge et large, par-dessus les bornes de l'horizon.

Mais, au-dessous de lui, des nuées mauves traînaient dans l'espace abandonné. Elles s'aggloméraient, prenant contact par leurs bords extrêmes, se soudant, formant masse, et, à leur suite, le vent se levait, vent d'Est, porteur de la pluie.

Un premier souffle fit clapoter les voiles et son attouchement plus froid vint définitivement réveiller Jean de La Coudraie, retombé dans une sorte d'assoupissement.

Il se retourna, vit l'état du ciel, et, en marin consommé, porta son pronostic :

— La pluie, dit-il entre ses dents. Tant pis !

Sur-le-champ, la barque vira de bord et laissa porter vers la terre, le cap sur le port même. Le vent la prit grand largue et, grossissant de seconde en seconde, l'haleine du large poussa le cotre d'une vitesse croissante vers la côte.

Ce fut une course rapide et superbe, une envolée plutôt dans l'irradiation merveilleuse de cette aurore. A mesure que les nuages montaient, s'attachant aux pas du soleil, comme pour le gagner de vitesse, ils prenaient une tein-

te plus foncée. Maintenant, ils formaient un rideau large et opaque, aux reflets de moire cuivrée, avec une bordure d'or éclatante partout où la gloire de l'astre les touchait. Mais, en même temps, ils projetaient sur le paysage environnant une ombre adoucie, une teinte vaporeuse qui enveloppait les choses d'une atmosphère spéciale, les faisant flottantes, impondérables, immatérielles.

Le cotre était dans la traînée du soleil, dans la coulée d'or en fusion que ballottaient les lames. Il passa à toute vitesse entre le grand môle et l'épi protecteurs du port abri pour accoster au chevet même de la jetée.

Dans cette course rapide, il prit sa part des largesses de l'astre. Un instant, ses voiles s'imprégnèrent de cette clarté rose et toute l'embarcation parut muée en un lingot d'or senti d'une bordure de pourpre.

— Dieu ! que c'est beau ! fit une voix.

Jean tressaillit. Cette voix lui était allée au cœur. Elle était comme l'écho d'une mélodie lointaine, vague, irréelle, faisant elle-même partie de cet ensemble de choses surhumaines qui l'entouraient. C'était une voix de femme, et, répondant à cette exclamation moins qu'au propre élan de son cœur, il dit, lui aussi :

— Oh ! oui, c'est beau !

Il s'était retourné.

Dans le ruissellement de lumière qu'il venait de traverser, debout à quelques pas de lui, sur le môle, il aperçut une forme blanche et svelte, une silhouette pure, baignée dans la splendeur du ciel, un visage à peine entrevu, mais qui lui sembla charmant. Son regard heurta un autre

regard. Ce ne fut qu'un choc rapide, un éclair, et la vision s'enfuit, laissant le jeune homme, tête nue après un salut respectueux, plongé dans la torpeur délicieuse de la secousse ressentie, dans l'indécision entre le rêve et la réalité du témoignage de ses yeux.

Il secoua pourtant cette impression exquise. Il atterrit, amena les voiles et amarra le bateau aux anneaux de la jetée. Puis, lentement, sous l'impulsion d'un souhait irraisonné, il se mit à remonter vers le môle, espérant revoir l'apparition.

Il n'y avait plus personne sur l'avancée du port. Quelques pêcheurs mettaient leurs engins à l'abri, en prévision de la pluie imminente. Jean soupira, eut un geste de lassitude et, lentement, regagna sa demeure.

Il n'avait pas à aller loin, à peine cent pas à faire pour atteindre une blanche et coquette maison, entourée d'arbres, la villa des Mimosas, bâtie à l'extrêmité occidentale du bassin.

La maison était construite au milieu d'un jardin bordé de murs et précédé d'une grille de fer. Il en franchit le seuil, sans accorder plus d'attention à ce qui l'entourait, gravit les cinq marches du perron et entra dans un élégant salon où la lumière pénétrait discrètement au travers de croisées à vitraux garnies de rideaux et de stores du plus charmant aspect.

Une vieille dame vint à sa rencontre et Jean tendit son front au baiser, en disant :

— Bonjour, maman.

— Bonjour, mon petit Jean, répondit madame de La Coudraie, souriante. Il me semble que tu

rentres plus tôt qu'à l'ordinaire de ta fugue. Le déjeuner est encore sur le feu.

— Bah ! répliqua-t-il sur le même ton enjoué, le déjeuner sera le bienvenu, car j'ai horriblement faim. Je suis rentré plus tôt parce que le vent a sauté à l'Est. Nous aurons de la pluie avant ce soir. En attendant, avec votre permission, mère, je vais aller faire un bout de toilette.

Et il remonta dans sa chambre, au premier étage, prenant vue sur la mer.

Pendant ce temps, madame de La Coudraie pressait Philomène, la servante niçoise qui, depuis tantôt six mois, préparait l'ordinaire de ce ménage facile à tenir.

...Il n'y avait pas plus longtemps, en effet, que madame de La Coudraie et son fils Jean, ancien médecin colonial, aujourd'hui âgé de trente-cinq ans, avaient pris terre en ce point exquis de la côte méditerranéenne.

Madame de La Coudraie était veuve d'un capitaine de vaisseau qui avait longtemps regretté ce qu'il nommait " la défection " de son fils. Car c'était par vocation que Jean s'était fait médecin. La seule concession qu'il eût faite aux préférences paternelles avait été de s'attacher à la médecine navale et coloniale, au lieu de demeurer dans la métropole.

Il était ce que nombre de gens appellent " un original ", n'ayant aucun goût du faste et de la dépense, professant l'aversion du monde et de ses exigences, malgré une jolie fortune et des avantages physiques et moraux qui lui eussent permis d'y faire bonne figure.

De taille moyenne, d'une vigueur rare, il avait

la tête mâle et expressive, le front haut, les yeux profondément enchâssés, avec on ne savait quoi de vague et de triste qui ajoutait à leur expression de bonté habituelle.

Sa fortune lui venait d'un héritage. Un frère de sa mère, vieux garçon, l'avait, en quelque sorte, adopté et était mort, lui laissant un million, tout en portefeuille. C'était Jean qui avait fermé les yeux à cet oncle, à Pondichéry, qui avait rapporté son corps en France, où il avait exprimé le désir d'être enterré.

Le jeune médecin en avait assez des colonies. Très désintéressé, se souciant peu des honneurs à venir, d'ailleurs décoré pour faits de guerre, il avait donné sa démission, afin de se livrer entièrement à ses goûts de poésie et de littérature.

Cette littérature et cette poésie ne lui apparaissaient point avec l'attrait banal qu'elles offrent à des esprits plus jeunes, encore plongés dans les nuages d'une imagination indécise. Il leur voulait une fin plus noble, un but plus élevé, estimant qu'on ne scinde pas les forces et les tendances de l'intelligence, et que celle-ci n'a d'autre fonction que de transfigurer, en l'éclairant, le composé humain.

Cette résolution de Jean n'avait pas été inspirée par le seul désir de satisfaire ses goûts. Il s'y mêlait un peu de ce ressentiment contre le monde, auquel n'échappent pas toujours les belles âmes qui ont souffert.

Jean avait souffert.

Il lui était arrivé, quelques années plus tôt, de subir les atteintes de l'amour. La femme qu'il avait aimée n'était qu'une coquette éprise de succès faciles et de triomphes où sa beauté

pouvait s'épanouir. Sa vanité avait été flattée du zèle que le jeune médecin de marine avait mis au service de sa passion. Veuve, libre d'accepter le dévouement ardent qu'il lui offrait sans marchander, elle avait entretenu cette flamme jusqu'au jour où, demandée en mariage par un richissime étranger, elle avait notifié sa décision sans aucun ménagement au pauvre adorateur, car, à cette époque, Jean n'avait, pour tout bien, que son traitement et une minime rente, abandonnée tout entière à sa mère.

Il n'avait pas protesté. Le mépris lui était venu, soudain et foudroyant ; le dégoût avait noyé sa passion, et lui-même avait été surpris de sa promptitude avec laquelle cette affection, qu'il croyait vivace, s'était déracinée de son cœur.

Il n'en avait pas moins conservé cette amertume que laissent après elle les grandes désillusions. Pendant plus de deux ans, il avait gardé un silence farouche que madame de La Coudraie n'avait pas cherché à rompre, attendant sagement que la confidence vînt d'elle-même avec une spontanéité qui en garantirait la sincérité absolue, prête à remplir son rôle de mère, c'est-à-dire de consolatrice, au moment opportun.

Elle était venue, cette confidence : mais la mère n'avait eu aucune consolation à donner.

Ce n'était point, en effet, une plaie saignante, ou en voie de cicatrisation, que Jean avait exposée à ses yeux, mais une cicatrice depuis longtemps formée commençant même à s'effacer.

La tâche de madame de La Coudraie en avait

été simplifiée. Ce qui lui restait à faire n'était pas pour cela plus facile.

Car, au lieu d'un être indolent et d'une sensibilité exaspérée, le fils qui se livrait à elle se montrait sous l'aspect d'un blasé sceptique et railleur de lui-même comme d'autrui.

Jean avait pris sa mésaventure amoureuse "à la blague ", pour employer une expression vulgaire dont l'exactitude n'a pas d'équivalent. Il n'avait rien caché à sa mère, se plaisantant avec férocité et la plaisantant elle-même chaque fois qu'elle essayait timidement de lui conseiller un essai nouveau de son cœur.

Alors, après un débordement de boutades sarcastiques, il se faisait tout à coup affectueux et tendre, l'entourant de ses bras, la couvrant de caresses, et lui disait, avec une très profonde affection :

— Voyez-vous, maman, chaque homme porte en lui un " idéal " qu'il poursuit sans cesse. Le mien me semble déjà réalisé. Pourquoi le chercherais-je ailleurs ?

—Et quel est-il, cet idéal, mon cher désabusé?

— Eh bien, c'est vous-même, mère. Aucune autre femme ne m'aimera comme vous.

Elle soupirait :

— Tu me prends par mon faible, Jean. Il est certain qu'il sera difficile à une femme de t'aimer autant que ta mère. Mais, enfin, cela n'est pas impossible.

Tout aussitôt la plaisanterie reprenait.

— Eh bien ! cherchez vous-même, trouvez-moi la femme en question. Vous avez des relations nombreuses, de vieilles et chères amitiés. Peut-être sont-elles le trésor où se cache la perle ra-

re de votre élection. J'accepte d'avance, les yeux fermés ; je ne fais qu'une réserve. Quand vous m'aurez montré l'objet de votre choix, moi, je procéderai à un examen minutieux, par voie de comparaison avec vous-même.

Et madame de La Coudraie s'écriait :

— Mais, mon pauvre enfant, ce n'est pas un consentement, cela ! C'est une permission dérisoire que tu m'octroies. Ce que tu donnes d'une main, tu le reprends de l'autre. Comment veux-tu que je me risque à te présenter mes candidates avec l'appréhension de leur voir opposer invariablement la même fin de non-recevoir.

Encore si nous étions à Paris, dans notre milieu ordinaire, parmi nos amis et connaissances, je pourrais m'enhardir à une tentative aussi périlleuse. Mais ici, dans ce pays que nous habitons depuis moins d'une année, dans un milieu essentiellement frivole, cosmopolite et changeant, comment veux-tu que je puisse me créer des moyens d'investigation ?

Il éclatait de rire et, l'embrassant sur les deux joues avec l'exubérance des tout petits enfants :

— Ça, maman, ça ne me regarde pas ; c'est votre affaire. Aussi bien, n'est-ce pas moi qui vous tourmente ; c'est vous qui me prêchez le même sermon depuis plus d'un an. Vous avez commencé à Paris, vous continuez à Golfe-Juan. Moi, je n'ai qu'à attendre et me laisser faire.

Ce que Jean ne disait pas à sa mère, c'était que, depuis quelque temps, au contact de cette nature en fête, il sentait se raviver en lui la sève de l'arbre des illusions, qu'il avait cru mort et qui ne meurt jamais, hélas !

Une subtile infiltration des ambiances se produisait, le pénétrant peu à peu, et à son insu, de ces molles influences, de ces prédispositions latentes où l'amour qui va venir trouve un sol tout prêt à le recevoir.

Ce ciel bleu, ces flots bleus, cette terre ensoleillée et chaude, ces brises douces comme des caresses, achevaient de dissiper les nuées maussades dont son esprit s'était voilé. Il était trop poète pour demeurer longtemps le captif de son ressentiment. Une expérience malheureuse ne suffisait pas pour lui permettre de généraliser, et le besoin de tendresse qui était en lui ne demandait qu'à s'épancher.

Il faisait donc, sans s'en douter, le jeu plus facile à sa mère, car, de la meilleure foi du monde, il avait remis entre ses mains le sort de son avenir.

Mais il se doutait encore moins de l'embarras extrême où il plongeait la vieille dame.

Celle-ci était résolue à marier son fils, obéissant à cette conviction qu'un homme sans foyer est un être inutile et qu'il peut devenir, sinon nuisible à ses semblables, du moins hostile à lui-même, se desséchant dans l'égoïsme, s'enfermant dans la satisfaction du " moi " solitaire et atrophiant les qualités naturelles de son âme.

Elle n'avait pas attendu le consentement officiel de Jean pour s'occuper de lui trouver une compagne. Elle le connaissait trop bien pour ignorer que son ironie était toute de surface, qu'au fond, en dépit de sa factice écorce de scepticisme, il demeurait l'enfant généreux, expansif, et qu'elle avait élevé, la sensitive dont

un heurt trop violent avait fait se replier les pétales fragiles.

Et, sachant cela, elle était sûre que cette fleur de tendresse s'ouvrirait derechef aux souffles tièdes d'une affection partagée.

Elle savait, en outre, que cette âme était inquiète, qu'elle se défendait mollement contre les influences extérieures, que toute sa froideur d'apparât était prête à capituler devant la première démonstration offensive de l'amour, et elle tremblait que cette offensive fût celle d'une passion dangereuse.

Pour toutes ces raisons, elle avait hâte de fixer ce cœur dans les liens d'un amour permis, à la chaude atmosphère d'un foyer.

Elle avait jeté les yeux autour d'elle et n'était pas sans avoir fait un choix éventuel. Elle avait remarqué à l'autre bout de la rive, dans un groupe de maisons enfouies sous les pins, deux jeunes filles charmantes, deux sœurs vivant entre leur père et leur mère, d'une existence paisible et souriante. Elle avait voulu savoir leurs noms et avait appris de la sorte que M. et Madame Saint-Maymes étaient des Parisiens venus au Golfe pour vivre de leurs petites rentes aidées des ressources qu'y ajoutait la propriété de la maison et du jardin, à eux laissés par héritage.

A la fortune près, la situation de la famille Saint-Maymes était identique à celle des La Coudraie. Leur monde était le même, leurs relations et leurs goûts devaient se ressembler.

Mais madame de La Coudraie tenait, sinon à la fortune, du moins à une certaine correspondance des ressources. C'est le faible, non seule-

ment des riches, mais aussi de ceux qui ont eu à redouter les menaces du sort. Ils estiment qu'on ne saurait prendre trop de précautions contre les incertitudes de l'avenir. Il arrive que cette prudence est parfois un élément de bonheur. Par contre, que de fois n'est-elle pas la source d'incurables chagrins ?

Madame de La Coudraie raisonnait selon les idées de son temps. On ne pouvait lui jeter le blâme, lui reprocher d'avoir la vue courte. Le don de prévision n'a rien de commun avec la banale prévoyance de la sagesse bourgeoise. Madame de La Coudraie était une bourgeoise dans la meilleure acception de ce mot.

Sans doute, Anna et Lina Saint-Maymes, l'aînée et la cadette, avaient pour elles cette dot supérieure qui comprend la jeunesse, la beauté, l'esprit, la grâce et le charme, sans préjudice des qualités plus sérieuses qui font l'ornement et la richesse du foyer. Mais tous ces avantages, aux yeux de madame de La Coudraie, ne compensaient pas l'absence de l'autre dot, celle qui s'évalue en chiffres précis et s'enregistre chez le notaire, ce gardien de la bonne routine pratique.

Aussi arrivait-il à la mère inquiète de soupirer lorsque, le dimanche, elle rencontrait les deux sœurs à l'église. Elle se disait que l'une ou l'autre de ces belles créatures ferait bien une compagne pour Jean et pour elle-même la plus acceptable des belles-filles. Car, il n'est pas de mère, si désintéressée soit-elle, qui ne fasse entrer ses préférences en ligne de compte. Le renoncement à son propre goût est peut-être, en pratique, la plus difficile des vertus sociales.

Madame de La Coudraie n'en était pas encore à ce point de perfection maternelle où une femme accepte, les yeux fermés, la compagne que son fils lui présente. Une survivance de la première autocratie, celle qui s'exerçait au temps où Jean ne portait pas encore des culottes, lui faisait professer la théorie d'une direction m[illegible]le abdiquée entre ses mains par l'homme que son fils était devenu.

Puis, ce qui la faisait hésiter, malgré sa hâte, c'était que nulle circonstance ne semblait presser sa décision. Il n'y avait pas péril en la demeure. Jean vivait en indifférent son existence quotidienne. Amateur de sports violents, rêveur et poète, il traversait les jours et les nuits en voyageur solitaire, épris de son independance. Son bateau était autant le centre de sa vie que la jolie chambre dont madame de La Coudraie avait fait progressivement la plus belle de la villa. Car ses fugues sur le mobile élément n'étaient pas sans alarmer la mère craintive. Elle avait beau se raisonner, elle éprouvait à chaque absence les mêmes transes dont elle ne pouvait se défendre.

— Mais enfin, maman, lui avait dit un jour, Jean qui riait de ses terreurs, si j'étais encore médecin, je serais bien plus exposé et vous ne me verriez pas ?

Elle avait répondu très judicieusement :

— Vois-tu, quand tu étais médecin de marine, je ne courais la chance de te perdre que tous les deux ans. Tandis qu'aujourd'hui c'est tous les jours que le péril se présente à mes yeux.

II

Il arriva que, le lendemain de ce jour, la pluie ayant rafraîchi la terre, la température fut d'une douceur incomparable et qu'en ouvrant les volets de sa chambre Jean de La Coudraie huma avec délices l'air embaumé du matin.

— Si j'allais faire un tour de mer ? se dit-il.

Il fut surpris du peu de faveur que cette pensée, pourtant habituelle, rencontra en son esprit.

Malgré la beauté du jour et l'alanguissement de la nappe bleue, il ne ressentit pas le désir de pousser sa course aventureuse au large.

Un pépiement assourdissant, des froufrous d'ailes sur les toits et dans les branches lui donnèrent, au contraire, l'envie de contempler les féeries de la terre à son réveil.

En un clin d'œil, il eût revêtu une toilette de jardin, en flanelle blanche et, tête nue, les pieds chaussés de pantoufles, il descendit dans le petit parc ombreux, se livrant à la griserie des parfums et des murmures, épanchés de toutes les haleines et de tous les heurts des plantes.

Oh ! ces matins de Provence ! Les poètes les ont chantés sans doute ; mais quelle voix humaine peut rendre le charme de ces heures immatérielles, de ces frissons d'une vie qui semble n'avoir plus rien de terrestre ? Ce coin de terre n'est-il pas quelque morceau du premier paradis échappé à la malédiction d'origine ? N'est-ce point là que se sont réfugiés toute la suavité du rêve, tout le désir d'infini qui hante l'âme de

l'homme, toute la puissance d'aimer qu'il porte au plus intime de son être, dans cet abîme dont nulle volupté terrestre ne peut combler la profondeur.

Jean était un matinal d'instinct. C'était la nature au réveil qui lui était la plus chère. Il y trouvait cette pureté de l'Eden lointain, cette candeur des songes où se ranime l'enfance éprise d'invisible. S'il lui arrivait quelquefois de prolonger sa veille sous les étoiles, c'était parce que les nuits avaient des douceurs inattendues, les étoiles des scintillations inconnues.

Mais le matin était son heure de prédilection, toujours pareille, jamais banale. Il ne se lassait pas de cette résurrection des choses ; il trouvait au firmament, aux montagnes, aux plantes, à toutes choses, des aspects sans cesse variés. Les nues roses ou mauves avaient des contours capricieux, les buées des transparences attirantes, les brises d'enivrantes senteurs. Il se plongeait avec délices dans ces étreintes caressantes, il s'abandonnait aux baisers de cette nature prodigue en enchantements. Le poète qu'il était y prenait d'ineffables jouissances, y alimentait son besoin d'amour insoupçonné. Ce matin-là, il était venu s'asseoir sous une charmille tapissée de vigne vierge, de clématite et de jasmins. C'était son ordinaire retraite. Des bancs rustiques la meublaient, autour d'une table sur laquelle il prenait du café, souvent en compagnie de sa mère. De ce recoin de parc, il pouvait voir le jardin plus grand de la villa voisine.

Jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait eu l'idée d'y arrêter ses regards. Cela tenait peut-être à

ce qu'au moment de leur installation les La Coudraie n'avaient pas trouvé de voisins. Les Mimosas n'avaient pas d'autre voisinage, en effet, que les Jasmins, et les Jasmins étaient déserts.

Jean n'avait alors aucun désir de nouer des relations avec qui que ce fût. Madame de La Coudraie n'y tenait pas davantage.

Lorsque, avant de faire élection de domicile, ils avaient visité les Mimosas, la mère et le fils avaient appris du directeur de l'agence qu'ils auraient pour voisins M. Emile Largentière, consul général, en congé, et sa jeune femme, créature frêle et de santé chancelante. M. et madame Largentière, l'été venu, se transportaient à Paris ou voyageaient dans les régions septentrionales. C'était même pour ce motif que les Jasmins n'avaient pas d'habitants.

Tout cela, le directeur de l'agence le chanta aux visiteurs, ses locataires éventuels, avec cet organe gras, cet accent particulier qui n'est pas l'une des moindres originalités du " moco". Ni madame de La Coudraie, ni Jean ne prêtèrent attention à ce verbiage. Il leur importait si peu que la maison voisine fût louée ou ne le fût pas. Ils entendaient vivre chez eux, entre eux.

Mais, depuis sa rencontre de l'avant-veille, l'esprit de Jean était troublé. Il rêvait de la mystérieuse inconnue ; il voulait la revoir. Sa pensée, absorbée par le souvenir, s'emportait à des contemplations, et l'éveil de son cœur se faisait à la façon des convalescences exquises qui suivent les grandes secousses de l'organisme. Le besoin d'amour qui était en lui reprenait le des-

sus et l'emplissait de vagues songeries, pareilles aux fumées d'une ivresse commençante.

Tout à coup il tressaillit.

Là, dans ce jardin embaumé par les jasmins qui avaient donné leur nom à la villa, une forme lui était apparue, frêle et vaporeuse, semblable à celle qu'il avait entrevue sur la jetée.

Puis, l'image s'était effacée brusquement, cachée par un bouquet d'arbustes.

Il était retombé sur la terre, mordu au cœur par sa propre ironie, se disant qu'il devenait fou, qujil était le jouet d'une hallucination.

— C'est idiot ! murmura-t-il presque à haute voix. Voici qu'à trente-cinq ans, aux confins de la maturité, je divague comme un jouvenceau qui ferait des vers à la lune.

Il se leva en proie à ce mécontentement indéfini qu'éprouve l'homme dont la pensée a conscience d'une faiblesse, et voulut regagner la maison. Il se jugeait souverainement déraisonnable et décidait de renoncer d'un seul coup à sa chimère, de retrouver cette tranquillité, faite d'indifférence, qui lui avait permis de jouir, jusqu'à ce jour, des véritables satisfactions de l'esprit en présence des féeries de la nature. Est-ce que la beauté de cette terre, de cette mer, de ce ciel, ne pouvait pas suffire à la soif du beau qui était en lui et désaltérer son désir ? Pourquoi retombait-il à la banalité des sentiments humains, à ce qu'il avait considéré si longtemps comme une déchéance, une chute vers l'animalité ?

Et tandis qu'il s'en allait à pas lents dans les allées sablées, un nouveau bruissement des

branches, un craquement du sol sous un pas léger, le firent se retourner.

Cette fois, il ne put douter.

Il n'y avait ni hallucination dans sa vue, ni aberration dans sa pensée. Il n'était pas le jouet d'un songe.

A vingt pas de lui, sous le couvert d'une charmille, accoudée au treillage des jasmins, une femme, la femme de son rêve, l'apparition du môle, rêvait, elle aussi, les yeux perdus dans la vague contemplation de quelque objet lointain, de quelque mirage imprécis, par-delà la terre, par-delà les lignes mauves et orangées de ce firmament découpé aux arêtes sombres de l'île Sainte-Marguerite et de la Garoupe.

Jean s'arrêta et retint son souffle.

Il ne voulait pas effaroucher la jeune fille, mettre en fuite sa vision.

Oui, c'était elle, c'était bien elle, ce ne pouvait être qu'elle. La fugitive image qu'il avait retenue n'était guère qu'une silhouette s'accusant sur la splendeur d'une aurore. Telle quelle, elle lui permettait cependant de reconnaître ce profil pur, ces lignes onduleuses et frêles, ces cheveux noirs et abondants, cette démarche à la fois languissante et aérienne.

C'était elle, encore une fois, c'était bien elle. Il ne bougeait plus, craignant de se révéler, insuffisamment masqué par un bouquet de lauriers roses, contemplant la chère forme qui se précisait, se faisait plus nette à mesure qu'un mouvement déplaçait les lignes et mettait en relief les contours.

Oh ! comme elle était belle, d'une beauté

étrange et troublante, qui ne devait presque rien à la terre !

Il y avait dans ce visage aux teintes chaudes, dans cette peau ambrée, comme un reflet d'un soleil plus ardent, plus caressant que celui des régions tempérées. La bouche, dans sa rougeur éclatante, ressemblait à la pulpe d'un beau fruit mûr, les paupières jouaient dans une ombre bleuâtre qu'on eût dit faite de vapeur, et, quand les cils s'écartaient, un éclair paraissait jaillir de leur entre-bâillement.

Le corps se perdait dans un ample peignoir de cashemire noir qui le drapait à l'instar d'un suaire sombre. On le devinait frêle, d'une fragilité maladive, avec quelque chose d'éthéré. Touchait-il la terre ou glissait-il dans l'atmosphère, pareil aux fantômes du songe ? A cette heure, baigné de la lumière naissante, il semblait fait de la substance des nuées du ciel, aussi irréel que les formes de lumières se mouvant sur l'azur de la voûte.

Et Jean s'emplissait les prunelles de cette vue, se repaissait de cette contemplation. En un instant, ses pensées maussades s'étaient dissipées. Une allégresse était entrée en lui avec la puissance d'une incantation ; des voix inconnues, d'invisibles chœurs d'esprits supra-humains chantaient en lui un hymne d'une pénétrante douceur ; une volupté suave, insoupçonnée, jusqu'alors, l'inondait. Mille pensées rudimentaires, incomplètes, se heurtaient dans le chaos délicieux de son esprit.

Il se disait que les conseils de sa mère seraient d'une réalisation facile, qu'elle n'aurait pas à chercher bien longtemps ni bien loin pour trou-

ver la femme idéale, la compagne de choix qu'elle destinait à son fils. Voici que le hasard, le caprice de la destinée, prenait, en quelque sorte, cette femme par la main et la plaçait sur son chemin, l'amenait là, tout près de lui, afin qu'il n'eût pas même la faculté d'hésiter.

En ce moment les volets d'une fenêtre s'ouvrirent bruyamment en claquant sur le mur. C'était une servante qui, probablement, vaquait aux travaux du ménage.

Une voix appela :

— Madame, votre déjeuner est servi.

La rêveuse se retourna et répondit :

— C'est bien. Merci. J'y vais.

Et, de son pas rythmé, avec le balancement gracieux d'un oiseau, elle regagna la maison.

C'était la fin du rêve. Jean retombait brutalement sur la terre, les ailes cassées, l'œil trouble, l'âme noire.

“ Madame !... ”

Où donc avait-il l'esprit ? A quoi avait-il songé ? Par quelle soudaine impuissance de la mémoire et du raisonnement avait-il pu se laisser emporter à cette illusion exquise, dont il sortait froissé, meurtri, victime de la réalité cruelle et banale ?

“ Madame !... ”

S'il avait réfléchi une seconde, n'aurait-il pas compris sur-le-champ que la créature charmante, la mystérieuse vision du môle, n'était, ne pouvait être qu'une femme mariée, sa voisine, madame Largentière, revenue de son voyage de Paris ou d'ailleurs ?

Il se fut rappelé que, la veille, une voiture chargée de malles s'était arrêtée devant la gril-

le des Jasmins, et qu'au dîner sa mère lui avait dit, avec la plus parfaite indifférence, d'ailleurs :

— Il paraît que nos voisins sont rentrés aujourd'hui.

C'était bien cela, rien de plus. Toute la vie est un heurt continu du rêve et de la réalité. Rien n'est plus commun que ces brutales déchirures du voile des songes. Il y a loin des pieds, qui touchent la terre et s'y meuvent pesamment, à la tête, qui cherche toujours le ciel et lève les yeux vers l'infini.

— Allons déjeuner, se dit Jean à demi-voix.

Cette parole était acerbe, mauvaise, comme toute raillerie qui suit une désillusion. L'ironie est la première fiche de consolation que s'offrent souvent les âmes profondément blessées. Elle ressemble à ce sourire méchant que nous voyons glisser sur les lèvres de nos faux amis au spectacle de nos infortunes soudaines. Et ce sourire est le produit spontané, naturel, de la malignité humaine. Il décèle le peu de place que les sentiments généreux tiennent dans le composé humain.

Viennent ensuite les paroles de consolation hypocrites, les condoléances sans conviction. Elles ne détruisent pas l'effet de ce premier sourire, de ce rictus involontaire écartant les commissures et qui porte en soi une lumière spéciale éclairant brusquement les profondeurs du cœur.

Mais lorsque celui qui souffre et celui qui raille sont une seule et même personne, lorsqu'il y a identité du patient et du bourreau, le psychologue trouve son compte à analyser ce bizarre phénomène.

Il constate que l'ironie ne va jamais bien loin, qu'elle est superficielle et ne pénètre pas jusqu'aux fibres du sentiment. On raille par attitude, pour se donner une contenance à ses propres yeux, comme on siffle, la nuit, sur les routes désertes, pour se donner du courage.

Jean rentra donc à la maison et vint s'asseoir en face de sa mère, devant un chocolat fumant.

Il ne fallut qu'un coup d'œil à la vieille dame pour découvrir la ride creusée au front de son fils et deviner le malaise de cette âme violemment choquée.

Mais elle se garda bien de laisser voir qu'elle pénétrait cet état d'esprit, préférant que le secret, si secret il y avait, s'épanchât de lui-même.

Le jeune homme, après avoir embrassé sa mère, s'assit donc sans prononcer une parole et demeura quelque temps silencieux. Il n'avait pas d'appétit et ne mordait que distraitement aux rôties placées devant lui, preuve que la pensée était ailleurs, à la poursuite de quelque idée fugitive, de nature obsédante et morose.

Madame de La Coudraie ouvrit la conversation par une phrase fort ordinaire.

— Sais-tu, Jean, que je suis allée, hier, visiter la maison que nous avons vue sur la pointe de la Garoupe, du côté d'Antibes ?

— Ah ! fit-il avec la plus parfaite indifférence.

Et, se reprenant aussitôt, pour paraître s'intéresser, il ajouta :

— Eh bien ! vous plaît-elle, cette maison ?

— Beaucoup. Elle est de mêmes dimensions que celle-ci ; mais le jardin est plus ombreux, plus vaste ; les arbres y sont de plus belle ve-

nue. Seulement, elle offre un petit inconvénient...

— Un inconvénient ? Lequel ?

— Oh ! pas pour moi, bien certainement, mais pour toi peut-être. On ne voit pas la mer.

Jean fit un geste expressif.

— Si l'on ne voit pas la mer, n'en parlons plus.

— J'ai bien pensé cela. Cependant, par ailleurs, elle offre quelques avantages. Les pièces sont plus indépendantes qu'ici. La salle à manger donne sur une véranda à colonnes, d'où la vue s'étend sur le jardin. Elle a des cheminées qui fonctionnent très bien, ce qui n'est pas à dédaigner les jours de mistral.

Jean semblait n'écouter ces paroles que d'une oreille distraite. Il était manifesté que cette question d'un déménagement éventuel n'avait que peu d'importance à ses yeux.

Madame de La Coudraie, elle, poursuivait sa propre pensée. Elle ne disait point à son fils que le véritable motif de ses préférences en faveur du logis futur était dans sa proximité d'une autre villa où habitait la famille Saint-Maymes. Et ce motif-là était déterminant de sa résolution.

— Je me suis laissé dire qu'au fond du jardin on élèverait, si le locataire en manifestait le désir, un kiosque d'où la vue pourrait s'étendre sur la mer, de l'autre côté de la pointe. En ce cas, le séjour serait beaucoup plus agréable qu'ici.

Il y a des heures où l'esprit qui a besoin de recueillement se fatigue à propos de rien et ne

peut supporter de se distraire de l'objet de sa méditation.

— Enfin, maman, répondit Jean un peu énervé, c'est votre affaire, non la mienne, de décider si nous transporterons nos pénates là-bas. Du moment que vous y voyez des avantages, j'accepte votre choix. Vous savez que mon déménagement personnel ne sera pas le plus difficile.

La vieille dame se réjouit intérieurement.

Elle gagnait son procès qui, à vrai dire, n'en était pas un. Jean n'avait jamais mis d'obstacle à ses désirs. C'était le plus déférent, le plus affectueux des fils.

Pourtant elle ne voulut pas avoir l'air d'imposer son choix. Elle reprit :

— J'aimerais assez que tu vinsses la visiter avec moi, cette maison.

Si vous y tenez, je suis à vos ordres.

— Eh bien ! nous irons cet après-midi, de quatre à cinq heures. J'aime mieux cela.

Et, comme Jean, pris du désir de revoir son apparition du matin, cette femme vers laquelle allait tout son cœur, et à laquelle, hélas ! il devait s'interdire de penser, se disposait à quitter la salle à manger, madame de La Coudraie ajouta, du ton le plus simple :

— Ce sont bien nos voisins qui sont rentrés de voyage hier au soir.

— Oui, je sais ça, fit le jeune homme, nerveux, presque agacé.

— Tiens ! Comment le sais-tu ?

— Je suis descendu de grand matin au jardin, et j'ai aperçu dans le parc d'à côté une personne qu'on a appelée Madame. J'imagine que ce doit être notre voisine.

Il n'en dit pas plus long et sortit.

Madame de La Coudraie se retourna sur sa chaise pour le regarder sortir.

Elle ne l'avait jamais vu de pareille humeur, et se demandait ce qui avait pu modifier à ce point le caractère enjoué de son fils.

L'explication n'allait pas tarder à lui être donnée.

Jean ne fit que traverser le jardin. L'instant d'après, il rentrait dans la salle à manger. Il avait son chapeau sur la tête et coupait un cigare du bout des dents.

— Maman, dit-il brusquement, je vais faire un tour jusqu'à midi, sur la route de Juan-les-Pins. Est-ce que vous n'aimeriez pas autant que nous visitions la maison un peu plus tôt ?

— Cela m'est tout à fait indifférent, répondit-elle. Aussitôt après le déjeuner, si tu veux ?

— Très bien ; après le déjeuner, vers deux heures. J'ai hâte de voir notre nouveau gîte.

— Décidément, pensa madame de La Coudraie, il y a du nouveau dans le cœur de Jean. Il me semble, à cette heure, trop pressé d'adhérer à ma proposition.

Tout esprit en éveil est bientôt lancé sur la voie des conjectures. Madame de La Coudraie se mit à chercher opiniâtrement les causes de ce soudain revirement d'opinions chez son fils. Car il était manifeste que sa première impression avait été hostile à un projet de déménagement.

Par suite de quel raisonnement intime et subit, en était-il venu à accepter favorablement cette hypothèse ? Quel concours de circonstances avait pu changer aussi promptement ses résolutions ? Question ardue, à coup sûr, mais dont

la solution importait au cœur de la bonne mère, attentionnée et méticuleuse, qu'était madame de La Coudraie ; question qui captiva sur le-champ toute sa sollicitude.

Elle passa donc en revue les incidents de la veille et ceux de la matinée. Rien dans les souvenirs de la veille ne pouvait lui fournir une explication. Jean s'y était montré tel qu'il était, les jours précédents, dans ses habitudes de rêverie paisible, un peu distraite, en homme dont rien ne trouble les habitudes.

Mais, ce matin, dans ce rapide échange de paroles entre lui et sa mère, il s'était révélé tout d'un coup incohérent, préoccupé, en dehors de son assiette ordinai:

Il avait parlé sans conviction, presque au hasard, n'attachant aucune importance à ses propos, " se laissant faire ", selon l'espression commune. C'était la troisième ou quatrième fois que s'agitait entre eux cette question de changement de résidence. Jusqu'à ce moment, il s'y était opposé, d'une résistance très apathique, très molle, à vrai dire. Son premier mouvement, ce matin-là, avait été pour maintenir cette opposition. Et, brusquement, il en était revenu. Il se rendait sans combat ; il souscrivait au sentiment de sa mère ! Cela n'était pas naturel.

Madame de La Coudraie prit un panier à ouvrage, afin d'occuper ses loisirs, et descendit, à son tour, au jardin, où elle alla prendre sous la charmille la place occupée par Jean quelques heures plus tôt.

Elle y était depuis quelques minutes à peine,

lorsqu'un bruit de pas dans les allées des Jasmins attira son attention.

Elle vit alors s'avancer, dans sa gracilité charmante, dans sa morbidesse séduisante, la jeune femme que Jean avait contemplée de ses yeux avides d'amour.

Elle put la considérer à loisir, voyant sans être vue ; elle put détailler tous les charmes de cette vision étrange et fascinante, se rendre compte de l'impression profonde que cette beauté singulière pouvait faire sur l'âme d'un rêveur.

Et, tout de suite, elle devina ce qui s'était passé ; elle comprit le bouleversement soudain du cœur et de l'esprit de son fils.

Elle ressentit elle-même un trouble douloureux. Sa tendresse de mère eut une alarme violente. Son cœur se serra, pendant que sa conscience inquiète lui adressait des reproches, fondés à l'apparence.

Oui, des reproches. Elle avait trop tardé. Elle aurait dû prémunir plus tôt la faiblesse amoureuse de Jean contre les surprises éventuelles, contre ces " coups de foudre " qui frappent les natures toutes de sensibilité, et qui ne sont que des " coups de cœur ", dans le langage un peu railleur du monde.

Elle aurait dû choisir depuis longtemps la femme dont elle voulait faire la compagne de son fils, l'amour légitime, celui que l'on enferme et que l'on honore à la flamme sacrée du foyer.

Cette précaution, elle ne l'avait pas prise, et elle en gémissait amèrement. L'imprévu avait

surgi, menaçant, redoutable, et cet imprévu, elle, la mère, aurait dû le prévoir.

Car elle ne voyait que trop bien la suite de la cruelle aventure. Cette femme était jeune et belle, si belle qu'il lui avait suffi d'apparaître pour troubler la raison de Jean. Elle était l'épouse d'un homme déjà âgé, qui l'entourait d'une affection toute paternelle. Or, Jean était jeune, lui aussi ; il était beau comme elle. Comment pourrait-il se faire qu'il n'inspirât point un sentiment égal à celui que lui-même avait éprouvé ?

— Oh ! oui, pensa madame de La Coudraie, il n'est que temps de fuir, d'éviter l'occasion du tentateur, de s'arracher à cette coïncidence des faits qui est déjà comme une trame infernale ourdie pour prendre ces deux faiblesses. Il n'est que temps de quitter ce dangereux voisinage, même de quitter cette terre aux molles et pénétrantes influences pour aller chercher sous un autre ciel cette sérénité de l'âme sans laquelle il n'est point de force réelle.

Toutes ces réflexions, la pauvre mère épouvantée les fit en un instant, et, comme si l'urgence des mesures à prendre l'eût galvanisée sur l'heure, elle reprit son panier à ouvrage et sortit de la charmille, pressée de s'enfermer dans sa chambre, afin de méditer plus à l'aise sur sa détermination, se répétant avec des spasmes de terreur :

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Il était trop tard.

Oh ! ce n'était pas que madame de La Coudraie n'eût pris toutes les précautions désirables ! Mais ces précautions mêmes avaient tour-

né contre elle. Il en va souvent ainsi dans la vie.

Dès l'abord, la mère de Jean avait couru aux renseignements. Très habilement, elle avait interrogé ses fournisseurs du golfe, les mêmes que ceux des Jasmins. Et de ces renseignements était née une erreur, source d'une trompeuse joie.

M. Largentière avait une fille d'un premier mariage, dont l'âge, les dehors physiques, la grâce séduisante, correspondaient assez exactement à l'image que Madame de La Coudraie fit aux diverses personnes qu'elle interrogea adroitement, mais sans y mettre plus d'insistance. Une touchante histoire était même racontée par ces bouches d'indifférents. On disait que M. Largentière, ancien diplomate et fort riche, avait épousé, sans dot et pour lui assurer une existence plus heureuse, une jeune orpheline, compagne et amie de sa fille.

Ce que l'on ne savait pas et, conséquemment, que l'on ne pouvait dire, c'est que cette fille, égale en âge de la jeune madame Largentière, lui ressemblait par le visage et, comme elle, fleur charmante des zones torrides, transplantée sur le sol de la France, était morte, cette année, même, en Norvège, au cours du dernier voyage accompli par les habitants des Jasmins.

Et comme M. Largentière, retenu par ce deuil lointain, avait laissé sa jeune femme rentrer seule à la villa du Golfe Juan, les bavards du pays, peu au courant des habitudes de la famille, avaient conclu que la première arrivée, c'était précisément la jeune fille dont la frêle

dépouille reposait, là-bas, sous les cieux glacés du Nord. Depuis qu'elle était revenue, Madame Largentière n'était pas sortie, si ce n'est ce matin où Jean l'avait aperçue sur le môle. Et ce matin-là, elle n'avait pas revêtu le grand deuil de la perte récente qui venait de les frapper, elle et son mari, dans leurs plus chères affections.

Si faux que fussent ces renseignements, ils suffirent à rassurer madame de La Coudraie, et la joie rentra en elle.

Non seulement elle ne craignit plus de laisser s'opérer entre Jean et la charmante voisine un rapprochement qu'elle jugeait naguère impossible, mais elle y aida même et provoqua les confidences de son fils.

" On croit ce que l'on désire ", dit le proverbe. Jean était trop épris pour ne point se jeter avec une joie aveugle dans les sentiers de l'espérance.

A partir du jour où ils jugèrent l'espoir licite, la mère et le fils concertèrent leurs efforts pour hâter le rapprochement tant désiré.

Ce fut une lente et patiente surveillance des occasions, chacun d'eux s'appliquant à aider l'effort de l'autre.

Mais, quelque soin qu'ils apportassent à épier le moment favorable, il ne semblait point que leur belle voisine prêtat la moindre attention à leur manège.

Ils n'avaient pas été sans remarquer les vêtements noirs de la jeune femme, et madame de La Coudraie avait dit à son fils, avec un peu d'inquiétude :

— Elle est en deuil, sans doute. C'est peut-

être pour cela qu'il y a tant de tristesse sur ses traits et dans son attitude !

L'occasion souhaitée se présenta inopinément, ainsi qu'il arrive presque toujours des occasions.

Ce fut un matin de novembre. La température avait la douceur des brises du printemps. La jeune femme vint s'étendre sur une chaise longue à la bordure de la terrasse qui dominait le parc.

Cette terrasse était ombragée en partie par un mimosa superbe dont le tronc appartenait au jardin des La Coudraie, tandis que les branches, dépassant le mur mitoyen, s'étendaient dans celui des Largentière.

Or, il advint que, ce matin-là, l'une des branches agitée par une brise folle vint effleurer les cheveux de la jeune femme, plongée, en ce moment, en une absorbante lecture.

Elle ne s'attendait point à ce contact. Si douce que fût la caresse des feuilles, elles ne la surprirent pas moins, et elle tressaillit, levant vivement la tête avec un petit cri qu'elle ne put retenir.

En même temps, se rendant compte de l'objet qui lui avait causé cette frayeur enfantine, elle se retourna et vit à quelques pas d'elle, de l'autre côté du mur, Jean de La Coudraie la dévorant des yeux.

Le jeune homme salua profondément, tandis que sa voisine rougissait et souriait.

Il s'enhardit :

— Permettez-moi, Mademoiselle, de vous débarrasser de cette branche qui vient de vous surprendre si désagréablement ?

Il avait dit ces mots d'une voix chaude, qu'un soupçon d'émotion faisait trembler.

Et, joignant le geste à l'offre, Jean mit le pied sur une chaise de jardin et, attirant à lui le malencontreux rameau, le détacha du tronc d'une nette entaille faite avec la petite serpe de son couteau.

C'était une entrée en matière. La glace était rompue.

— Je suis désolée, monsieur, murmura-t-elle avec une adorable confusion, d'avoir pu vous causer un semblable dérangement. Voilà un arbre qui a le droit de me maudire.

— Ne croyez-vous pas, au contraire, que, s'il pouvait reconnaître ses torts, il s'estimerait justement châtié de son irrévérence, mademoiselle.

Ils échangèrent quelques menus propos sur ce ton d'allègre badinage, et, rapidement, la conversation se fit plus sérieuse.

Madame de La Coudraie était venue rejoindre son fils, et, se mêlant au dialogue, salua à plusieurs reprises l'inconnue du titre de "mademoiselle."

Celle-ci n'en parut pas autrement gênée.

— Ainsi, demanda-t-elle, voici plus de six mois que vous habitez les Mimosas ?

— En effet, Mademoiselle. On nous avait dit, cependant, que vous vous absentiez au retour du printemps pour ne revenir qu'à l'entrée de l'hiver. On nous avait même fait un peu votre portrait, continua gracieusement la vieille dame, et je suis heureuse de constater que ce portrait, si flatteur qu'il pu être, était inférieur à la vérité.

La jeune femme rougit derechef. L'entretien effleura plusieurs sujets pour s'étendre plus longuement sur les agréments du séjour et les absences périodiques des hôtes des Jasmins.

— Oui, dit enfin la jeune femme, je suis seule en ce moment. Nous avons subi un deuil cruel. Mon mari a perdu sa fille, qui était une amie, en même temps que la plus tendre des sœurs pour moi, et ce sont ses devoirs et sa douleur de père qui retiennent encore M. Largentière dans le Nord.

“ Mon mari.” Ces mots sonnèrent comme un glas funèbre dans le cœur des deux interlocuteurs de la jeune femme. Et tel fut l'effet produit qu'ils en restèrent sans voix, l'un et l'autre, et que la conversation tourna court pour s'achever brusquement au bout d'un très petit nombre de paroles.

La mère et le fils prirent, aus[illegible] qu'ils le purent, congé de leur voisine : madame de La Coudraie pour rentrer dans sa maison ; Jean, pour demander à une promenade en mer le soulagement de son esprit violemment troublé par cette révélation.

Ainsi leur compagne était bien la “ femme ”, non la “ fille ” de M. Largentière. La fille, c'était l'autre, la chère morte que l'on pleurait et dont le nom seul mettait des larmes sous les paupières de la rêveuse créature que l'on avait prise pour elle.

Cette fois, le doute n'était plus possible. La désillusion était d'autant plus cruelle qu'elle avait été prévue quelques jours plus tôt, et qu'une apparence menteuse avait donné le change à la crédulité intéressée des deux La

Coudraie, trop bien disposés à prendre leurs souhaits pour la réalité.

Ce fut pour Jean une atroce surprise. Il était passé, coup sur coup, du découragement à la joie, de la joie à la plus absolue désespérance. Après avoir douté, il avait cru. Aujourd'hui, c'était la certitude ; mais la certitude négative, l'interdiction de toute espérance, le brutal rappel au devoir.

Cette femme, il devait l'oublier, ne plus penser à elle, s'en éloigner et l'éloigner en même temps des yeux de son âme, la rejeter dans le monde des songes douloureux et suaves qui hantent parfois l'imagination. Toute cette beauté, cette grâce fragile qu'il avait admirées avec complaisance était le bien d'un autre. Il devait se considérer lui-même comme un malheureux halluciné et s'enfermer dans la geôle de sa raison, car cette folie pouvait devenir dangereuse.

Heureux ceux qui ont à leur disposition cette froideur d'énergie, qui possèdent la ressource de cette retraite sur les sommets de la sagesse ! Ils peuvent contempler de là-haut le tumulte des passions humaines ; mais leur abri n'en est pas moins désolé, car c'est une loi de la nature de dépouiller les cimes à mesure qu'elles montent dans les sérénités de l'éther. Ce qui règne sur les pics inaccessibles, c'est la neige et la glace, l'invariable bise tuant toute sève et toute floraison. Sans doute, la lumière y est plus belle, y peint de plus admirables tableaux sur les pans de roches dénudées ; mais n'est-ce pas encore une illusion de la vue, ces jeux de la lumière sur les glaciers et les neiges éternelles ?

L'amour, qui féconde la terre, est-il donc hostile aux pures aspirations de l'esprit.

Jean enferma dans son cœur les tortures de cet amour naissant et sitôt condamné. Il se sentait trop cruellement et trop profondément atteint pour pouvoir espérer que le dérivatif d'une confidence soulagerait sa douleur en faisant saigner la blessure. Il garda donc son secret, ne voulant en rien laisser paraître, même aux tendres regards de sa mère, craignant de lui avoir déjà révélé trop de choses.

De son côté, madame de La Coudraie observa un religieux respect de cette souffrance, s'accusant d'avoir aidé prématurément à l'éclosion d'un sentiment qu'elle aurait dû contenir, en prévision des surprises désagréables. Mais comme l'événement était de fraîche date, elle n'en conçut point une alarme exagérée, se disant qu'un mal pris à ses débuts est toujours guérissable ; bien plus, qu'il doit guérir.

Elle chercha donc un recours dans ses premiers projets et se ressouvint des demoiselles Saint-Maymes. Elle les rencontra assez souvent pour les bien considérer et s'assurer qu'elles pouvaient soutenir la comparaison avec la belle voisine des Jasmins.

Certes, leur beauté n'avait point ce charme étrange et pénétrant qui faisait toute la séduction de Marie Largentière. Plus grandes, plus robustes, Anna et Lina Saint-Maymes exerçaient surtout le prestige de la femme, au sens charnel du mot, alors que la frêle habitante des Jasmins n'était guère qu'un rêve incarné.

Mais ce contraste même plaisait à madame de La Coudraie. Il lui offrait une ressource par

l'opposition. Elle comptait sur la lassitude obligée qui ne manquerait pas de se produire, se disant que l'amour peut subir la loi de toutes choses humaines, qu'il s'use en s'affaiblissant, et qu'une heure sonnerait où les yeux de Jean ne se refuseraient pas à contempler la riche carnation, les cheveux blonds et les yeux brillants des deux sœurs.

En attendant, les conséquences de la première rencontre se produisaient.

Malgré elle, madame Largentière subissait la logique de tout sentiment.

Sa solitude lui pesait. Depuis qu'elle avait fait la connaissance de ses voisins, elle prenait plaisir à leur conversation, et, malgré la réserve qu'ils y apportaient, ceux-ci ne pouvaient se refuser aux avances de la jeune femme.

Un jour vint où le mur mitoyen ne fut plus une clôture de séparation. On fit d'abord le tour par la rue et l'on se visita de porte à porte, ainsi qu'il est d'usage entre gens qui tiennent à respecter toutes les convenances.

Mais cela n'était que la forme officielle des relations. Il était si facile de s'entretenir par dessus le mur, au travers des barreaux de fer qui séparaient les deux jardins, qu'on en vint à regretter qu'il n'y eût point entre eux une porte de communication.

— Quand mon mari sera de retour, dit un soir Marie avec gaieté, je lui demanderai de faire pratiquer un pas.

C'est le nom qu'on donne dans tout le Midi aux portes qui permettent d'accéder d'une propriété dans une autre.

Elle ne faisait point attention, l'innocente rê-

veuse, qu'il ne faut point de " pas " pour permettre à l'amour de franchir un mur de clôture. Il entre, toutes portes fermées ; il se joue, selon le proverbe, des verrous et des grilles ; il passe à travers les murs les plus épais.

Et ce fut ce qui arriva en cette circonstance, comme dans toutes les circonstances analogues.

L'amour n'attendit pas le retour de M. Largentière pour mettre en communication les enclos privés de ces deux cœurs, déjà pleins l'un de l'autre. Il eût, au contraire, indéfiniment retardé ce retour, afin d'épargner à ces deux âmes l'ombre même d'un remords.

L'ombre, car, en vérité, elles étaient très pures l'une et l'autre, elles voguaient en plein rêve, et ce rêve était lumineux comme le ciel de Provence sous lequel il s'épanouissait.

Marie avait laissé son cœur se prendre tout doucement, ou plutôt tout doucement s'ouvrir à cette chaleur qu'elle ignorait. Elle n'avait jamais aimé jusqu'alors. Le sentiment que lui inspirait son mari était très doux et très chaste, M. Largentière ayant noblement abdiqué ses droits d'époux sur cette compagne de sa fille, qu'il traitait en père, nourrissant peut-être, au fond du cœur, le secret espoir qu'à cette affection filiale succéderait quelque jour cette autre tendresse qui fait oublier à un vieillard ses cheveux blancs et l'arrache aux pensées moroses où le plonge la conscience du déclin commencé.

Peut-être avait-il eu tort. Les docteurs ès sciences amoureuses lui en eussent fait le reproche. Ils lui auraient dit volontiers :

— Prenez garde ! La femme est un beau fruit

qu'il faut cueillir à son heure. Elle n'aime que lorsqu'elle s'est donnée, et, si elle ne se donne point au mari, il faut de toute nécessité qu'elle se donne à un autre.

Si M. Largentière s'était conformé à cet aphorisme de sagesse vulgaire, il se fût empressé d'occuper la première place dans ce cœur encore trop plein des chimères de l'enfance. A l'image, ou plutôt, au flot d'images des rêves, il eût substitué la réalité d'un amour capable de détourner à son profit le cours des idées vagabondes et nuageuses qui peuplent un esprit sans pâture et un cœur sans aliment.

Mais M. Largentière était lui-même un esprit de poète, épris des plus hautes contemplations. L'amour, — il l'avait connu autrefois, — un amour très noble, très généreux, un amour partagé, et que la mort avait brisé dans sa fleur, après lui avoir laissé en gage l'obligation douce et pieuse d'élever l'enfant né de cet amour.

Longtemps, il avait cru qu'il lui serait impossible de combler le vide laissé par le départ de la bien-aimée. Son cœur était si bien brisé qu'il ne croyait point à la possibilité d'en ressouder les morceaux. Il se jugeait à l'abri des surprises du sentiment, et s'était confiné dans la contemplation des choses éternelles qui sont le véritable objet de sollicitude pour les intelligences supérieures.

Or, il avait trente ans à cette époque, et sa fille en avait deux ou trois à peine. Il avait pu se faire illusion sur sa propre force, sur son pouvoir de concentration à ce point unique des tendresses que résu ait l'enfant. Et celle-ci avait grandi lentement, sans que le père, atten-

tif au développement physique et moral de sa fille, en laissât un instant détourner sa vue.

C'était alors que l'orpheline était entrée sous son toit. Elle se nommait Marie, comme sa fille ; elle avait le même âge et, chose stupéfiante, lui ressemblait jusqu'à la confusion.

Ce ne fut pour M. Largentière qu'un dédoublement, ou, pour mieux dire, qu'un prolongement de sa paternité. Il eut deux filles à chérir, au lieu d'une seule.

Grave imprudence, toutefois, car quel homme peut se dire à l'abri des surprises du cœur ? Quand il se vit le mari de l'orpheline, quand il sentit auprès de lui l'enivrante présence d'une créature jeune et belle, quand il se dit que cette femme était son bien, sa chose, qu'il avait le droit d'en réclamer l'amour qu'elle lui avait promis sans restriction, en veritable ingénue, pleine d'ignorance qu'elle était, le vieux diplomate sentit chanceler sa volonté et vaciller sa raison.

Et, vraiment, tout s'accordait pour jeter en lui ce trouble des grandes crises. Il était à l'âge où se déchaîne le démon de midi, et celui-ci se réservait une revanche d'autant plus furieuse que les années de jeunesse de sa victime avaient été plus sages. En outre, celle qui provoquait sans le vouloir cette rentrée en scène de la passion avait de redoutables inconsciences. Dans son exquise puérilité, elle poussait sa confiance dans le respect de son mari jusqu'à lui révéler ses plus intimes séductions. Quelle que fût l'heure, l'innocente n'avait aucune réticence pour l'homme qu'elle aimait comme un père. Il entrait sans façon dans les secrets de l'alcôve,

n'effarouchant cette candeur juvénile que dans la mesure où sa mollesse de créole était susceptible de s'émouvoir. Marie ne comprenait rien, ne soupçonnait rien.

Ce fut là, d'ailleurs, ce qui sauva M. Largentière d'une faiblesse qu'il eût ensuite considérée comme une chute et qu'il ne se fût point pardonnée.

Lorsque, devant cet abandon de la jeune femme à son désir, il sentit qu'elle était défendue par sa seule ignorance et qu'il aurait à faire, lui presque vieillard, l'éducation amoureuse de cette âme d'enfant, il conçut soudain l'horreur de ce rôle et frémit dans tout son être de cette déchéance à laquelle il avait failli consentir.

Il recula, et Marie ignora toujours quels terribles combats s'étaient livrés dans ce cœur de gentilhomme entre la passion et le respect. La femme est ainsi faite qu'elle n'a pas, du respect, la même appréciation que l'homme. Il n'y a pour elle, en matière d'amour, aucune évaluation d'âge. Ruth et Booz sont, à ses yeux, un épisode aussi normal qu'Abisag et David, et elle ne professe point, en ces matières, les indignations de J.-P. Proudhon.

Mais, si naïve que fût Marie, elle n'en avait pas moins la connaissance de ses devoirs. En cette âme, dont l'honnêteté était native, le respect des choses sacrées pouvait aller jusqu'à l'holocauste des plus chères préférences.

La tentation n'affecte pas toujours les formes violentes, les prises de possession soudaines et imprévues. Tout au contraire, elle n'est, le plus souvent, qu'une lente insinuation, une captation progressive de l'être intérieur par le mal

envahissant. Il est des affections aiguës et des affections chroniques du cœur comme des organes.

C'est à ces moments de première atteinte qu'il convient d'opposer le remède, d'éloigner celui qui se sent frappé, de l'entraîner en des milieux où la distraction puisse immédiatement produire ses effets d'oubli et de consolation.

Or, ni Jean ni Marie ne pouvaient s'éloigner. Le premier était retenu par la présence de sa mère, la seconde par l'absence de son mari.

A vrai dire, la pensée d'une fuite, d'un voyage de quelques semaines loin des bords enchantés, était venue à l'esprit de Madame de La Coudraie, et, assurément, Jean n'y eût point fait d'opposition. Il l'eût même secrètement désiré, tant la conscience de sa faiblesse lui suggérait le recours aux moyens d'une prophylaxie déjà tardive.

Puis Madame de La Coudraie se trouva brusquement prise d'une indisposition sans gravité, mais à laquelle son âge en pouvait donner une. Jean s'alarma et, en sa qualité de médecin, prescrivit à sa mère le repos. Il lui fit même garder la chambre pendant plusieurs jours.

La fatalité des conséquences est d'autant plus inévitable qu'elle doit sortir des prémisses.

Il arriva que, Madame de La Coudraie gardant la chambre, Marie Largentière voulut la soigner et lui tenir compagnie.

Comment repousser ce service de pure amitié qu'elle offrait avec une grâce adorable, une exquise ingénuité ? Madame de La Coudraie se laissa vaincre par ce regard humide et velouté qui se posait sur elle comme la caresse du vol

d'un papillon. Et, quand elle semblait vouloir opposer un refus de pure forme, l'adorable créature se tournait vers le fils auquel elle demandait avec un de ces sourires de confiance que provoque la certitude du consentement obtenu:

— N'est-ce pas, monsieur Jean, que madame de La Coudraie a besoin de moi, que personne ne sait la soigner comme moi ?

Et Jean souriait aussi, ne sachant pas se défendre contre cette séduction du regard et des lèvres doucement entr'ouvertes.

C'était vrai ce qu'elle disait. Personne n'aurait pu la remplacer. Elle portait le soulagement et la vie dans les plis de sa robe ; ses mains diaphanes portaient le baume comme une caresse. Quelle garde-malade, quelle infirmière eût pu lui faire concurrence ?

Jean l'observait, devenu fataliste, n'essayant plus de réagir contre la destinée. Puisque c'était l'inévitable, pourquoi essayer de l'éviter ? Il se fiait pourtant en sa force, non sans quelque présomption. Cet amour ne sortirait jamais de son mystère, de ce cercle de muette tendresse, de cette atmosphère de pureté où il respirait sans effort. Jamais, jamais, aucune faiblesse, aucune complaisance coupable ne le ferait déchoir de ces hauteurs du respect. Et, s'abritant ainsi lui-même contre les chutes possibles, le jeune homme considérait l'avenir avec plus de sérénité.

Mais, en même temps, une inquiétude sourde, encore mal définie, le pénétrait chaque jour davantage. Il se surprenait à trembler lorsque, parfois, de plus près, il pouvait contempler à la dérobée ce fin visage à l'épiderme laiteux. Plu-

sieurs fois, il s'était alarmé de sa transparence ambrée, du cerne bleuâtre qui entourait les beaux yeux. Il avait cru voir une chaleur trop vive monter aux joues et se fixer un instant sur les pommettes, comme les taches de l'hectisie. Et son regard de médecin se refusait vainement à découvrir sur ces traits délicats les signes indéniables du mal terrible qui ronge de préférence les êtres de sensibilité raffinée.

Marie était-elle atteinte ?

Il le croyait, hélas ! mais il n'osait se l'avouer. Lorsque parfois, il avait vu le frêle corps secoué par les accès d'une toux de passage, il s'était dit, cherchant à se donner le change :

— Bah ! Je m'alarme à tort. Ce sont là les accidents ordinaires du système nerveux, ce Protée multiforme qui se complaît à revêtir les dehors de toutes les maladies. Un peu de joie ou de chaleur, et cette toux disparaîtra, avec des alternatives de retour, des éclipses rassurantes. Elle est si jeune encore ! Dès que les années d'apaisement seront venues, ces troubles alarmants prendront fin.

Ces pensées n'exerçaient point sur lui l'effet qu'il en voulait attendre. Il ne pouvait se convaincre. C'était toujours la même appréhension qui renaissait, plus précise, se corroborant par les constatations involontaires, par le témoignage de ses yeux et de ses oreilles. La toux s'interrompait parfois ; mais elle ne disparaissait point. A dire le vrai, la santé générale n'en semblait pas troublée ; mais Jean connaissait ces insidieux prodromes du mal qui ne pardonne pas. Il savait quel est le proces-

sus ordinaire, la lente et progressive incubation. Et il frémissait en songeant que, si, à ce degré premier de l'invasion, le climat bienfaisant de la Provence n'était point une barrière suffisante, c'était que le mal était vraiment profond, qu'il avait pénétré jusqu'aux sources mêmes de l'existence, dans les centres les plus intimes de la résistance vitale.

Alors ses yeux s'assombrissaient, son cœur se serrait violemment, et il se sentait descendre en des désespoirs que les premières désillusions de sa jeunesse lui avaient laissé ignorer.

III

M. Largentière rentra aux Jasmins le lendemain même du jour où madame de La Coudraie, entièrement remise de son indisposition, avait fait sa première sortie au bras de son fils.

Les présentations eurent lieu dans la même journée, Marie ayant tenu à ne laisser aucune prise aux commentaires malveillants, d'où qu'ils pussent venir.

Jean put donc considérer cet homme qu'il haïssait sans le connaître. Chose étrange ! la haine involontaire et spontanée ne subsista point après cette rencontre.

M. Largentière lui apparut tel qu'il était.

Jean vit un homme de haute taille, à la prestance fière, aux allures tout aristocratiques. Le premier abord était froid, survivance peut-être d'éducation et aussi d'habitudes diplomatiques.

Mais cette première impression s'effaçait vite

et faisait place à une sympathie progressive. La haute distinction de l'homme, son devoir aussi profond que sa pensée, l'élégance de son verbe, la variété de sa conversation, la sûreté de son jugement suffisaient à détruire les préventions. On ne voyait plus en lui l'âge ni l'usure des années, d'ailleurs peu sensibles encore. M. Largentière, en effet, n'avait guère que cinquante-cinq ans. Sans être beau il possédait cette régularité des traits qui, sous le reflet de la sérénité de l'âme, est très supérieure à la beauté proprement dite. Ses tempes vastes, légèrement dégarnies, avaient pour cadre une chevelure presque blanche à laquelle correspondaient une moustache et des favoris courts, plus blancs encore. Le teint avait conservé sa fraîcheur et sa pureté, et c'était presque une coquetterie que cette neige anticipée sur ce visage demeuré jeune.

Mais ce qui faisait tout le charme de la personne, c'était la physionomie, une physionomie douce et spirituelle en même temps. Le pli amer des commissures de la bouche était en partie dissimulé par les pointes tombantes de la moustache, et surtout par l'exquise bonté de deux grands yeux gris où couvait une flamme de tendresse.

A le considérer ainsi, Jean n'éprouvait pour lui que de la sympathie. Il s'expliquait que Marie l'eût accepté pour époux ; il aurait compris même qu'elle l'aimât, car cet homme possédait vraiment les qualités aimables, au sens rigoureux de ce terme.

En outre, lui-même ne pouvait se défendre d'une tendance à se rapprocher de M. Largentière.

Il éprouvait, à son contact, un sentiment bizarre, qu'il ne s'expliquait pas très bien, mais dont il devait se rendre compte plus tard : celui d'une sympathie fondée sur l'estime, d'une confiance qu'il avait désapprise par l'expérience de la majeure partie des hommes qu'il avait rencontrés dans sa vie.

Celui-ci, il le sentait supérieur aux événements, inébranlable en sa foi comme en son énergie, ayant souffert d'assez de renoncements, d'assez de mutilations, pour n'avoir point d'attaches trop tenaces avec la vie. M. Largentière était un désabusé sans amertume. Il n'avait jamais une parole acerbe, une critique trop dure à l'encontre de l'humanité qu'il jugeait mauvaise néanmoins. Mais il savait que cette humanité qu'il jugeait mauvaise est susceptible de se corriger, de se faire meilleure, de s'élever aux plus hauts niveaux de l'héroïsme et même de la sainteté.

Sans doute trouvait-il en lui-même la confirmation de cette opinion bienveillante, ayant progressivement dompté ce que la nature avait pu mettre en lui de germes de perversité, de violences latentes auxquelles il avait imposé le joug d'une volonté rigide et persévérante.

Jean l'avait deviné avant qu'une première conversation plus intime pût le renseigner exactement.

Cette conversation eut lieu dans les premiers jours de l'hiver, un après-midi que les deux hommes, pour secouer la froide influence d'un coup de mistral survenu brusquement, avaient fait ensemble une assez longue promenade sur la route de Vallauris.

M. Largentière, avait, ce jour-là, le front soucieux ce qui ne lui était point habituel. Une ride profonde se creusait entre les deux sourcils, accusant l'obsession d'une pensée chagrine.

On avait parlé de divers sujets, et l'ancien consul général les avait tous effleurés avec cette vivacité pleine de précision et d'originalité qui faisait le charme de sa conversation. Et, cependant, il était manifeste que ces sujets ne l'intéressaient point, et que son esprit, selon l'expression consacrée, " était ailleurs ". Lui-même s'en rendait compte.

Aussi ne voulut-il pas paraître sous un mauvais jour aux yeux de son interlocuteur.

Il brusqua donc la situation.

— Vous êtes médecin, monsieur de La Coudraie, fit-il sans préambule, et la connaissance que vous avez du corps humain et de ses maladies possibles doit, j'imagine, assombrir quelquesfois vos regards.

— En effet, monsieur, répliqua Jean. Il est certain que bien des secrets douloureux, qui échappent aux regards du vulgaire, se découvrent aux miens, et ne laissent pas que de m'apporter des impressions de tristesse.

Il crut devoir atténuer la portée de ces paroles, ayant eu le pressentiment soudain de la question qui allait lui être adressée.

— Je dois dire, pourtant, que la clairvoyance du médecin n'est point aussi grande qu'on pourrait le supposer, qu'elle est sujette à des erreurs, l'infaillibilité n'étant le privilège d'aucun savant, pas même de ceux auxquels Dieu a accordé le génie, — et je ne suis point de ceux-là, heureusement, j'ose le dire.

— Pourquoi heureusement ? Un tel pouvoir de divination me semblerait être au contraire, le plus rare et le plus précieux des privilèges, quelque chose d'analogue a l'étrange faculté des voyants et des prophètes.

— Triste privilège, monsieur, celui de voir jusqu'au bout dans la destinée des créatures, d'envisager avant elles le terme de leur course, d'assigner ce terme à leurs espérances et à leurs illusions. Ne voyez-vous pas ce qu'un tel pouvoir aurait d'affreux pour l'homme dont l'œil pourrait suivre dans son développement la marche du mal qui va détruire ses plus chères tendresses, qui verrait mourrir avant l'heure une mère, des enfants, une femme, avec l'atroce certitude de ne pouvoir rien tenter pour enrayer la course du fléau ?

M. Largentière tressaillit et garda un moment le silence. Son front s'était encore assombri.

Il se tourna vers son compagnon et posa doucement sa main sur le poignet de Jean.

— Je ne suis pas médecin, monsieur de La Coudraie, et, pourtant, ce pouvoir fatal, ce don de lire la sentence sur le front des condamnés, je les possède.

Sa voix avait sombré en une sorte de sanglot, et lorsque Jean, violemment ému par cette déclaration, se tourna vers son interlocuteur, il vit deux larmes, qu'il n'avait pu contenir, briller à ses paupières.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? murmura-t-il avec une angoisse dans la voix.

M. Largentière reprit :

— Je veux dire que, dès ma plus tendre enfance, j'ai eu l'effroyable puissance de prévoir le

malheur qui allait m'atteindre en frappant les êtres qui m'étaient chers. Je veux dire qu'à toute heure de ma vie un avertissement sinistre, inexpliquable et inexpliqué, est venu m'ouvrir les yeux bien avant que la douleur n'entrât sous mon toit pour me lacérer le cœur, qu'un invisible compagnon, dont je ne sais ni le nom ni le visage, m'a fait entendre, sans paroles, l'avis des deuils successifs et prochains qui devaient désoler ma vie.

— Quoi ! s'écria le jeune homme, êtes-vous sûr de ne point vous abuser, de n'être pas la victime d'un état d'esprit né de souffrances trop vives ou trop fréquentes ? En un mot, n'avez-vous pas pris une sorte d'habitude de la douleur, contracté une façon de pessimisme moral involontaire, qui prend à vos yeux les aspects du pressentiment ?

Un sourire ironique, un peu amer, se joua sur les lèvres de M. Largentière.

— En d'autres termes, fit-il, ne serais-je pas un peu fou ? C'est ainsi qu'il me faut traduire vos circonlocutions polies ? Ne vous fâchez pas de ma franchise. Je vous déclare, tout d'abord, que vos questions ne me surprennent pas. J'eusse été étonné, au contraire, qu'un médecin ne me les adressât point. Elles sont de circonstance et viennent tout naturellement à la bouche de ceux de votre profession.

Et bien ! non, monsieur de La Coudraie, je ne suis pas fou. Je puis même affirmer que je n'ai jamais été plus sûr de ma raison, plus maître de ma pensée ; qu'en aucun temps je ne me suis jugé plus capable de faire l'analyse de mon état mental.

Or, c'est avec cette certitude de la raison que je vous parle et que je vous affirme la cruelle faculté dont Dieu, si vous croyez en lui, ou, si vous n'y croyez pas, la nature m'a doué.

Et, si je vous parle de la sorte aujourd'hui, c'est que j'ai besoin de votre appui. Si absolue que soit la funèbre certitude de mes pressentiments, elle ne se fait pas accepter sans combat. Tout mon être lutte contre l'inéluctable. En vain, l'esprit railleur me crie-t-il : " Tu as beau faire : l'inévitable, deviné par toi, s'accomplira malgré tes efforts ", mon amour cherche un recours contre la sentence et appelle à son aide d'autres efforts et d'autres clairvoyances. En un mot, je ressemble à un homme qui voudrait se crever les yeux pour se dérober à la lumière dont il est aveuglé.

En entendant ces paroles, Jean de La Coudraie avait pâli. Il n'en comprenait que trop bien le sens.

— Expliquez-vous plus clairement, dit-il d'une voix mal assurée.

M. Largentière respira longuement.

— Ecoutez-moi, reprit-il, et prêtez attention à mes récits : car, je vous le jure, ce que je vais vous dire n'est que l'expression de la plus rigoureuse vérité.

Ce pouvoir étrange dont je vous entretiens existe en moi, je vous l'ai déjà dit, depuis mon enfance. J'avais onze ans lorsqu'il s'exerça pour la première fois, m'annonçant la fin prochaine de ma mère. Et l'empire du pressentiment fut si complet, si écrasant, que la douleur même de sa réalisation ne fut pas plus forte que l'angoisse dont elle avait été précédée.

Le même phénomène mystérieux se produisit vers ma vingt-cinquième année. Cette fois, ce fut mon père qui mourut.

Et, depuis, chacun de mes deuils m'a été annoncé de la sorte. Le désespoir est venu le premier, m'envahissant de son horrible certitude. Lorsque le malheur sans mesure est venu briser mon existence, lorsque celle qui fut la vraie compagne de mon cœur, la mère de mon enfant, me quitta, l'ange noir vint étendre sur moi son aile sombre. Il l'a étendue de nouveau, il y a trois mois, au moment où j'ai perdu ma fille. Et maintenant...

Il s'interrompit. La force de poursuivre semblait lui faire défaut.

— Maintenant ? interrogea Jean de La Coudraie, lui-même gagné par une terreur croissante.

— Maintenant, reprit l'ancien diplomate, c'est sur le front de Marie que je vois descendre l'ombre maudite, et, pour la dernière fois sans doute, j'éprouve ce serrement de cœur sans raison, cette angoisse mortelle que j'ai déjà tant de fois subie.

Un instant, son calme l'abandonna. Il éclata d'un rire aigu, déchirant.

— A la fin, c'est trop, et je me révolte. N'est-ce donc pas assez de souffrir quand le malheur est arrivé ? Aux plus humbles, Dieu fait la grâce de leur laisser ignorer le jour et l'heure, de leur voiler l'avenir. Par quel raffinement de cruauté la destinée m'a-t-elle choisi pour me faire connaître d'avance la torture qu'elle doit m'infliger ?

Il avait penché le front. Deux larmes qu'il

ne put retenir jaillirent de ses paupières et firent une tache large et ronde dans la poussière du chemin.

Jean ne savait que répondre. Il n'eût pu répondre, d'ailleurs. Les formidables paroles de son interlocuteur réagissaient sur lui. Cette faculté sinistre, cette terrible prévoyance l'épouvantait. Elle ne correspondait que trop bien à l'appréhension vague, indéfinie qu'il avait éprouvé lui-même quelques jours plus tôt, et qu'il avait voulu éloigner de sa pensée.

Le silence pesa donc sur eux plus longtemps que ne l'aurait voulu le jeune homme.

Il parvint, toutefois, à surmonter l'odieux malaise, à vaincre l'espèce d'hébétude où s'engourdissait son intelligence. Il dit à son compagnon :

— Voyons, monsieur, je ne sais, en vérité, à quelle influence nous obéissons l'un et l'autre en ce moment. Il est certain que nous venons de parler comme deux enfants pourraient le faire, et que rien absolument rien, ne justifie les sombres prévisions dont vous venez de me faire le confident.

M. Largentière eut un geste las, un de ces gestes indéterminés qui traduisent si bien les hésitations de la raison et les fatigues de la volonté.

— Je le sais, et, bien plus, de tout ce que vous pourriez me dire, il n'est rien que je ne me sois répété cent fois à moi-même. Tout cela ne repose sur aucune apparence peut-être. La malheur est que cet absurde est réel et qu'il a toujours eu la confirmation de l'expérience.

Ils ne poussèrent pas plus loin l'entretien ce jour-là, et revinrent sur leurs pas. La conver-

sation languissait, et il avait été impossible à Jean de donner à ses répliques ce ton de conviction indispensable à persuader autrui. C'était lui qui sentait, au contraire, s'infuser en lui l'affreuse certitude versée par la morne confidence de M. Largentière.

Quand ils se furent séparés, au seuil de leurs villas, le jeune médecin alla s'enfermer dans sa chambre, seul avec ses pensées.

Là il médita longuement et la réaction se produisit. Il se reprocha d'avoir trop promptement cédé à la suggestion des propos tenus par son compagnon de promenade. Il s'appliqua à les trouver incohérents et déraisonnables, à se faire une raison contre cette première manifestation d'une folie qui avait été, sur le moment, presque contagieuse. Il se dit que le cerveau de M. Largentière, éprouvé par tant d'événements douloureux, avait pu, à la longue, en être ébranlé, et il se rappela, en essayant d'en rire, la vieille histoire du médecin aliéniste qui finit par contracter la maladie de ses pensionnaires.

Il fut pourtant obligé de s'avouer que tous ses arguments "à côté" n'avaient aucune prise sur lui, qu'il ne parvenait point à se persuader luimême. Chacune des paroles de cet homme qu'il voulait tenir pour insensé lui revenait avec la netteté d'accent que l'autre y avait mise, et c'était comme autant de coups de marteau resonnant sur un timbre sonore.

— Ah ! çà ! s'écria Jean avec colère, sans s'apercevoir qu'il monologuait à haute voix, ne serait-ce pas moi qui deviendrais fou à cette heure ?

La journée s'acheva assez lugubrement.

Madame de La Coudraie était sortie de son côté avec Marie Largentière dans le temps même que le mari de cette dernière faisait avec Jean la promenade attristée de la route de Vallauris.

Seulement, il s'en fallait que la course des deux femmes eût ressemblé à celle des deux hommes.

Quand elles rentrèrent à leur tour, pour l'heure du dîner, Marie avait le visage rose et animé, un air de santé qui acheva tout de suite de dissiper les sombres visions dont l'esprit de Jean était hanté depuis son entretien avec M. Largentière.

— Monsieur Jean, s'écria-t-elle gaiement, vous avez le droit de me gronder, et je ne me défenderai pas, car je reconnais que j'ai mis madame de La Coudraie en retard pour votre dîner. Mais la raison en est que je l'ai entraîné avec moi dans une visite que j'ai faite dans une famille de nos amis.

Jean s'inclina galamment devant sa jolie voisine et lui adressa quelques compliments dans lesquels percèrent, malgré lui, un peu des appréhensions que la conversation de M. Largentière avait fait éclore en son esprit Il félicita la jeune femme sur sa bonne mine et son air de santé.

Quand on se fut séparé, ses yeux, en se reportant sur le visage de sa mère, furent frappés de l'expression de contentement empreinte sur ses traits.

— Il t'est donc arrivé quelque chose d'heureux aujourd'hui, maman ? dit-il, la tutoyant, ainsi

qu'il en avait l'habitude au moment de leurs mutuelles expansions.

— Oh ! d'heureux ! répondit-elle en riant: ce serait trop ! Mais je reconnais volontiers que j'ai passé aujourd'hui de fort agréables moments ?

— Ah ! Et peut-on te demander où tu les as passés, ces moments ?

— Certes, je ne vois rien qui m'empêche de le révéler. Madame Largentière m'a introduite dans un milieu charmant et m'a fait faire la connaissance d'une famille des plus intéressantes.

— Et tu nommes cette famille ?

— La famille Saint-Maymes.

Elle fit une pause savante, et reprit négligemment :

— Tu les connais de vue, nous les avons rencontrées ensemble souvent.

— Rencontrées ? fit Jean qui ne se souvenait pas.

— Mais oui... ces deux belles jeunes filles qui habitent à la Garoupe, que tu avais remarquées toi-même ?

Il se rappela et dit avec indifférence :

— Oui, c'est vrai, j'avais complètement oublié.

Un instant, sa pensée erra à la suite de ce souvenir et il revit sans doute les deux gracieuses images évoquées par sa mère, car ses prunelles prirent le vague des contemplations intérieures, et un sourire écarta ses lèvres.

Madame de La Coudraie se réjouit de ce symptôme.

Manifestement Jean devait être en voie de guérison, puisque, même avec la présence de Ma-

rie si rapprochée de lui, il avait des yeux de complaisance pour d'autres visions fugitives.

Elle oubliait que ces visions n'avaient fait que traverser le regard du jeune homme, et qu'il avait fallu en préciser les lignes pour les faire revivre dans sa mémoire.

Elle se remit donc à son récit et raconta avec une gaieté débordante de quelle manière elle avait lié connaissance avec les dames de Saint-Maymes.

Celles-ci étaient depuis longtemps des amies de Marie Largentière. Un lien très étroit unissait même la jeune femme aux deux jeunes filles. Madame de La Coudraie avait pu constater cette intimité et s'en réjouissait. Son enthousiasme ne tarissait point en éloges.

— Ce sont vraiment de charmantes créatures, pleines de verve et d'entrain, jeunes et belles à miracle, possédant toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

Et ce dithyrambe, qui ramenait un sourire un peu incrédule aux lèvres de Jean, énumérait tous les dons départis par la nature aux deux sœurs Saint-Maymes. Elles étaient lettrées, artistes, cultivant un peu tous les arts : la peinture, le modelage ; musiciennes surtout, ainsi qu'il convient à des femmes ; mais l'une s'adonnait de préférence au chant, l'autre aux instruments.

Se bavardage aimable captiva l'attention de Jean assez longtemps pour achever de dissiper la fâcheuse influence de son entretien avec M. Largentière, et, quand la nuit fut venue, ce fut en se raillant lui-même de sa faiblesse d'esprit qu'il se coucha, bien résolu à ne plus jamais se

livrer à ces morbides influx, tout près de considérer son voisin comme un cerveau réellement atteint.

Le jour, en se levant clair et radieux, le trouva en d'excellentes dispositions. Il déjeuna de bon appétit et descendit vers le port, afin de faire un tour en mer, promenade habituelle qu'il avait un peu négligée depuis quelque temps.

Il rencontra M. Largentière sur la jetée.

L'ancien consul vint à lui, la face dilatée, l'air radieux. Son front n'avait plus les nuages de la veille ; il paraissait rasséréné.

Jean demanda des nouvelles de la jeune femme.

M. Largentière le remercia.

— Contrairement à son habitude, Marie a passé une excellente nuit. C'est elle-même qui me l'a assurée ce matin. " Oh ! que j'ai bien dormi, m'a-t-elle dit, tout d'un somme."

— Ah ! fit Jean, est-ce que Madame Largentière est sujette à des insomnies ?

— Dites que l'insomnie est son ordinaire. A vrai dire, ce ne sont pas des insomnies continues, mais plutôt de brusques réveils, accompagnés de frissons et de troubles nerveux qui m'inquiétaient beaucoup dans les premiers temps. Elle se plaint alors de douleurs sourdes dans la poitrine ; elle a des sueurs nocturnes, limitées généralement à la tête et au torse, des accès de toux suivis d'expectorations qui l'affaiblissent pendant quelques heures ; après quoi la nature reprend le dessus, et elle se lève sans paraître se ressentir autrement de ces phénomènes passagers.

Jean n'insista pas.

A l'énumération de ces indices, il avait eu peur de reconnaître les prodromes du mal redoutable qu'une première fois déjà il avait craint de diagnostiquer.

Puis son entretien de la veille lui revenait en mémoire, et il ne voulait point s'abandonner à des influences attristantes. Il mit donc un terme à la conversation en offrant à son voisin de l'accompagner dans sa promenade en mer.

M. Largentière accepta.

L'instant d'après le canot glissait doucement sur le bleu miroir, la voile se gonflait sous une brise d'Ouest toute chargée du parfum des pins de la montagne. Les deux hommes causaient entre eux des choses qu'ils avaient vues, de leurs communes réminiscences relatives à cet Orient où ils avaient vécu l'un et l'autre assez longtemps pour le connaître et aussi pour se désenchanter ! Mais le diplomate avait pu, mieux que le médecin, en pénétrer les usages, les mœurs et les coutumes. Il en avait gardé un souvenir plus imprégné de cette poésie ardente et voluptueuse dont le ciel d'Asie est le séjour d'élection. C'était là-bas qu'il avait aimé pour la première fois, pour la seule fois, en quelque sorte, car il n'est pas au pouvoir de l'homme de rendre la vie aux heures, de ranimer les sensations éteintes, de ressaisir ce prisme des premières incantations que l'on nomme la jeunesse.

Ils firent ainsi la part de leurs rêves évanouis, de leurs illusions dissipées ; ils s'entretinrent familièrement avec cette profondeur et cette vérité d'accent qui ouvrent tout de suite la porte à la confiance, porte par laquelle entre la sympathie durable, l'amitié sérieuse et solide.

En regardant le port, Jean se disait avec une sincère émotion que l'homme dont il avait fait la connaissance en de si étranges circonstances était vraiment une créature d'élite, une des plus belles âmes qu'il lui eût été donné de rencontrer jusqu'alors.

Et, se rappelant que, cet homme, il l'avait haï avant de le connaître, par la seule raison qu'il était l'époux d'une femme qu'il aimait, lui, Jean, le jeune médecin éprouva cette espèce de dégoût qui monte du cœur aux lèvres chaque fois que le clair rayon de la raison éclaire en une âme humaine les misères de notre condition, les bassesses de notre nature.

Il se dit, avec excès par suite de la réaction, que l'amour est sentiment inférieur, et il partagea l'opinion des sages sur la véritable amitié.

En ce moment un soupçon de folie lui eût paru être une abominable injure à l'adresse de cet homme dont il venait de reconnaître la magnifique supériorité intellectuelle.

Mais, si M. Largentière n'avait aucune atteinte de démence, il restait que les propos tenus par lui étaient ceux d'un esprit plein d'équilibre et de droiture.

Alors Jean réfléchit plus froidement. Il se rappela que cette faculté singulière de divination dont l'ancien diplomate se prétendait doué pouvait être réelle. Elle appartenait au domaine du mystère ; elle confinait aux frontières de l'au-delà, de cet invisible qu'on ne peut nier, quelque parti pris qu'on y veuille apporter.

Il se rappela que, dans l'Inde, en Chine, au cours de ses voyages, il avait rencontré de ces personnalités énigmatiques qui déroutent les

efforts de la science et qu'à Paris, dans les cliniques spéciales ou les hôpitaux affectés aux maladies nerveuses, on dénomme des " sujets."

M. Largentière était-il de ces hommes-là ?

Jean de La Coudraie ne voulut point creuser plus profondément le problème.

Il craignait de trouver, au bout, la terreur mystérieuse qu'il avait ressentie la veille, et, volontairement, il entendait ignorer le plus longtemps possible la menace terrible suspendue sur la tête de Marie.

Il serait toujours temps de s'alarmer quand les moyens habituels de la science auraient confirmé la sinistre sentence prononcée par la voix de l'invisible témoin.

Après le déjeuner, de l'autre côté de la grille qui séparait les deux enclos, Marie Largentière cria gaiement à Madame de La Coudraie :

— Vous savez qu'Anna et Lina vont venir passer l'après-midi avec moi. Monsieur Jean serait bien aimable de nous mener en barque jusqu'à l'Estérel. Mes amies raffolent des promenades en mer.

Jean avait entendu. Il s'approcha et dit en riant :

— Qu'à cela ne tienne, madame. Mon canot est à votre disposition. Il n'était pas nécessaire d'invoquer d'autre désir que le vôtre.

Un coup de sonnette venu du portail d'entrée la fit se retourner, car elle avait rougi :

— Les voilà ! dit-elle en s'enfuyant.

IV

Ce fut une délicieuse journée que celle-là.

Les deux sœurs Saint-Maymes étaient venues seules, excusant leurs parents qu'un petit voyage d'affaires avait obligés de se rendre à Marseille pour quarante-huit heures.

Le bateau de Jean était assez grand pour porter une nombreuse troupe. On attendit que le soleil eût commencé sa descente pour embarquer, et, vers trois heures, aidé du matelot qu'il prenait parfois pour compagnon de ses courses, le jeune médecin poussa vers le large.

A bord se trouvaient mesdames Largentière et de La Coudraie, M. Largentière et les demoiselles Saint-Maymes. Avec une délicatesse charmante, Marie avait cédé les meilleures places à ses amies et se plaisait à leur assurer tout ce qui pouvait mettre en relief leur grâce et leur beauté.

C'étaient vraiment deux séduisantes créatures, et il fallait toute la magie de l'amour qui enchaînait le cœur de Jean à celui de Marie pour aveugler ses yeux au point de ne point lui laisser voir les belles jeunes filles assises près de lui, accoudées au bordage de la barque.

Elles étaient blondes toutes les deux, avec cette différence que les cheveux d'Anna, l'aînée, ressemblaient à une gerbe d'épis mûrs, tandis que ceux de Lina, la cadette, avaient les teintes chaudes, ces reflets du cuivre qui versent une si pure carnation à la blancheur laiteuse des épidermes.

Grandes et souples, elles formaient une harmo-

nie vivante, soit qu'on les vît marcher côte à côte, soit qu'on les contemplât isolément. Elles étaient la beauté même, dans le triomphe absolu des charmes de la femme, dans ce pouvoir de fascination qui émane d'elle et qui subjugue en même temps la raison, le cœur et les sens.

Mais Jean était bien aveugle à cette fascination. Il n'avait d'yeux et de pensée que pour cette forme frêle et mince, alanguie à quelques pas de lui, sur le banc le plus éloigné, pour ce doux et fin visage, si pâle qu'on l'eût dit de cire, éclairé par deux yeux noirs immenses où toute l'âme s'était refugiée.

Il regardait à la dérobée Marie dans sa morbidesse gracieuse, enveloppée d'un manteau dont les plis faisaient paraître son corps d'enfant plus gracile et plus menu. A chaque secousse de la lame élevant ou abaissant l'embarcation, elle tressaillait et se redressait à moitié, et l'on voyait une ombre de peur passer rapidement sur ses traits.

Puis elle retombait mollement, soutenue par deux bras robustes et nerveux, les bras de son mari, et Jean, que la jalousie mordait au cœur, se trouvait néanmoins honteux d'un tel sentiment, tant l'amour qu'il pouvait lire sur le visage de l'époux lui semblait d'une haute et pure essence, supérieure à toutes les tendresses de la terre.

Il voyait la belle face un peu fière de l'ancien diplomate changer de couleur au contre-coup des émotions de la jeune femme, un pli se creuser sur son front, une inquiétude assombrir son regard. Il devinait que ce cœur viril, si souvent mutilé par la douleur, avait concentré

dans cette dernière affection toute sa puissance de dévouement sans mesure, accrue par l'étrange faculté de prévision dont il avait reçu la confidence.

— Comme il l'aime ! pensait Jean de La Coudraie, et qu'est mon amour auprès du sien ?

Cependant la barque flottait entre les deux azurs si limpides et si calmes qu'on eût pu la croire suspendue en cet insensible déplacement. Il y avait juste assez de brise pour tenir gonflés le foc et la voile et caresser le front des promeneurs.

On causait avec animation ; la conversation avait ce vague, ce haché que provoquent toujours les enthousiasmes communs. On ne se lassait pas d'admirer le paysage, de se remplir les yeux du double spectacle de la terre et de la mer.

Puis le dialogue baissa de ton, se fit moins animé ; les âmes se saturaient de la poésie ambiante, et la parole venait plus rare aux lèvres dans le grand concert qui montait de la terre. Les voix de la nature finissaient par dominer celles des hommes.

Il y a des silences pleins d'éloquence, parce que l'âme y parle seule en liberté et y exhale le trop-plein de ses sentiments. Alors l'émotion devient communicative, presque religieuse. Elle gagne de l'un à l'autre ; elle unit, elle fond les cœurs et les pensées dans l'unique contemplation d'une même beauté, d'une splendeur visible seulement pour ces yeux intérieurs qui s'ouvrent sans le connaître, sur le grand mystère de la vie.

Et, ce soir-là, telle fut la muette participa-

tion de toutes ces âmes à la même contemplation. Du ciel, de la terre, de la mer se dégageaient des effleuves variés qui, en se mêlant, emportaient l'esprit dans une croissante griserie, dans une absorption progressivement insensible de toutes les facultés.

Plusieurs fois, Jean avait pu s'apercevoir que les regards des deux sœurs se tournaient vers lui, humides, comme voilés de brume.

Mais il ne s'était point arrêté à cette constatation. N'y avait-il pas plus loin, sous l'ombre de la voile, une autre femme, dont les yeux noirs lui parlaient un autre langage, qu'il comprenait trop bien ?

Et, à ce moment, c'était Marie qui incarnait, résumait en elle toute la poésie de l'heure et du lieu ; c'était en elle que toute cette nature pleine de suaves influences paraissait verser ses plus pénétrantes incantations ; c'était en cette chair frêle, presque éthérée, que se transfusaient les forces immatérielles dégagées de ce ciel bleu, de cette mer transparente, de ces coteaux vêtus d'une éternelle verdure. C'était elle, Marie qui représentait, en même temps que la souffrance des choses, la permanence de ce qui ne périt point, de ce qui traverse le perpétuel devenir et les formes changeantes des êtres.

Une douleur profonde déchirait le cœur de Jean, mêlée à une étrange volupté. Il songeait de la fuite du temps et de l'usure des choses ; il se remémorait les vers du poète sur cet effacement continu des visages et des apparences sous la trame des ombres épaissies. Il se disait que quelques mois, quelques semaines, quelques jours suffiraient pour éteindre ce regard de fem-

me et, peut-être aussi, ô sombre humilité de la nature humaine ! pour étendre l'oubli sur cet amour comme la terre du cimetière sur la face de la bien-aimée.

Mais, en même temps, il éprouvait la consolation d'une invincible certitude. Ce qui s'efface, ce qui passe, ce n'est que la figure extérieure de l'être, la forme transitoire et périssable. Une chose persiste et ne varie point : l'immuable essence dont les créatures passagères ne sont que des participantes.

Cependant, la nuit venait. On rallia le port sous les premières étoiles.

Marie semblait nerveuse, agitée. Au moment du débarquement, elle prit vivement le bras de son mari et lui demanda de réintégrer le domicile.

— J'allais vous le conseiller, mon amie, fit doucement M. Largentière. Vous me paraissez un peu fatiguée.

Jean reconduisit les demoiselles Saint-Maymes. Puis il s'attarda sous les ténèbres embaumées de cette nuit d'hiver. Un pressentiment lui étreignait le cœur. Il devinait l'approche d'une grande crise, et, maintenant qu'elle n'était plus là, les yeux de Marie Largentière brillaient encore dans l'ombre fixés sur les siens avec leur muet reproche et leur invincible tristesse.

— Que peut-elle me reprocher ? songeait-il. Jamais nous n'avons échangé une parole d'amour. Aucun aveu n'est sorti de mes lèvres. J'ai respecté son caractère d'épouse et la dignité de l'homme auquel elle appartient. M'en voudrait-elle de mon excessive réserve ?

Il dormit mal et ne sortit qu'assez tard de sa chambre. Il apprit alors que M. Largentière était venu lui proposer une promenade du côté des Gorges-du-Loup.

Madame de La Coudraie ajouta :

— C'est moi-même qui ai reçu M. Largentière. En me quittant, il m'a dit que tu serais très aimable d'accompagner sa femme dans la direction du Var. Vous iriez au-devant de lui et il vous rejoindrait au village de Cagnes vers cinq heures.

Jean tressaillit. C'était, en vérité, une confiance excessive que lui témoignait ce mari débonnaire. Devait-il l'accepter ?

— Viendras-tu avec nous, maman ? questionna-t-il.

— Impossible, mon ami. J'ai promis à Anna et à Lina Saint-Maymes de les accompagner à Nice où elles ont quelques emplettes à faire. Nous prendrons le train d'une heure et demie.

Jean ne répondit rien.

Il s'inclina sous l'espèce de fatalité qu'il sentait peser sur lui et précipiter les événements.

Après le déjeuner, il conduisit sa mère à la gare. Et, comme il revenait, il trouva Marie Largentière tout habillée, prête au départ.

Elle lui dit, avec l'accent rieur d'un petit enfant :

— Eh bien ! monsieur Jean, vous sentez-vous dispos ? C'est une corvée que vous impose mon mari. Vous êtes libre de la refuser.

— Chut ! dit-il gaiement. Pouvez-vous employer de semblables mots ? Si je refusais, ce ne serait que par considération pour vous et

par la crainte de renouveler la fatigue dont vous paraissiez souffrir hier au soir.

Elle jeta un bel éclat de rire.

— Ma fatigue d'hier au soir ? Oh ! la bonne plaisanterie ! J'étais tout simplement un peu nerveuse, rien de plus.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, je me sens de force à fournir des étapes de vingt kilomètres, à escalader les Alpes.

Il n'y avait pas moyen d'éluder la " corvée", selon le mot que la coquette avait employée.

— En ce cas, conclut Jean, le temps d'aller retenir une voiture, et nous partons.

— Pourquoi une voiture ? interrogea Marie.

— Parce que vous n'avez pas formé, j'imagine, le projet d'aller jusqu'au Var à pied ?

— Mais si, mais si... Ce n'est pas déjà si loin!

— La voiture est indispensable quand même, au moins pour le retour. C'est, en tout cas, une précaution. Votre mari ne me pardonnerait pas de ne l'avoir pas prise, et il aurait entièrement raison.

Elle soupira, mais ne protesta point.

Jean courut chez le prochain loueur de voitures. Vingt minutes plus tard, il revenait dans un de ces breacks fermés de rideaux de cuir qu'on trouve dans toutes les villes d'eaux.

Les premiers kilomètres de la route furent parcourus sans que les deux jeunes gens eussent échangé plus de dix paroles. Ils éprouvaient vis-à-vis l'un de l'autre cette gêne qui naît d'une situation ambiguë. Chacun d'eux portait en soi un secret prêt à s'épancher au dehors et qui appelait la réciprocité des confidences.

Mais, par là même, ils avaient la conscience du péril que présentait le tête-à-tête et évitaient tout regard, tout mot, toute intonation qui pût provoquer l'explosion révélatrice.

Une telle contrainte va précisément à l'encontre des intentions et dessert les meilleures volontés.

Il arriva qu'au bout d'une demi-heure de course, la voiture s'engageant en une gorge étroite, tapissée de lierre et couronnée de pins, le cheval dut se mettre au pas à la montée.

— Si nous marchions un peu ? demanda Marie.

— Je veux bien, répondit Jean, d'autant plus que ce passage reçoit peu de soleil et que la fraîcheur pourrait vous saisir.

Ils mirent pied à terre et, laissant le véhicule poursuivre son chemin sur la voie macadamisée, ils cherchèrent à gagner la pente du versant où l'astre versait à flot sa chaude clarté.

L'ascension était assez ardue. Le sentier qu'ils avaient pris contournait le mamelon et, par intervalles, surplombait la route. Appuyée au bras de son compagnon, madame Largentière éprouvait parfois une véritable difficulté à gravir le raidillon. Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes, tandis qu'une teinte rosée animait son teint et lui prêtait un charme de jeunesse que Jean ne connaissait point encore.

— Nous avons peut-être eu tort, dit-il avec sollicitude. Je redoute pour vous la fatigue de cette marche.

— Non, non, répliqua-t-elle avec vivacité, ne vous en alarmez point. Si vous saviez comme

je prends plaisir à cette excursion ! J'y suis si peu accoutumée ! C'est une fête pour moi.

Et, vraiment, elle était sincère. Ses yeux brillaient d'un vif éclat ; le sang monté à ses joues et à son front lui donnait les apparences de la santé. Seule, la poitrine se soulevait et s'abaissait avec une fréquence excessive ; le souffle haletait, démentant les propos joyeux et l'allégresse du visage.

Ils s'en allèrent ainsi sous les pins, les tamaris, les platanes et les acacias accrochés au versant et dont les racines, pénétrant aux fentes de la roche, retenaient l'humus sous leurs pieds comme sur les remblais d'une route. Ils ne parlaient pas, mais la solitude leur laissait entendre le chant de leurs cœurs oppressés.

Jean fit halte et demanda doucement :

— Si vous vous reposiez un instant ?

Elle secoua sa tête mutine et répondit :

— Plus haut ! plus haut ! La vue doit être splendide.

Elle ne se trompait pas. Le coteau s'élevait maintenant d'une pente plus raide, dominant les crêtes voisines. Du sommet, la vue s'étendait sur toute la côte, embrassant les plaines sablonneuses et le lit semé d'îlots du Var, les contreforts de l'Estérel, les échancrures de la baie depuis Agay et Théoule jusqu'aux angles sortants de Beaulieu et de Villefranche. Et c'était un panorama merveilleux, enchantant les prunelles, affranchissant l'âme qui s'élançait d'un vol éperdu dans cet infini d'Eden.

Quand ils eurent atteint ce niveau, Marie s'arrêta un instant, éblouie, l'œil plein de cette incantation sublime, et elle répéta la parole

qu'elle avait prononcée quelques mois plus tôt sur la jetée, cette parole, la première que Jean eût entendue sortir de ses lèvres :

— Que c'est beau !

Elle tremblait et ne s'apercevait pas que ses petites mains refermées étreignaient le bras de son compagnon de route. Lui, en proie à un trouble délicieux, se gardait bien de trahir par un mot ou un geste l'émotion qui le remplissait. A cette heure, il n'avait d'yeux, il n'avait d'âme que pour la fragile vision, pour le rêve vivant qui fascinait son regard. Dans cette splendeur de la nature, Marie se révélait à lui plus belle, plus séduisante que jamais. Et il éprouvait la crainte vague, la terreur irraisonnée de voir ce songe s'évanouir, de ne pouvoir fixer l'instant de cette extase sans mesure.

Elle était là près de lui, appuyée à son épaule, si près de son cœur qu'il sentait contre la sienne les battements de cette frêle poitrine, que le parfum de ses cheveux montait vers lui, le grisant. Il contemplait cette forme suavement délicate, ces lignes onduleuses et souples, cette gorge, ces épaules, ces bras que la maladie n'avait point dépouillés de leur rondeur harmonieuse, ces petites mains blanches dont les veines trop bleues rayaient l'épiderme laiteux.

Et il tremblait, se sentant faible. Il s'avouait qu'il ne pourrait se défendre si ces yeux noirs se levaient vers lui, tout chargés de leur fluide enveloppant. Et, à mesure que les secondes s'écoulaient, il se sentait envahi davantage par cette torpeur exquise qui paralyse toutes les énergies de la volonté et qui est le plus sûr pro-

drome de sa défaillance au moment de la gran-
de effervescence qui précède l'aveu.

Il fit un effort suprême pour la secouer.

— Nous oublions notre but et la voiture doit
nous attendre.

— C'est vrai ! fit-elle en tressaillant, comme
au sortir d'un rêve ; je ne m'en souvenais plus.

Elle ne récrimina pas et se laissa entraîner,
docile et résignée.

Ils prirent le chemin de la descente, par le plus
court.

Au Nord, sur le ruban poudroyant de la route,
à quelque cinq cents mètres en avant d'eux, le
breack s'était arrêté pour les attendre. Le co-
cher, bonhomme, supposant que ses voyageurs
s'oublieraient quelque temps sous les pins, avait
ôté la bride au cheval, lequel s'en donnait à
cœur joie de brouter quelques pousses d'arbus-
tes que la clémence de la saison faisait déjà ver-
doyer.

Jean et Marie voulurent le rejoindre au plus
vite.

Ils ne prirent point garde que la pente qu'ils
descendaient était pleine de vertiges, de descen-
tes rapides, souvent à pic, sur un sol de roche
friable ou sur une herbe rare, mêlée de mousse,
qui se dérobait aux pieds.

Mais il était trop tard pour revenir sur ses
pas.

Jean ne put se défendre d'une inquiétude.

Le chemin qu'ils suivaient aboutissait-il à la
route, ou bien finissait-il à quelque faille du
rocher, à quelque brusque cassure ne permettant
pas d'accéder aux niveaux inférieurs ?

Il fut promptement renseigné à ce sujet.

Le sentier, après divers méandres, s'enfonçait en une sorte de jungle faite de fougères et d'ajoncs épineux. Il était difficile à un homme de s'y engager. A combien plus forte raison cette difficulté n'était-elle pas insurmontable pour une femme, embarrassée de ses jupes et susceptibles de se blesser aux épines ?

En outre, la pente devenait extrêmement raide, et Marie, accrochee au bras de Jean, trébuchait à chaque pas.

— Nous avons eu tort de venir par ici, dit-elle.

Il ne répondit pas. Parbleu ! il le voyait bien qu'ils avaient eu tort. Mais, à cette heure, le sort en était jeté. Il fallait, bon gré, mal gré, suivre la descente jusqu'au bout.

D'autant que, la pente s'accentuant, le jeune homme pouvait voir la sente se prolonger et atteindre enfin la grande route après de longs circuits au pied du mamelon.

— Allons ! dit-il en riant à sa compagne, encore un peu de courage et nous serons au bout de nos peines.

Ils pressèrent le pas.

Mais, au bout d'une centaine de mètres, Marie fut prise d'un tremblement nerveux. Le vertige la gagnait.

C'est qu'en effet le sentier contournait la montagne et, maintenant, ne présentait plus qu'une console, large à peine d'un mètre cinquante, entre la muraille rigide et le précipice qui s'ouvrait tous les vingt-cinq pas sous la forme d'éboulis et de trous tapissés de verdure.

Il était impossible de prévoir jusqu'où se prolongerait ce chemin de chèvres, bien qu'on eût

la sensation très précise, par la rapidité même de la descente, qu'on se rapprochait du niveau normal.

Il la vit très pâle, le souffle court, les yeux à demi fermés.

D'une voix faible, elle demanda :

— Laissez-moi ici, contre le rocher ; descendez seul, et revenez avec le cocher pour m'emporter.

Il essaya de sourire, et, l'attirant plus étroitement :

— Je n'ai pas besoin du cocher, répliqua-t-il. Je vous emporterai bien tout seul.

Et, comme elle rouvrait ses yeux, pleins d'effroi :

— Surtout, ne tremblez point. Il n'y a aucun danger.

Avant qu'elle pût s'opposer à son dessein, il l'avait saisie et soulevée dans ses bras. Elle ne pesait guère, la frêle et craintive créature.

— Accrochez-vous à mes épaules et ne regardez pas du côté de la descente, ordonna-t-il doucement.

Elle fit machinalement ce qu'il commandait.

Alors, d'un pied prudent et sûr, Jean s'engagea dans l'étroit couloir d'herbes épineuses, et, gagnant de proche en proche, parvint à un coude de la corniche, où s'étendait une longue plate-forme ombragée par un bouquet de pins.

Au delà, la descente reprenait, facile et sans vertiges. Le danger n'existait plus.

Le danger... matériel, sans doute. Mais l'autre, le danger moral, celui qu'ils venaient de braver l'un et l'autre pendant une inappréciable

durée, que leurs cœurs seuls, battant à l'unisson, avaient pu mesurer !

Or, ce danger-là, ils ne l'avaient point évité. Le péril que redoutait Jean au moment du départ, la crise qu'il avait pressentie, venait de se produire. L'aveu lui était échappé.

Elle était là, dans ses bras, enlaçant son cou, la tête penchée sur son épaule, comme un tout petit enfant sur l'épaule d'un grand frère. Elle ne songeait plus au vertige ; il n'y avait plus de crainte en son regard, mais seulement le sentiment d'une tendresse infinie, fait d'un mélange d'admiration pour cette force virile qui la soutenait et d'un élan d'amour sans bornes, emportant toute sa jeunesse, toute son ignorance vers cet homme qui réalisait en cet instant le rêve inconscient de son cœur.

Et, sans y prendre garde, elle souriait, et ses prunelles laissaient sourdre la flamme intérieure, lui communiquant ce feu qui consumait les dernières résistances de la raison.

Quand ils eurent atteint la plate-forme, Jean s'abaissa pour la déposer. Mais alors, soit qu'elle ne se rendît pas compte de son mouvement, soit qu'elle succombât à la dissolvante influence du rêve, elle ferma les yeux, et sa tête tomba tout à fait sur l'épaule du jeune homme, le frôlant de ses boucles noires.

La tentation fut trop forte. Les lèvres de Jean retinrent leur souffle ; mais, à travers la chevelure parfumée, elles touchèrent ce front pur qui s'offrait au baiser.

— Marie, murmura-t-il.

— Jean ! répondit l'enfant dont les bras se

nouèrent au cou du jeune homme dans une frémissante étreinte.

Ce fut tout. Hélas ! ce ne pouvait être davantage.

Elle se laissa glisser sur le sol et se dégagea vivement.

Il put la voir se détourner et, d'un mouvement irréfléchi, se jeter à genoux dans l'herbe, se voilant la face de ses mains, pleurant à chaudes larmes.

Il voulut s'approcher d'elle, la relever, la consoler.

Elle le repoussa nerveusement.

— Laissez-moi, hoqueta-t-elle, allez-vous-en ! Malheureuse ! malheureuse ! Qu'ai-je fait ?

Elle sanglotait, voûtée, courbée, en deux par le chagrin, n'osant plus écarter ses mains.

Il profita d'un répit dans sa douleur, et lui dit :

— Madame, la voiture nous attend, et nous pourrions être en retard.

Il dit cela avec une grande douceur, avec un immense respect. Elle se leva, et, avec la même fougue d'impressions, vint à lui, le regardant bien en face. Elle lui saisit les mains, toute dolente.

— Monsieur Jean, supplia-t-elle, pardon ! Jamais, jamais ! n'est-ce pas, il ne sera question de tout cela entre nous. Jamais ! Jurez-le-moi ! Vous devez l'oublier ; vous l'oublierez, n'est-il pas vrai ?

Il répondit, rendant aux petites mains brûlantes leur ardente pression :

— Je ne puis vous jurer cela, madame ; car je ne pourrais oublier. Mais je vous jure que ja-

mais ce secret ne sortira de mon cœur, que jamais je ne troublerai votre repos et que mon aveu sera désormais enseveli dans mon cœur comme il l'est dans le silence de cette solitude.

— Oh ! vous êtes bon ! fit-elle avec un angélique sourire. Maintenant, je puis vous aimer sans honte, car je n'aurai pas à en rougir devant Dieu. Car je serai bientôt devant lui, Jean. J'ai si peu de temps à vivre !

Elle n'écouta pas les banales paroles jaillies avec effort de la gorge oppressée de son compagnon et l'entraîna elle-même vers la grande route, où le cheval continuait à paître, à côté du cocher endormi.

V

Ils se tinrent mutuellement parole. Jamais secret ne fut plus noblement, plus héroïquement gardé de part et d'autre. Peut-être trouvèrent-ils dans cette contrainte rigoureuse la joie transfigurante que, seules, les âmes des saints peuvent goûter. Ce renoncement leur fut une consécration.

Pour Jean, il épura son amour, il l'arracha aux fanges terrestres et l'éleva jusqu'aux niveaux des plus pures espérances. Pour Marie, il fut la préparation directe à la grande immolation, au suprême holocauste de sa jeunesse et de ses rêves.

Ils vécurent ainsi, côte à côte, savourant l'amère volupté de leur sacrifice, se rapprochant,

en quelque sorte, davantage par cette union des âmes dans la condamnation des corps.

Et cela dura jusqu'à l'heure où le temps, le grand dispensateur des épreuves, fit lui-même le départ entre ces deux affections égales.

Marie l'avait dit, le jour de l'aveu : ses heures étaient comptées. Et, maintenant, elle voyait le terme de l'épreuve ; elle sentait s'approcher la délivrance.

Un apaisement se faisait en elle, correspondant à l'usure même de cette chair qui allait disparaître. La joie du renoncement était celle de l'introduction prochaine dans la région des allégresses immarcessibles. Elle devinait les splendeurs d'un séjour où l'amour n'a plus les bornes des jouissances passagères et s'épanouit dans une satisfaction exempte de lassitude. A mesure que diminuaient en elle les exigences de la vitalité terrestre, celles de la future reviviscence s'aiguisaient de désirs nouveaux et sacrés. Elle se désincorporait à l'avance, se dématérialisait progressivement, et ses yeux, déjà ouverts sur les horizons infinis, découvraient des clartés auprès desquelles de ce monde n'étaient plus que ténèbres. Il lui arrivait alors de parler une langue étrange, obscure pour les entendements aveuglés par les images contingentes, écho d'une musique idéale entendue d'elle seule, d'une harmonie diffuse à laquelle sa voix se mêlait déjà, ainsi qu'en un concert ineffable dont elle avait reçu l'accord de très loin.

Cela n'était point constant, à vrai dire, cela n'allait pas sans réactions soudaines et imprévues de la chair, sans retours douloureux vers ce monde ensoleillé qui prodiguait tant de ca-

resses aux autres, aux vivants véritables, destinés à fournir encore de nombreuses étapes dans la vie.

— C'est parce que je vais mourir, Jean, disait-elle parfois au jeune médecin, que je vous parle ce langage bizarre, que je vous entretiens de choses sans attrait pour vous. Il doit vous arriver de me trouver folle, n'est-il pas vrai ? et alors...

Il l'interrompait, protestant contre ces paroles ; mais elle secouait la tête et reprenait le cours de ses idées.

— Non, mon ami, n'essayez pas de nier. Je me rends très bien compte de ce qui se passe en vous comme en moi. Présentement, nous sommes comme deux êtres venus de rivages différents, avec une éducation mentale opposée et qui, pour échanger leurs pensées, seraient réduits à n'employer qu'un très petit nombre de mots communs. Vous êtes dans la force de l'âge, dans la joie de vivre ; vous entonnez le chant des espérances terrestres, les plus légitimes, les plus hautes, les plus saintes, si vous voulez. Moi, je suis d'un ou de plusieurs degrés plus haut ; je perçois le son de votre voix, mais il m'émeut sans que j'en puisse préciser le sens. Je désapprends les choses humaines, excepté en ce qu'elles enferment de général et d'éternel.

Et, comme il la contemplait, attristé, s'efforçant de dissimuler son doute cruel, elle ajoutait avec un adorable sourire :

— Tenez ! Je vais vous donner un exemple, je vais vous parler en paraboles.

Ecoutez : c'était il y a deux ans. M. Largentière nous avait conduites, sa fille et moi, en

Norvège. Nous faisions l'ascension d'un pic dans les monts Dofrines, et Marie, l'autre, ma sœur d'âge, celle qui m'a précédée dans la tombe, se montrait d'une hardiesse, et d'une témérité même, qui effrayaient presque les guides.

Il arriva qu'à un moment, comme nous venions de traverser un glacier et que M. Largentière demeurait en arrière avec le gros de la troupe, ma compagne, grisée peut-être par l'air vif des sommets, s'élança sans nous attendre et gravit d'une seule traite un rocher d'une centaine de mètres qui surplombait de son aiguille de granit la mer pétrifiée des blocs dont nous étions entourés. Ce qu'elle venait de faire par enthousiasme, je le fis par terreur, par crainte pour elle que je voyais isolée dans sa course aérienne, et je montai, à sa suite, sur l'effrayant monolithe.

Vous savez, hélas ! combien je suis vaillante pourtant, et avec quelle facilité le vertige fait tourner ma pauvre tête.

Eh bien ! en ce moment-là, je n'eus point de vertige, je grimpai comme le plus expert, le plus déterminé des alpinistes, et je ne m'arrêtai que sur une plate-forme au pied du pic central.

Marie l'avait gravi, elle. Elle était debout, le piolet à la main, sur ce piédestal, les cheveux dénoués, le manteau flottant, dans le vent de la cime. Le soleil levant lui faisait une gloire et la vêtait de pourpre et d'or.

Je l'appelai désespérément, voulant lui faire comprendre le danger de sa position. Elle m'entendit, et me répondit. Mais sa voix n'arrivait à moi qu'en morceaux, fragmentée, par secousses, par explosions, ou comme ces notes de musi-

que qui se détachent tout à coup à l'unisson d'un orchestre.

Le soir, quand nous nous couchâmes, à l'hôtel, nous parlâmes de l'incident. Et, comme je lui traduisais tant bien que mal mes impressions, elle m'avoua en riant que les siennes avaient été du même genre, que mes cris et mes appels de détresse ne montaient à ses oreilles que pareilles à des rumeurs coupées, à des sons discordants, dont elle devinait la signification plus qu'elle ne la percevait.

Eh bien ! mon ami, je retrouve aujourd'hui mes sensations d'alors. C'est moi qui suis sur l'aiguille du rocher, dans le voisinage du ciel, comme l'était ma chère disparue, avec cette différence, cependant, que je n'en redescendrai plus.

— Marie ! s'exclama Jean dans un sanglot, est-il possible que vous me parliez de la sorte, que vous me disiez ces choses aussi paisiblement, sans vous émouvoir ?

Un sourire flotta sur sa bouche entr'ouverte ; son regard erra dans le vague, dans le bleu de la voûte immaculée, comme si elle se fût réellement trouvée à ces sommets dont elle venait de parler, dans l'éblouissement et dans le vide.

Puis, sans détouner les yeux, abandonnant sa main à l'étreinte du jeune homme, elle poursuivit :

— Oui, c'est bien cela, c'est tout à fait la même chose. Vous êtes sur la corniche, vous m'appelez ; vous me dites qu'il y a du danger pour moi, que les aigles seuls montent si haut, que je puis tomber et... mourir. Et je vous entends par éclats, comme vous m'entendez vous-même,

et, tout à l'heure, ce sera fini, je ne vous entendrai plus, vous ne m'entendrez plus. Je serai tombée, ou je me serai envolée, et, vous, vous serez redescendu.

Quand le dialogue prenait semblable tournure, la souffrance de Jean était affreuse. Ainsi que le lui disait Marie, il était plein de vie et de force ; il n'avait pas cette résignation de l'esprit que facilite l'épuisement de l'organisme. Tout au fond de lui bruissaient des révoltes. Il n'acceptait point la sentence qui, pour cette mourante, était une libération, et, parfois, bien qu'il s'en défendit avec horreur, il ressentait cette impatience affreuse que l'on éprouve auprès du lit des mourants, lorsque l'agonie est trop longue. Il aimait mieux le sacrifice accompli, tant il est vrai que l'homme n'a point été créé pour la souffrance.

Marie s'apercevait-elle de ce changement insensible que le jeune homme ignorait lui-même ?

Hélas ! Qui donc a prétendu que tout est illusion, rêve et espérances dans les dernières heures des mourants ? Oui, sans doute, il en est beaucoup que le songe hallucine et trompe jusqu'à l'instant suprême. Les jeunes, n'ayant devant les yeux que les perspectives d'un avenir riant, ne trouvent point dans leur passé des termes de comparaison pour les aider à contrôler leurs chimères. Ils n'ont point les rappels et les avis de l'expérience. Comment sauraient-ils que l'on meurt, ceux qui ne croient qu'à la vie ?

Mais les autres, ceux que le déclin a instruits, ou bien ceux qui ont vu mourir, ils peuvent, ceux-là, vérifier l'exactitude de leurs espérances,

appliquer la pierre de touche aux hallucinations de la jeunesse et, à travers le mirage des années tendres, prêter attention au retour des phénomènes avertisseurs, mesurer l'ombre des crépuscules et les approches de la grande nuit.

Marie était de ces mourants clairvoyants. Dieu lui faisait l'amère grâce de dessiller lentement ses yeux et de leur dévoiler le mensonge des apparences terrestres.

Elle comprit néanmoins que sa tristesse ne pouvait être partagée par Jean ; elle ne voulut point lui en imposer le poids. Avec une délicatesse charmante, elle sut envelopper cet amour condamné de toutes les grâces d'une mélancolie douce, sans amertume. Peut-être eut-elle aussi le secret désir de se donner le change à elle-même, tout au moins celui d'embellir autant que possible les heures qu'elle savait comptées. Elle s'abstint des allusions à son état, elle s'interdit les paroles douloureuses ; elle voulut sourire jusque dans la mort.

Mais cette grâce qu'elle déployait pour l'aimé aveuglé, un autre sut lui en tenir compte, et l'en aima davantage en quelque sorte. Cet autre fut l'homme généreux et bon, le grand cœur dévoué qui, sans cesse vigilant, n'eut pas un instant les illusions berceuses et savoura toutes les affres de l'agonie.

Car M. Largentière n'était point dupe. Sans rien savoir du doux et triste roman ébauché près de lui, il l'avait deviné et ne s'en était point alarmé. Cette âme était trop haute pour se laisser offusquer par les ombres terrestres et il savait que l'enfant qui allait lui être lui être ravie n'était qu'un dépôt précieux à lui confié par

la Sereine Volonté qui régit toutes choses en ce monde. Il avait depuis trop longtemps contraint ses propres sentiments à n'être que ceux d'un père pour ne s'être point résigné à ces méprises du cœur de Marie. La douleur qu'il en éprouva fut promptement réprimée. Il avait en cette innocence une confiance absolue ; il eut donc pour cette tendresse la miséricordieuse pitié des vrais forts envers les faibles. Une consolation atroce lui vint, apportée par l'expérience.

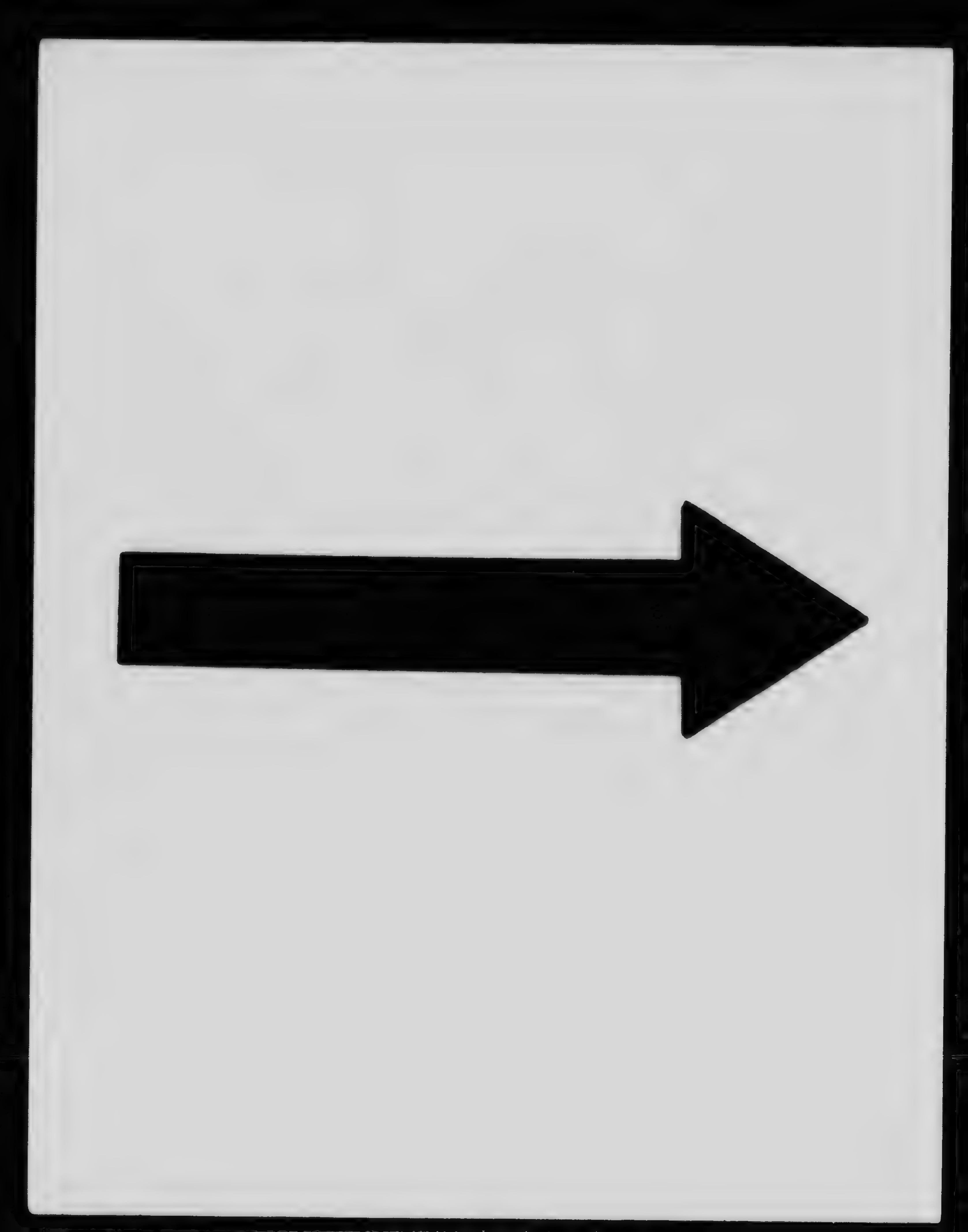
— Quand ses yeux se seront tout à fait ouverts aux clartés éternelles, c'est vers moi qu'ils se retourneront, et j'aurai le dernier élan de ce cœur comme j'en ai eu la reconnaissance ingénue.

C'était la pensée d'un saint et, vraiment, M. Largentière méritait qu'on lui octroyât ce titre, car jamais homme ne l'avait mieux mérité.

Peut-être sa résignation l'emportait-elle encore sur celle de la jeune femme. Car celle-ci jouissait de la faculté de son ignorance, elle pouvait se laisser distraire de ses sombres préoccupations par les multiples diversions que les joies du moment apportent à la jeunesse.

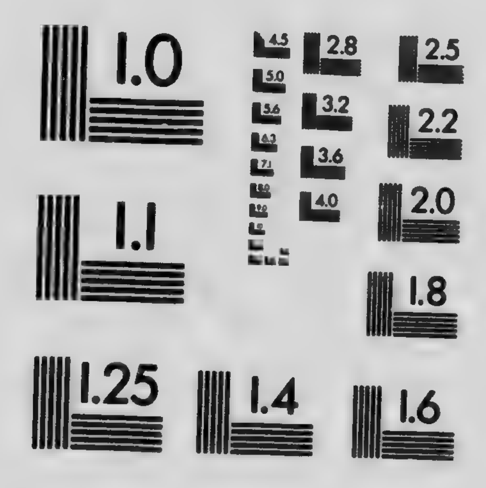
Lui, il avait la menace toujours suspendue, non sur sa propre tête, mais sur celle de la chère créature qu'il aimait ; le spectacle à venir, sans cesse présent devant ses yeux. Il n'en pouvait détouner sa vue, et, comme dans les cauchemars lucides, il " attendait " que l'horrible rêve eût pris fin dans la réalité.

Au surplus, les préparatifs du drame étaient très longs et la marche de la destinée fort lente. Mais, déjà, les symptômes se précisaient



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





avec une implacable vigueur. Jean lui-même ne pouvait plus se dissimuler que les appréhensions exprimées par son voisin commençassent à se justifier.

Marie éprouvait une fatigue croissante et inexplicable. Elle n'avait jamais eu beaucoup d'appétit. Maintenant, elle ne mangeait plus du tout. A peine un œuf à la coque ou sur le plat, quelque filet de viande rouge absorbé avec un manifeste dégoût.

Puis, c'étaient les phénomènes nocturnes plus alarmants, des sueurs tantôt générales, tantôt limitées à la tête et aux aisselles ; des bourdonnements dans les oreilles, des vertiges, des éblouissements.

C'étaient bien là les signes de la faiblesse envahissante et progressive, de cet épuisement qu'il n'était plus possible de combattre et que les Anglais désignent d'un nom bien plus précis que notre mot savant de phtisie : la consomption.

Cette marche insidieuse du mal était accompagnée de troubles nerveux, de changements dans l'humeur et dans le caractère que toute l'admirable douceur de la malade ne parvenait point à réprimer entièrement.

Elle avait des fantaisies brusques, des caprices qui ne duraient point, parce que, tout aussitôt, sa volonté tendue reprenait le dessus. Et c'était un charme nouveau ajouté à sa personne que ces rapides nuages sur son humeur enjouée, tout aussitôt suivis d'une joyeuse éclaircie. Son sourire rayonnait alors, ainsi que, par les temps d'orage, le soleil se montre plus consolant au travers des nuées fondantes.

Mais qui donc eût pu pénétrer les mystères de cette gaieté facile, de cette force d'âme voulue ? Et quelle source de larmes ne dissimulaient point ces rieuses apparences ?

Lorsque le printemps commença à devenir chaud la jeune femme, cachant sa débilité croissante, voulut être de toutes les promenades, de toutes les parties de plaisir. Peut-être, à son insu même, subit-elle ce renouveau de la nature qui met parfois des fleurs sur les tiges prêtes à se flétrir.

M. Largentière seul ne s'y trompa point.

Il arriva un jour, se trouvant en tête-à-tête avec Jean de La Coudraie, il effraya celui-ci par sa clairvoyance.

Les deux hommes suivaient la route d'Antibes à pied, précédés par la voiture qui portait Marie et les sœurs Saint-Maymes. Ce jour-là la malade avait paru si fraîche, si animée, que le rose de ses joues avait effacé, en les fondant sur tout le charmant visage, les taches hectiques des pommettes. Jean lui-même s'était laissé prendre à ces menteuses apparences. Il avait dit à son compagnon :

— En vérité, je crois que madame Largentière revient à la santé.

Le mari ne répondit pas ; mais son front s'inclina sur sa poitrine, tandis qu'une ride se creusait sur son large front.

— Est-ce que ce n'est pas votre avis ? insista Jean.

—Hélas ! non, répliqua-t-il avec effort.

Il y avait tant de douleur dans son accent que le jeune médecin voulut la dissiper.

— Quoi ! fit-il, seriez-vous toujours sous l'in-

fluence de vos idées noires, de vos prévisions sinistres ?

— Toujours, fit l'ancien consul de la même voix endeuillée, pleine de lugubres résonances.

Jean essaya de secouer l'impression funeste que lui laissaient invariablement de tels entretiens.

— Allons ! allons ! cette fois, permettez-moi de vous dire, c'est du pessimisme sans raison. Moi-même, qui suis médecin, je ne vois dans l'état de votre femme que des signes consolants.

— Je veux bien croire que je me trompe et m'en remettre à votre jugement, mon ami. Mais, pour être tout à fait sincère, je suis contraint de vous avouer que c'est là pure déférence de ma part. L'atroce certitude ne fait que s'accentuer dans mon esprit et dans mon cœur.

Et, suivant sa pensée, comme si quelque invisible messager fut venu lui en porter l'amère confidence, il reprit, la parole lente et voilée :

— Oui, la sentence est portée et rien n'en peut ajourner l'exécution. L'ange noir est de nouveau sur moi ; il a marqué mon foyer, dont il sait trop bien le chemin. Ce sera pour l'automne prochain.

— Taisez-vous ! dit Jean avec une sorte de violence. Si ma mère vous entendait, elle vous dirait qu'à force d'appréhender le malheur on le fait venir.

— Votre mère a peut-être raison, mon ami. Moi, je crois plutôt que le malheur, inattendu pour beaucoup, s'annonce à quelques-uns par des avant-coureurs, comme l'orage se fait deviner par la pesanteur et la raréfaction de l'atmosphère. Ne savez-vous pas, vous, médecin,

que les tempéraments nerveux peuvent, à coup sûr, prédire les changements de temps ? Pourquoi l'âme n'aurait-elle pas, elle aussi, sa sensibilité nerveuse ? Ceux qui aiment puissamment ont le don de la divination.

Et cela lui causa une douleur aiguë à laquelle l'amour-propre prenait une grande part.

Ce reproche, il se l'adressa à lui-même, avec une sorte d'irritation contre l'homme qui en avait fait naître la pensée. Nous n'aimons pas, en général, qu'on nous oblige à descendre en nous, à modifier la bonne opinion que nous professons de notre caractère ou de notre attitude, qu'on nous fasse déchoir du piédestal sur lequel nous nous sommes placés.

Assurément, ce n'était pas à d'aussi mesquines réflexions que Jean de La Coudraie devait le mécontentement éprouvé par lui de ne point se trouver meilleur que Largentière. Mais la comparaison lui semblait toute à l'avantage de ce dernier, trop à son avantage.

Il le voyait, à cette heure, sous son véritable jour, non plus tel qu'un vieillard qui aurait commis la faute d'épouser une femme d'un âge disproportionné avec le sien, mais comme un homme au cœur large et généreux, peut-être, un instant séduit et abusé par la perspective d'une renaissance de l'amour, et tout aussitôt revenu à une plus équitable appréciation de son rôle et de son caractère.

Il la considérait avec des yeux exempts de parti pris. Ce " vieillard " n'avait pas plus de cinquante-cinq ans, et, selon l'expression vulgaire, " on ne les lui aurait pas donnés." Il était grand et fort, droit et ferme, élégant et distin-

gué. Sa tête était belle et fine, l'œil lumineux et profond, plein de cette . 'ancolie qui n'appartient qu'aux nobles âmes. Tel quel, M. Largentière pouvait plaire à première vue. Or, pour la femme, plus sensible à la beauté morale qu'aux charmes physiques, cet homme de cinquante-cinq ans ne pouvait que gagner à être mieux connu. Rien ne se fût opposé à ce qu'il pût conquérir un cœur, qu'il eût été aimé de Marie.

Et cet homme, — Jean le savait à cette heure, — ne s'était jamais prévalu de ses avantages. Fierté ombrageuse ou pudeur d'un sentiment exquis, il avait trouvé en lui la force de dompter la nature et de n'exercer auprès de sa jeune compagne que les facultés les plus délicates de son âme. Il n'avait revendiqué aucun droit; il s'était enfermé dans la piété d'une tendresse si haute et si pure qu'il en était resté transfiguré, gardant sur son beau visage calme le reflet de la flamme immatérielle qui brûlait dans son cœur.

Cette conscience que Jean avait de sa propre infériorité lui fut encore accusée par une conversation qu'il eut accidentellement avec sa mère.

Madame de La Coudraie, elle aussi, mais a... d'autres moyens d'investigation, avait pu pénétrer dans les secrets du ménage Largentière. Très droite en son jugement, incapable de sacrifier à son affection pour son fils l'idéal qu'elle s'était fait du devoir, elle avait travaillé de toutes ses forces à substituer à l'image attristée de Marie une autre image qui pût séduire les yeux de Jean. Et, depuis qu'elle avait fait la

connaissance de la famille Saint-Maymes, elle avait multiplié ses efforts pour éloigner son fils de Madame Largentière en le rapprochant des deux sœurs.

Présentement, elle ne se demandait pas laquelle des deux sœurs serait l'élue. Le plus pressé, l'essentiel, était que Jean oubliât madame Largentière. En agissant ainsi, l'honnête femme qu'était madame de La Coudraie ne s'arrêtait point aux conséquences de cet oubli. La seule hypothèse d'un amour coupable bouleversait sa sévérité inflexible. Elle n'avait pu empêcher cet amour d'éclore ; elle devait l'empêcher de grandir, l'étouffer comme, en étouffant la première flamme d'un foyer, on prévient l'incendie.

Et cela l'avait amenée à se faire en quelque sorte la gardienne de la petite voisine malade. Mais, là, elle s'était bien vite aperçue qu'elle était devancée, qu'une attention plus vigilante que la sienne montait la garde autour de l'innocence de Marie.

Et alors elle s'était émerveillée ; elle avait été frappée d'admiration devant la constance et le dévouement de l'homme qu'elle apprenait chaque jour à mieux connaître. Femme et mère, habituée aux grands renoncements et aux muettes sollicitudes, elle s'était confessé qu'en cet homme la sollicitude et le renoncement atteignaient aux proportions des vertus héroïques.

Et maintenant elle se sentait envahie d'une admiration sans bornes ; elle respectait M. Largentière à l'égal des saints et avait pour lui les yeux du plus respectueux enthousiasme. Tout ce qui passe les bornes de l'effort humain

provoque les mêmes admirations, et c'est peut-être à ce signe que se reconnaît le sublime.

Or, cette admiration, longtemps contenue, se fit jour brusquement à l'occasion d'un entretien avec son fils.

Jean venait de lui raconter son dernier entretien avec son voisin, et, de peur de laisser lire le sentiment purement humain qui causait sa mauvaise humeur, il en avait attribué la cause aux tristesses invincibles, aux menaçantes prévisions de M. Largentière.

— Jean, dit madame de La Coudraie en attachant un long regard sur les yeux de son fils, cet homme est pour moi la plus haute incarnation de la vertu. Lorsqu'une âme parvient à un tel pouvoir de vision, c'est que le cœur humain n'a plus d'ombres pour elle et qu'elle atteint déjà à l'immuable contemplation du Bien absolu.

VI

Autour de ce drame obscur des consciences, un autre drame s'élaborait qui, pour être moins poignant, n'en eût pas moins offert un intérêt sympathique aux regards d'un observateur psychologue.

A mesure que, volontairement, Marie Largentière s'effaçait et s'appliquait à rentrer dans une ombre propice à la première préparation du renoncement suprême, Anna et Lina Saint-Maymes passaient au premier plan de la scène et y venaient, de la meilleure foi du monde,

jouer un rôle qu'elles tenaient, à bon droit, pour licite.

Elles étaient belles, toutes les deux, d'une beauté différente, mais égale. Elles avaient reçu de la nature les mêmes dons de l'esprit et du cœur, plus graves chez l'aînée, plus expansifs chez la cadette.

Alors qu'Anna représentait, dans toute sa noblesse, le type de ce qu'on appelle communément " une femme accomplie ", Lina incarnait des séductions plus tendres, s'adressant plus au cœur qu'à la raison.

Avec Anna, la conversation, si enjouée qu'elle pût être, ne sortait jamais des limites d'une généralité paisible et sereine, se plaisant sur les sommets, n'en descendant jamais pour se mêler à ces tours d'esprit moins sérieux, à ces badinages auxquels se complaît souvent l'entretien familier, dépouillé de l'artifice des " convenances." Avec Lina, la familiarité de bon aloi s'établissait tout de suite sur le pied d'une mutuelle confiance ; la gaieté se faisait communicative ; une pointe de malice jetait les pétillements de joie dans les sujets les plus élevés de leur nature. En un mot, tandis qu'Anna gardait obstinément les dehors de la politesse mondaine, dans le sens précis de la plus exquise urbanité, Lina dépouillait aisément ce convenu, descendait aux rires innocents, aux effusions spontanées, aux saillies par lesquelles le cœur de la femme se révèle plus encore que son esprit et exerce d'autant plus irrésistiblement son empire qu'elle prend moins de précautions pour le sauvegarder.

A cette double nature chez les deux sœurs cor-

respondait une double puissance d'affection. Anna aimait sincèrement, profondément, mais sans abnégation de sa propre personnalité, sans abdication de ses préférences, à la façon de ces honnêtes femmes qui n'accordent rien à leurs maris en dehors d'une sympathie correcte et bien élevée. Lina, au contraire, apportait à son amour les mêmes fougues, les mêmes abandons qu'elle metta naguère à ses jeux d'enfants. Elle se donnait toute, sans arrière-pensée, ne faisant aucune réserve de son cœur en prévision de déceptions possibles. Et c'était par là qu'elle exerçait toute sa séduction. Il y a une règle en matière de sentiment : " On n'est aimé que dans la proportion où l'on aime."

Or, les deux sœurs venaient de s'apercevoir qu'elles aimaient en même temps, chacune à sa manière et dans la mesure de ses forces, et qu'elles aimaient le même homme. Jean de La Coudraie leur était devenu également cher.

C'était un conflit cruel, une douloureuse rivalité. Rien encore n'était venu rompre l'harmonie qui avait régné jusqu'alors entre les deux sœurs, aucune pomme de discorde n'avait été jetée dans la tranquillité de leur mutuelle affection.

L'amour entrait dans leur vie comme un désordre, les opposant l'une à l'autre, les mettant aux prises. Mais, dès ce moment, un observateur eût pu prédire que ce désordre, si dangereux qu'il fût à ses débuts, ne devait point étendre ses ravages, si la nature apportait à ces deux cœurs le remède du temps et de l'expérience. Or, la nature, gouvernée par l'invisible Providence, est une merveilleuse régulatrice des évé-

nement. Elle tire des nuées d'orage la pluie qui féconde la terre et purifie l'air des miasmes qui le corrompent.

Dans les faits humains, cette régularité est souvent empêchée, contrariée, par la liberté de l'homme. Nos révoltes, nos impatiences, notre hâte à presser l'accomplissement de nos vœux s'opposent à la confiance que nous devrions accorder à la sagesse des choses.

Nous ne voulons point attendre que les années, moins encore, que les mois, les semaines ou seulement les jours viennent établir l'équilibre, nous dessiller les yeux, nous dévoiler un aspect des choses ou des êtres que nous ne pouvions apercevoir le moment précédent. Et ainsi nous anticipons sur l'avenir, nous mêlons à l'économie de l'universelle pondération un élément imprévu et contraire, nous introduisons un caillou dans l'engrenage, et nous nous étonnons ensuite que la machine se détraque, que les rouages ne fonctionnent plus et que l'événement qui devait finir à notre avantage se termine en calamité.

Un observateur eût donc promptement déterminé la solution du problème posé par la soudaineté de ce conflit entre les deux sœurs. Elle dépendait, non d'elles, mais de l'homme qu'elles aimaient. Si Jean de La Coudraie choisissait Anna, Lina succomberait dans la lutte. La douleur serait la plus forte. Créature de sensibilité, essentiellement délicate et vulnérable, très semblable à cette sensitive qui se nommait Marie Largentière, la charmante fille rieuse et tendre se replierait sur elle-même, se renfermerait à l'instar de ces plantes dont un heurt brutal re-

plie les pétales. Elle fuirait le monde, cacherait ses larmes dans l'ombre du cloître, où, peu à peu, insensiblement, la pratique de tous les renoncements finirait par verser la paix à son cœur endolori, à moins que, pour elle comme pour Marie, la mort ne vînt en libératrice mettre un terme à une trop rude épreuve.

Si, au contraire, les préférences de Jean l'inclinaient vers la cadette, Anna en soufrirait sans doute ; elle en souffrirait d'autant plus que, sans le vouloir, sa sœur aurait le triomphe exubérant, la joie éclatante. Mais, chez elle, la blessure serait loin d'être mortelle, parce qu'elle n'intéresserait guère que la surface de ce cœur, son enveloppe de susceptibilité dont l'épiderme était surtout fait d'amour-propre.

Telle était la situation respective des jeunes filles, telle la menace suspendue sur la paix de cet intérieur jusqu'alors si calme, si parfumé de vertu, si bien égayé par les chants et les sourires.

De quel côté l'amour de Jean ferait-il pencher la balance ?

Or, à cette heure, Jean de La Coudraie était bien loin de se poser à lui-même une semblable question.

Présentement toutes ses pensées et tout son amour appartenaient à la chère malade, à la douce passagère de la vie dont il pouvait, maintenant, voir décroître tous les jours, comme, le solstice passé, on voit diminuer la durée de la lumière et s'allonger les ombres au couchant, sous les crépuscules d'automne.

Il ne voyait rien au delà ; il ne se demandait point ce que serait pour lui-même cette nuit

qu'il voyait s'approcher. Un sentiment étrange, qu'il ne connaissait point, qu'il ne pouvait définir, l'envahissait lentement.

C'était une tristesse profonde ôtant tout le prix aux choses de la terre, décolorant la vie et ses objets, une impression comparable à celle qu'éprouvent les prunelles devant un passage de la nuit à l'aube ou à l'heure indécise, l'heure blanche, atone, qui précède la suprême éclipse du jour, alors que les moindres détails deviennent visibles, s'accusent avec une netteté tranchante, une silhouette aiguë, mais n'ont plus que des teintes effacées, des vêtures grises ou noires, selon qu'ils retiennent, avec plus ou moins de netteté, la lumière dans leurs creux et leurs contours.

En même temps, cette tristesse était bienfaisante et berceuse. Elle enveloppait l'âme en un suaire de caresses assoupissantes, et Jean eût aimé mourir ainsi, s'effacer sous cette trame d'oubli, disparaître dans ce tissu voluptueux comme la chrysalide s'enferme en son cocon de soie pour ressusciter papillon.

Marie allait le quitter ; que lui faisait le reste ?

Elle n'avait été rien pour lui, ni la sœur vigilante qui veille au bien être de son frère, ni l'amante éprise qui cherche à se fondre dans le bien-aimé. Non.

Il n'avait éprouvé son contact que comme celui de ces brises suaves dont on sent la caresse glisser sur le front et sur les lèvres, qui mettent sous les paupières des pleurs inexpliqués, qui portent des mélodies vagues, des lambeaux d'une musique inconnue qu'on se souvient pourtant

d'avoir entendue quelque part, où, on l'ignore, peut-être en cet au-delà de la vie d'où l'on est sorti, et dans lequel on doit rentrer.

Elle avait passé devant ses yeux comme une forme sans consistance, et pourtant réelle. Il avait les yeux pleins de son image, l'oreille remplie du son de sa voix. Un moment même, il l'avait étreinte, cette forme entre ses bras ; il l'avait sentie frémir et palpiter ; de sa lèvre, il avait effleuré ce front pur. Mais, tout de suite, l'être de rêve s'était dégagé, avait fui la souillure. De promptes larmes avaient lavé jusqu'à la trace de cette impureté mise sur sa robe immaculée. Et elle était redevenue lumineuse, aérienne ; elle avait repris sa substance immatérielle, recouvré sa fluidité de fantôme.

Et Jean ne regrettait point cela ; il s'en réjouissait même à cette heure. Il valait mieux qu'il en fût ainsi, qu'entre elle et lui le lien fût un rayon, non une chaîne, et que cet amour, qui pouvait être une chute, fût, au contraire, une ascension.

Mais on ne se maintient pas à de telles hauteurs. La pauvre nature humaine retombe, par son propre poids, au niveau de la terre. Il n'y a que les saints contemplatifs pour échapper aux exigences de la condition terrestre.

Jean n'était point un saint. Si le rêve l'emportait vers d'inaccessibles et passagères splendeurs il n'en avait pas moins des yeux pour la terre. Et, chaque fois qu'il y abaissait sa vue, d'autres visions la traversaient auxquelles, présentement, il n'accordait aucune attention.

Le jour viendrait pourtant où elles retiendraient son regard, où elles captiveraient sa

pensée. Cela, il le prévoyait lui-même, et il en était à cette période qu'on pourrait appeler de lassitude où, l'idéal s'élevant de plus en plus haut dans le ciel, l'esprit ne le suit plus qu'avec effort, où l'amant appelle sa volonté au secours de son amour et se fait de la constance un devoir, comme une obligation de probité.

A ces heures-là, il ne pouvait se défendre de subir le charme des deux sœurs Saint-Maymes. Il prenait plaisir à leur compagnie, à leur entretien. Il ne les recherchait point encore, mais ne les fuyait pas. En quoi il obéissait à la nature. La femme jeune et belle exerce spontanément cette attirance, fait rayonner autour d'elle une atmosphère qui enivre. Jean se grisait de cette atmosphère, se laissait attirer par ces charmes.

Mais nulle idée préconçue n'avait encore germé dans sa pensée ; aucune intention plus tendre ne s'était élaborée en lui. Il voyait en Lina comme en sa sœur deux amies souriantes entre lesquelles il n'avait point à choisir, puisque l'hypothèse d'un choix ne fût née que de celle d'une union avec l'une d'elles. Or, Jean ne pensait point au mariage.

Il est vrai que madame de La Coudraie y pensait pour lui.

Avec une sûreté de coup d'œil, une pénétration sagace, elle suivait la marche et le développement du drame. Elle voyait Marie se résigner, Jean se lasser et les deux sœurs préparer le plus innocemment du monde leur double action.

Elle songerait que le jour était proche où le cœur de son fils, purifié par l'épreuve, serait

sans défense contre un retour offensif des passions de jeunesse, à la merci d'une attaque, d'une surprise.

Or, cette surprise, il ne fallait pas qu'elle se produisît.

N'était-ce pas trop, déjà, qu'une première fois Jean se fût trouvé en présence de la tentation? Le bonheur de sa destinée avait seul fait que cette tentation lui vînt au voisinage d'une créature idéalement pure, mieux préservée par l'état précaire de sa santé physique que par la vigueur de son énergie morale. Il ne fallait pas qu'une nouvelle occurrence plaçât Jean en face d'un danger plus précis.

Or, madame de La Coudraie veillait.

Son attention ne laissait passer aucun indice, aucun signe. Elle remarquait le jeu ou, plutôt, l'innocent manège des deux sœurs. Par raison, elle donnait la préférence à l'aînée : mais elle ne laissait pas que d'éprouver une secrète sympathie pour la cadette. Lina exerçait sur elle son charme habituel. Pour cette honnête femme en qui la mère seule vivait, il y avait dans le spectacle de cette jeunesse exubérante le même plaisir qu'à respirer le parfum des belles fleurs de printemps épanouies sur leurs tiges. Et elle se disait avec le plus sincère désintéressement :

— Après tout, si c'est elle que choisit Jean, elle fera tout de même une adorable belle-fille.

Telles étaient les situations respectives des divers personnages de cette petite comédie intime. Leur jeu pouvait se continuer longtemps encore devant leurs paravants, sous la clarté des lampes.

Et, cependant, il tourna brusquement au dra-

me, à la suite d'une conversation qu'eurent entre elles Anna et Lina.

Cela se passa un après-midi, dans le jardin des Jasmins.

Les demoiselles Saint-Maymes avaient déjeuné chez les Largentière. Puis, tandis que M. Largentière et Jean de La Coudraie s'en allaient fumer un cigare en jouant une partie de billard, Marie, assez fatiguée ce jour-là, s'était excusée et avait demandé la permission de faire la sieste une heure plus tôt.

Anna et Lina étaient donc descendus au jardin et s'étaient arrêtées sous une charmille tout embaumée du parfum des délicates fleurs blanches et jaunes.

Elles avaient, l'une et l'autre, la vague conscience de leur rivalité ; elles n'en avaient point la certitude.

Quelques paroles aigres-douces échangées çà et là, des réticences, des ironies, des sous-entendus, les avaient informées de l'hostilité latente, ou plutôt de la silencieuse compétition qui allait se produire entre elles.

Ce fut Anna qui prit l'offensive.

— Ne trouves-tu pas, dit-elle à sa sœur, que M. de La Coudraie devient de plus en plus triste ?

— Triste ? s'exclama Lina. Tu trouves qu'il est triste ?

— Certainement. Il parle peu. Tout ce qu'il dit est empreint de mélancolie et de gravité.

— C'est un peu son état d'esprit habituel. Mais cela ne l'empêche pas d'être gai à l'occasion. Moi, j'aurais cru, au contraire, qu'il avait plus de verve et d'enjouement que jamais.

— Affaire d'appréciation, en ce cas. Après tout, cela dépend, peut-être des personnes avec lesquelles il est en relations.

— Oui, tu dois avoir raison. Cela dépend des personnes.

Il y eut un silence un peu lourd.

Anna reprit, sur un ton assez agressif :

— Entends-tu insinuer que, selon les cas M. de La Coudraie se conforme à l'humeur du dernier qui lui parle ?

Lina haussa les épaules.

— Je n'insinue rien autre chose que ceci : je crois que M. de La Coudraie est gai avec les gens gais, triste avec les gens tristes.

— Ce qui signifie que je suis une personne triste?

— Où prends-tu cette conclusion ?

— Mais dans tes propres paroles. Puisque j'ai trouvé M. Jean triste, c'est donc qu'il l'était avec moi, parce que je le suis ?

— Ma chère, murmura Lina avec un mouvement d'humeur, tu es une trop forte logicienne pour moi. Etant mon aînée, tu as droit à mon respect. Souffre donc que je te tire ma révérence.

Anna se fit plus acerbe.

— Ma petite Lina, tu ne justifies guère en ce moment ta réputation de femme d'esprit, qu'on a, du reste, beaucoup exagérée.

— Pas plus, ma grande Anna, que tu ne justifies celle de femme raisonnable qu'on t'a faite.

— Je me doutais bien que tu n'y souscrirais pas. Cependant, je ne me doutais point que tu me donnerais tes compliments à l'occasion d'une conversation aussi futile, avoue-le.

— La conversation n'est pas si futile qu'elle en a l'air, puisqu'elle nous fournit l'occasion de nous exprimer réciproquement nos sentiments réels.

— Et ces sentiments sont, sans doute, que je suis, à cette heure, une ennemie pour toi ?

— Qu'entends-tu par "ennemie" ?

— A quoi bon dissimuler et jouer sur les mots ? s'écria impétueusement l'aînée rompant tout contrainte. Avoue que tu as un certain... penchant pour M. de La Coudraie.

— Et quand cela serait ? riposta Lina devenue très rouge.

— Assurément, c'est ton droit. Mais tu ne saurais trouver malséant que d'autres aient la même prétention !

— Parles-tu pour toi ?

— Je n'ai pas l'habitude de parler pour les autres.

— Voilà qui est net, ma chère sœur, et qui me met à l'aise. Nous sommes donc rivales ?

L'orgueil d'Anna était soumis à une rude épreuve.

Elle eût voulu protester contre ce cri du cœur, contre cette franchise de sa sœur. Il lui en coûtait d'avouer sa faiblesse. Une lutte terrible s'engagea dans son esprit. Un instant elle faillit céder au désir de répondre, de jeter à Lina la parole irréparable :

— Eh bien ! Oui, cet homme que tu aimes, je l'aime aussi.

Mais une réaction se produisit. Pâle, les lèvres serrées et blanches, le souffle court, elle adressa à la jeune fille la plus éloquente des ripostes, celle des yeux, et, se détournant, reprit

lentement, le front penché, l'allée qui menait à la villa.

Elle ne vit pas une ombre blanche et fluette se glisser derrière les haies d'arbustes et gagner la charmille qu'elle venait de quitter.

L'ombre, c'était Marie Largentière.

La jeune femme n'avait pas trouvé le sommeil qu'elle cherchait. La chaleur extérieure la sollicitait. Elle s'était levée et était descendue sans bruit au jardin. Dans la vivacité de leur brève conversation, les deux sœurs ne l'avaient point entendue venir.

Et, de la sorte, elle avait pu s'approcher et, sans le vouloir, surprendre tout le dialogue.

Elle était renseignée désormais.

A la vérité, il y avait quelque temps qu'elle soupçonnait la chose. Mais, en cette âme délicate, qui se détachait progressivement de la terre, il y avait peu de place pour les rivalités étroites. L'amour de Jean, au niveau où elle l'avait placé, lui semblait indéfectible, et il ne lui venait point à l'esprit qu'on pût aimer autrement qu'elle n'aimait elle-même.

Ce qu'elle venait d'entendre la forçait à redescendre sur la terre, la replongeait dans la réalité.

Elle en reçut une commotion violente, de laquelle se dégagea promptement une souffrance aiguë.

Ainsi, pendant que son âme se complaisait dans le rêve, idéalisait progressivement le lien qui l'unissait à Jean, cette affection que les circonstances seules avaient préservée de l'ordinaire banalité, d'autres âmes se rencontraient au niveau des passions de la terre et entraient en

conflit au sujet de ce bien qu'elle avait presque le droit de tenir pour sien. Anna et Lina Saint-Maymes se disputaient le cœur de Jean La Coudraie avec l'âpreté de leurs convoitises longtemps contenues et désormais déchaînées, puisqu'elles venaient de s'en faire le mutuel aveu. Ni l'une, ni l'autre n'avait compris, deviné, qu'une autre tendresse pouvait exister là, tout proche d'elles, qui avait, en quelque façon, le pas sur leurs attachements. Et, oublieuses de Marie, la tenant sans doute pour une quantité négligeable, elles s'apprêtaient à conquérir l'homme dont la première pensée d'amour avait été précisément pour cette rivale dont elles ne faisaient aucun cas.

Une colère gronda en elle. Elle vit dans cette conduite des deux sœurs une félonie à son égard. Elle les accusa de duplicité et de trahison. Un instant, la tentation la sollicita de rompre violemment le convenu des visages et des cœurs, de leur jeter son irritation et son mépris à la face.

Mais, à l'instant, elle vit les conséquences d'un tel acte et, en même temps, elle eut conscience de son injustice.

En quoi les deux sœurs avaient-elles manqué de franchise, péché contre l'amitié en lui taisant leur double secret ? Connaissaient-elles le sien? Pourquoi se fussent-elles laissé arrêter par l'invraisemblable hypothèse de cet amour caché, coupable d'ailleurs et dont l'aveu n'aurait pu mettre au front de Marie que la rougeur de la honte ? N'étaient-elles pas libres d'aimer ? Quelle autorité inavouable aurait pu se jeter à la traverse de cette légitime prétention ?

Tout cela, Marie le pensa en une seule réflexion qui eut la durée d'un éclair, et elle rougit toute seule en face du reproche qu'elle trouva en elle. Elle vit la faute qu'elle avait tenté de commettre, l'abîme dans lequel elle avait failli tomber. Elle comprit qu'elle eût été injuste à la fois à l'égard des deux sœurs, ses rivales inconscientes, de Jean qu'elle aurait mis dans la plus fâcheuse des situations, et surtout, — surtout, — de son mari, de l'homme supérieurement bon qui ignorait, — elle le croyait, du moins, — la faiblesse dont elle se sentait coupable.

Et il fallait, — oh ! oui, il le fallait, — qu'il l'ignorât toujours !

Alors, comprimant à deux mains sa pauvre poitrine où le cœur battait à se rompre, Marie se composa un visage souriant et marcha délibérément vers la charmille où Lina demeurait solitaire et pensive.

VII

Ce fut, pendant les premiers jours, une terrible lutte que Marie eut à soutenir, lutte de toutes les secondes, contre elle-même aussi bien que contre les circonstances.

Car cette lutte était faite de contrainte et de dissimulation, de surveillance et de ruse pour réprimer ses propres spontanéités et déjouer le hasard, cette force occulte qui multiplie les pièges sous les pas de la sagesse humaine.

A tout instant, dans le cours des conversa-

tions, des mots intervenaient, dangereux par futilité même, pouvant provoquer des explications maladroites, des questions indiscrètes, en un mot obligeant le mensonge à jeter son masque.

Placée, par sa position même, comme une confidente entre elles, Marie Largentière devenait simultanément la dépositaire du secret des deux sœurs. Elle devait entendre l'une et l'autre, prêter la même oreille, attentive ou distraite, à leurs projets ou à leurs espérances, et, bien qu'aucune d'elles n'eût encore épanché toute sa pensée, se prêter complaisamment à l'expression de leur double rêve, sans laisser percer sur ses propres traits la moindre trace de sa souffrance personnelle.

A la vérité, son sacrifice était fait, et dans ce sacrifice il y avait le sublime désir de donner à Jean la seule preuve d'amour véritable qu'elle pût lui donner en assurant son bonheur futur. Or, comment pouvait-elle mieux assurer ce bonheur qu'en l'unissant à la femme qui lui semblerait le plus propre à correspondre au caractère, aux inclinations, aux goûts du jeune homme, en préparant celle-ci, à l'insu d'elle-même, à ce rôle sacré de compagne d'élection qu'elle, Marie, ne pouvait jouer auprès de Jean ?

En même temps qu'elle prêtait l'oreille aux confidences des deux sœurs, Marie s'attachait à les étudier séparément.

Et le résultat de cette étude, plus sérieuse et plus scrupuleuse même depuis qu'elle reposait sur la pensée de son propre renoncement, était que la jeune femme se prononçait en faveur de l'aînée.

Anna, en effet, lui paraissait mieux faite pour ce rôle qu'elle lui destinait.

Il y avait entre elle et Marie une secrète correspondance de goûts et de sentiments. A cette heure où la jeune femme, prédisposée par les progrès de la maladie, se détachait lien par lien du milieu terrestre, le caractère grave d'Anna, la tournure méditative de son esprit, créaient entre elles un véritable courant de sympathie intime. Elles se comprenaient à demi-mot, pensaient, et surtout, sentaient de la même façon.

Avec Anna, Marie se complaisait en de longs entretiens mystiques où elles abordaient les problèmes les plus ardus de la métaphysique ou de la religion. Elles échangeaient leurs réflexions, s'envolaient d'un egal essor vers les sphères inaccessibles de l'au-delà mystérieux.

A ces heures-là, Marie parlait d'abondance, avec une étrange éloquence, pleine de poésie et d'images. Il semblait qu'elle allât chercher aux cieux mêmes les mots d'une profondeur troublante, les comparaisons saisissantes qu'elle plaçait dans ses discours. Rien n'était plus suave, plus vaporeux que cette trame d'idées singulières qui, tout à coup, s'unisaient en un lien logique et donnaient à sa parole un charme pénétrant. Quelque chose d'imprévu, d'inouï se dégageait de cet assemblage de termes, parfois incohérents à l'apparence, mais dont l'ensemble formait comme une suite de tableaux empruntés à des visions intérieures de l'âme. Ce langage, sur les lèvres de cette jeune femme à peine vivante, prenait tout de suite la puissance d'une évocation, d'un écho de rumeurs lointaines perçues en un monde invisible, comme ces bruits du

soir qui, sous les horizons des grandes plaines ou de l'océan, montent en rythmes harmonieux des immensités que l'œil ne saurait mesurer.

Et, c'était parce qu'Anna seule pouvait correspondre à ces dispositions de son esprit et de son cœur que Marie préférait Anna et lui accordait sa confiance.

Lina, c'était la spontanéité et la force de la sève terrestre épanouie, l'enchantement des yeux qu'éblouissait son sourire, la captation de l'ouïe par la musique de la voix. Avec Lina, on aimait la vie telle qu'elle se montre aux regards chaque jour, ou plutôt dans les beaux jours. Elle était la femme dans la splendeur de la chair immaculée et le parfum de l'innocence qui s'ouvre aux premières haleines de l'amour. Et, marchant, joyeuse et radieuse vers les années du printemps, elle ne pouvait sympathiser avec cette langueur d'automne d'une plante dont la tige fatiguée décelait le grand désir, l'aspiration croissante du suprême repos.

Et, pourtant, force fut à madame Largentière de reconnaître, au bout des quelques jours, que cette efflorescence superbe convenait mieux à la mélancolie de Jean de La Coudraie que la beauté plus discrète d'Anna ; que, sous la lassitude de la volonté du jeune homme, se cachaitun besoin insoupçonné de revivre, de rentrer dans l'universelle existence, de se reprendre aux caresses de la nature prodigue, comme sous les anéantissements voluptueux de la convalescence se dissimule le retour insensible à la santé.

Elle se dit que le cœur de Jean répondait aux gracieuses provocations de Lina, bien qu'il ne s'en doutât point lui-même, que sa secrète incli-

nation le portait vers la charmante fille et que tout effort en sens contraire serait vain.

Alors, elle se résigna.

Elle se dit que la volonté de l'homme ne peut rien contre les arrêts de la destinée. Elle voulut convaincre Anna de cette vérité.

Mais la jeune fille n'avait pas les mêmes motifs de résignation. Pour y atteindre, il lui fallait d'autres raisons et d'une tout autre nature. Les arguments du cœur eux-mêmes ne pouvaient suffire. La part de l'amour-propre était encore trop prépondérante pour qu'elle acceptât, sans les discuter, les jugements de la destinée. Et, tant que Jean de La Coudraie n'avait pas prononcé lui-même en dernier ressort, Anna Saint-Maymes conservait l'espérance fondée sur le droit de prétendre, elle aussi, à cette faveur du sort, la plus grande de toutes, qu'on appelle un amour partagé.

Une circonstance se produisit qui porta la crise à l'état aigu.

Pâques était en retard cette année là, c'est-à-dire vers le millieu d'avril. Les préparatifs de la grande fête s'accomplissaient sous les souffles d'un printemps déjà fleuri.

On venait d'entrer dans la semaine sainte, et toutes les femmes, se conformant à leurs pieuses pratiques, s'isolaient en une retraite volontaire. Les seules réunions qui les rapprochaient étaient celles de l'église, où elles assistaient en commun aux cérémonies et aux sermons.

Vint le jeudi saint. Au sortir de l'office des Ténèbres, madame de La Coudraie proposa aux sœurs Saint-Maymes et à Marie Largentière

d'aller faire le chemin de la Croix au calvaire de la Garoupe.

La proposition fut agréée sur-le-champ et les quatre femmes prirent ensemble la route du promontoire.

Il était un peu plus de cinq heures. Jamais les approches du crépuscule n'avaient été plus radieuses, enveloppées d'une poésie plus pénétrante. Cette veille de la mort du Christ avait des splendeurs de lumière qui faisaient naître en l'esprit des comparaisons mystiques avec le dernier jour de la vie terrestre du Grand Crucifié.

C'est ainsi, sans doute, que la nature avait dû prodiguer ses premières caresses au plus pur, au plus beau des Enfants des hommes, l'entourer de la gloire de ses adieux, lui tisser un linceul de rayons destinés à faire transfigurer sa chair mortelle.

Marie faisait ces réflexions à demi-voix, en marchant vers les stations du Calvaire, appuyée au bras d'Anna Saint-Maymes.

Et ces compagnes l'écoutaient, pénétrées par la grâce simple et touchante de ses paroles, s'émerveillant de cette éloquence, riche en allégories et en symboles, qui coulait de ses lèvres en un flot caressant. Elles admiraient cette foi blanche, sans ombre, régnant dans la candeur de cette âme. Elles y trouvaient l'expansion d'un sentiment qui était en elles aussi, mais dont elles n'auraient su trouver l'expression aussi neuve en même temps qu'aussi juste.

Marie était pour elles une sorte de voyante en rapports immédiats et continus avec cet au-delà de la terre dont ce crépuscule incandescent n'était que le rideau de flamme. Et leur foi surex-

citée suivait les élans de cette âme qui leur servait de guide. Elles attendaient que le voile du temple se déchirât pour laisser apparaître à leurs yeux l'éblouissante réalité.

Pas à pas, unissant leurs prières, elles suivirent la voie douloureuse jusqu'à l'extrémité du cap. Et là, quand elles se furent agenouillées au pied de la dernière croix, quand, se préparant à regagner les villas, elles se tournèrent une dernière fois vers l'horizon empourpré où le soleil s'immergeait lentement, coupé en deux par la ligne bleue de la mer, des larmes montèrent brusquement dans les paupières de Marie et, pâle, la voix tremblante, faisant un retour sur elle-même, la jeune femme laissa tomber ces derniers mots :

— Moi aussi, j'aurai eu mon chemin de Croix en ce monde. Dieu seul sait le poids de celle que j'ai portée !

Elle chancela. On la vit si faible que les forces lui manquaient toutes à la fois. Ce fut madame de La Coudraie qui la soutint et la reçut dans ses bras. Une syncope de courte durée se produisit. Marie Largentière fléchit sur ses genoux et les trois femmes effrayées durent la déposer doucement sur le gazon, au pied de la croix.

Pendant quelques instants, ce fut une indicible angoisse qui étreignit tous les cœurs. Cet évanouissement était un mauvais signe. A la voir ainsi, décolorée, toute blanche, reposant au pied du tertre pierreux, on put craindre qu'elle mourrait là, sans reprendre ses sens, tant il semblait que la besogne de la mort fût facile à accomplir, tant cette frêle enveloppe paraissait

offrir peu de résistance au choc suprême qui devait rendre cette âme à la liberté.

Et, cependant, il n'en fut rien. Marie n'était pas mûre pour la mort. Dieu n'avait pas jugé l'heure propice à l'holocauste.

Elle se ranima très vite. De pâles couleurs reparurent sur ses joues. Délibérément, elle se dégagea des bras qui la soutenaient et redescendit vers les Jasmins, s'excusant, avec un adorable sourire, de l'émoi qu'elle avait causé, en faisant ses excuses à ses compagnes.

Celles-ci ne la quittèrent qu'après s'être assurées que cette secousse n'aurait pas de suites, au moins dans le premier moment. Marie voulut rassurer tout le monde et supplia qu'on ne parlât point de l'incident à son mari.

Le dimanche de Pâques, elle retrouva ses amies à la table de communion, à la première messe. Elle leur parut plus pâle qu'à l'ordinaire et le cerne de ses yeux encore agrandi. Après les cérémonies religieuses, elle s'enferma dans sa chambre qu'elle garda pendant deux jours entiers.

Le troisième seulement, elle reçut ses amies. Madame de La Coudraie lui fit une visite pleine de sollicitude et d'affection. Puis ce fut le tour des demoiselles Saint-Maymes. Marie accueillit la première avec sa tendresse respectueuse qui remuait si profondément le cœur de la vieille dame, tant elle y voyait le reflet de l'amour que la jeune femme nourrissait pour Jean. Avec Lina, Marie se montra enjouée, presque gaie. Elle retint Anna et manifesta le désir d'avoir avec elle un entretien plus long et surtout plus confidentiel.

Alors, quand elles se trouvèrent en tête-à-tête, la parole de Marie redevint insensiblement plus grave, et l'aînée des deux sœurs comprit à son langage que ce qu'elle allait lui dire était une sorte de testament.

Elle ne se trompait point. Madame Largentière parla avec une étrange solennité, exprimant ses derniers vœux, sinon ses dernières volontés.

— Anna, lui dit-elle, j'ai tenu à vous voir seule à seule, car ce que j'ai à vous dire ne supporte pas de témoins. J'espère qu'après m'avoir entendue vous vous rendrez compte du motif qui me fait agir.

Mademoiselle Saint-Maymes tressaillit, et, s'asseyant près de son amie, prit ses deux mains qu'elle serra avec effusion, essayant de réagir l'angoisse dont elle se sentait le cœur oppressé.

— Marie, répondit-elle, vous m'avez habituée aux conversations sérieuses et j'ai toujours été très honorée des marques de confiance que vous m'avez accordées. Jamais encore, cependant, vous ne m'aviez parlé de la sorte et je ne puis me défendre d'une crainte en vous écoutant.

— La crainte est trop forte, reprit madame Largentière. Je ne vous demande que de mettre votre cœur à l'unisson du mien ; car ce que je vais vous dire vous paraîtra peut-être cruel. C'est le sacrifice que je dois vous prêcher.

— Le sacrifice ? s'exclama l'aînée des deux sœurs.

— Oui, le sacrifice, mon amie, et vous n'êtes pas sans avoir deviné de quelle nature il peut être.

Anna pâlit. Un grand frémissement la secoua.

— Est-ce à mes sentiments pour M. de La

Coudraie que vous voulez faire allusion, Marie ?

— Oui, murmura la jeune femme.

Il se fit un silence et chacune d'elles put entendre les battements tumultueux de son propre cœur.

— Voyons, commença Anna d'une voix altérée, quel est-il ce sacrifice que vous exigez de moi ?

Marie secoua doucement la tête.

— Ce n'est point moi qui l'exige, Anna. Je n'ai aucun droit sur votre volonté ni même sur les secrètes aspiration de votre âme. Ce que j'ai à vous dire n'est que le conseil d'une amie désireuse de votre bonheur et qui voudrait vous épargner de ›p amères souffrances.

— Et, demanda la jeune fille avec un peu d'amertume dans le ton, quelle est l'impulsion généreuse ou la conscience du devoir à accomplir qui a pu vous inspirer une si nouvelle attitude?

— L'attitude n'est pas nouvelle, mon amie, reprit la jeune femme avec une certaine sévérite. Je m'étonne que vous m'en exprimiez un mécontentement qui implique un reproche. Si j'ai pris sur moi de vous donner un conseil, c'est que j'ai fait passer votre intérêt avant le mien. Mais je ne veux pas que notre amitié en souffre. Je vous demande donc de vous abstenir de me juger avant de m'avoir entendue.

Anna jeta ses deux bras au cou de sa compagne.

— Pardonnez-moi cette vivacité, Marie, dit-elle avec effusion ; oubliez ce qu'il a pu y avoir d'amer et d'injuste dans les termes dont je me suis servie. Parlez sans crainte. Me voici toute

prête à vous écouter sans récriminer. Je serai forte.

Madame Largentière se recueillit un instant. Ses prunelles se fixèrent, pleines d'une douce commisération, sur sa compagne et, enhardie sans doute par le regard d'Anna lui livrant toute son âme, elle osa parler.

— Ma chérie, lui dit-elle, il faut que vous renonciez à l'amour de Jean de La Coudraie, il le faut.

— Il le faut, dit Anna avec un soubresaut. Et... pourquoi ?

Une pensée affreuse et soudaine, une jalousie se trompant d'objet, venait de provoquer la révolte violente de son cœur.

" Pourquoi ? " avait-elle crié.

Oui, pourquoi ? Pourquoi Marie Largentière lui demandait-elle de renoncer à cet amour ?

Elle ne se rappela plus que la jeune femme venait de lui dire : "J'ai fait passer votre intérêt avant le mien." Elle entendit en revanche cette phrase : " Je ne veux pas que notre amitié en souffre." Et cela lui parut être une précaution oratoire, une de ces ruses du langage par lesquelles on se prémunit contre les objections possibles.

Les esprits prévenus ne s'arrêtent jamais à temps dans la voie des suppositions. Anna alla jusqu'au bout de la sienne ; elle en fut aveuglée comme d'une évidence. Elle se dit que, si Marie avait cru devoir prendre de telles circonlocutions, c'était qu'elle plaidait sa propre cause. Marie parlait pour elle ; Marie était sa rivale, donc son ennemie. Et une ennemie n'a pas de conseils à donner. N'ajoutait-elle pas l'hypocri-

sie à la perfidie, en essayant de la sorte un recours à la persuasion ?

Tous ces sentiments se firent jour en même temps dans le cœur et dans l'esprit de la jeune fille. Elle se crut en possession de la vérité et en ressentit une haine sans frein contre la jeune femme. Et cette haine se jugea doublement autorisée, car, en défendant les droits de son propre amour, elle crut défendre ceux de Lina. Elle oublia la compétition de sa sœur pour ne songer qu'à défendre leur bien commun contre les entreprises de cette rivale insoupçonnée qui surgissait inopinément et menaçait leur bonheur.

Il n'en faut pas davantage pour convertir les sentiments et les faire passer d'un extrême à l'autre, pour transformer en inimitié la tendresse.

Anna jeta donc à Marie un regard de colère et, sans chercher à se maîtriser, lui demanda avec un accent dont elle ne chercha pas à atténuer l'amertume :

— Pour que vous me parliez ainsi, pour que vous me disiez : "Il faut", n'est-il pas nécessaire que vous même croyiez avoir le droit de m'imposer votre volonté ? Or, d'où le tenez-vous, ce droit ?

Madame Largentière répliqua avec douceur :

— Je n'invoque aucun droit, Anna. C'est par la persuasion seule que je veux agir et que je compte vous amener à reconnaître la justesse de mes avis.

Un rire dédaigneux se joua sur les lèvres d'Anna :

— Voilà, laissez-moi vous le dire, une étrange prétention. Espérer que l'on pourra arracher

un sentiment du cœur d'une personne au moyen de la persuasion, c'est supposer que l'on a par devers soi des arguments irrésistibles. Or, en pareil cas, on se trompe presque toujours parce qu'on ne fait entrer en ligne de compte que des raisons personnelles.

Sa voix était devenue sifflante en prononçant ces derniers mots.

Il était manifeste qu'en les employant elle prenait l'offensive et voulait irriter son interlocutrice.

L'effet obtenu ne fut pas celui qu'elle attendait.

Marie leva sur elle des yeux limpides qui soutinrent paisiblement son regard.

— Ce sont, en effet, des raisons personnelles que j'invoque, dit-elle avec une exquise douceur.

— Prenez garde, murmura Anna, frémissante. Si vous m'avez bien comprise et que vous ayez l'intention de me répondre, c'est vous-même que vous mettez en jeu. Je ne vous demande pas vos secrets.

— C'est moi-même que je mets en jeu, riposta la jeune femme, et ce sont, " mes secrets ", pour employer vos propres expressions, que je prétends vous révéler.

Anna oublia toute réserve.

— Gardez-les pour vous. Ils ne m'intéressent pas, et je n'ai pas à les connaître. Bien plus, je ne veux pas les connaître. Il y a des situations où l'ignorance est préférable.

— Il en est d'autres où elle n'est plus permise.

— Que m'importe ? Si vos secrets sont de même nature que les miens, vous devez les taire. Ils ne peuvent que vous amoindrir. Ce qu'une

jeune fille cache par pudeur, une femme mariée doit le cacher par crainte de la réprobation et de la honte.

Un flot de sang monta aux joues de Marie et les empourpra.

Elle se leva, raide et toute droite. Sa voix se fit nette et tranchante. Elle répliqua :

— Anna, vous vous donnez beaucoup de mal pour paraître méchante. Vos paroles ont l'intention d'être blessantes et contrastent avec les protestations d'amitié que vous me prodiguiez tout à l'heure. Je n'ai qu'une réponse à leur opposer : ce n'est point le sentiment qui fait la honte, mais la complaisance qu'on lui accorde. Personne n'a le droit, pas même vous, de me reprocher l'affection que j'ai vouée à M. de La Coudraie, et l'aveu que j'en fais aujourd'hui et que rien ne m'obligeait à vous faire n'a rien qui puisse me flétrir. J'ai voulu vous prêcher d'exemple autant que de paroles. Oui, j'aime M. de La Coudraie.

Cette fois, Anna demeura muette. Aucun mot, aucune ironie ne lui vint aux lèvres.

Marie venait de faire cette révélation avec une simplicité et une noblesse qui excluaient le soupçon. Ses prunelles claires ne s'étaient pas un instant détournées de celles de sa compagne. On pouvait lire dans son âme comme dans l'onde d'une source dont rien d'impur n'a troublé la transparence.

Elle reprit, insistant sur sa déclaration :

— Oui, j'aime M. de La Coudraie, et je sais qu'il m'a aimée. Aucune condescendance n'a terni la pureté de notre mutuelle sympathie. Il n'a pas plus oublié ses devoirs que je n'ai mé-

connu les miens. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons point eu à lutter contre nous-mêmes, contre l'entraînement d'une tendresse que nous savions partagée. Et c'est parce que nous avons triomphé de la tentation que je me suis arrogé le droit de vous parler comme je le fais, de vous donner en moi-même l'exemple du sacrifice et de vous répéter encore : " Anna, il faut que vous renonciez à l'amour de Jean de la Coudraie. "

La jeune fille eut un éclat déchirant, dans lequel sonnaient de vraies larmes, l'écho d'une réelle souffrance.

— Prenez garde ! railla-t-elle ; à vouloir être trop parfait, on court le risque de pécher par orgueil. Le sublime est voisin du ridicule, et le moindre ridicule pour vous est de jouer le rôle du chien du jardinier.

Marie sourit avec une mélancolie pleine de bienveillance et de pardon.

— Raillez tant qu'il vous plaira, ma chère Anna. L'autre jour, au Calvaire de la Garoupe, j'ai livré, sans le vouloir, le secret de ma faiblesse. Je vous ai dit que j'ai eu, moi aussi, mon chemin de Croix, sur la terre. Maintenant, vous savez ce que je voulais dire. Que peuvent donc me faire vos ironies ? Qu'ajouteraient-elles aux tortures que la vie m'a infligées ? Je me dois cependant à moi-même de vous apprendre que vous vous êtes trompée, que nulle jalousie ne m'inspire mes paroles et que je ne vous envie pas le bonheur qui m'a été refusé.

Non, Anna, je ne cherche point à vous ravir ce que j'aurais souhaité pour moi-même. Je vous ai dit que j'aimais M. de La Coudraie et

qu'il avait répondu à cet amour. Mais le jour est venu où je me suis aperçue que c'est trop présumer de la force d'âme et de la volonté d'un homme que d'en attendre une fidélité sans rémunération. J'ai compris que Jean se lasserait d'aimer la femme qui ne serait jamais sienne, et l'expérience n'a que trop tôt confirmé ma divination. Jean ne m'aime plus.

Anna ouvrit de grand yeux et considéra son interlocutrice avec une profonde stupeur.

Puis, après un moment de silence, elle s'enhardit à lui parler avec franchise.

— Alors, je renonce moi-même à vous comprendre. Je ne m'explique point à quel mobile vous obéissez. A moins que, par un miracle de résignation, il vous suffise d'aimer toute seule sans être aimée.

— Cela pourrait suffire à une autre femme. Moi, je ne saurais me contenter d'aussi peu. J'obéis à un tout autre sentiment.

Et, s'avançant vers Anna, elle lui prit la main avec une douce autorité.

— Trève d'amertume et de reproches, dit-elle. Tout ce que vous m'avez dit, je vous le pardonne. Vous n'êtes point méchante, Anna. Le dépit seul vous a poussée. Maintenant, je n'ai plus rien à vous apprendre et vous ne trouveriez plus de mots acerbes à m'adresser. Nous pouvons donc parler le langage de la raison.

— Qu'entendez-vous par là ? murmura la jeune fille dominée par cette paisible supériorité.

— J'entends par là que rien dans ce débat ne nous concerne l'une et l'autre. L'affection de M. de La Coudraie n'est point un bien dont nous puissions disposer à notre guise. L'amour se

donne et ne s'impose pas. Résignez-vous comme je l'ai fait ; sachez accepter l'inévitable. Vous êtes assez jeune et assez belle pour trouver ailleurs une suffisante compensation à votre sacrifice.

Les mots portaient d'autant plus qu'ils aidaient l'aînée des deux sœurs à lire plus clairement en elle.

— Encore une fois, essaya-t-elle de dire en balbutiant, je ne vous comprends pas.

Marie hocha la tête et enfonça plus profondément son regard dans cette âme qui se refusait à la soumission.

— Vous me comprenez fort bien, au contraire, Anna. Vous sentez la vérité de mes déclarations. Le cœur de Jean de La Coudraie est déjà pris, à son insu peut-être ; mais les signes ne manquent pas qui me permettent de l'affirmer. C'est votre sœur Lina qu'il aime.

— Lina ! se récria Anna feignant la surprise.

Et cette surprise n'était pas tout à fait feinte.

La jeune fille ignorait que Marie eût entendu leur conversation, qu'elle connût le motif de leur rivalité. En parlant comme elle venait de le faire, Marie avait les apparences d'une voyante dont l'infaillible regard sonde les mystères du pauvre cœur humain.

— Oui, Lina, reprit madame Largentière avec une force persuasive. Si je vous ouvre les yeux, mon amie, pardonnez-moi le chagrin que je vous cause ; si vous avez deviné la chose vous-même, vous ne pouvez m'en vouloir de confirmer votre propre découverte. Quelle qu'en soit l'origine, le bonheur de votre sœur est en jeu, d'une

manière plus intéressante que la vôtre, car Lina. aime autrement que vous, et, laissez-moi vous le dire, plus que vous.

— Plus que moi ! voulut protester Anna.

— Plus que vous. Ne vous blessez point de ce que je vous dis. Chez vous l'imagination est plus affectée que le cœur. Votre amour-propre est intéressé dans la question, et c'est lui, lui seul, qui soutient votre rivalité. Lina, elle, aime dans toute la sincérité, avec toute la fougue de sa nature, sans réserve, sans reprise d'elle-même. Elle ne se consolerait pas de s'être trompée. Laissez-lui donc son lot, mon amie. Vous ne voudriez pas d'un bonheur qui coûterait la vie à votre sœur.

Anna tressaillit. Une rougeur empourpra son visage, bientôt remplacée par une pâleur mortelle. Le combat entre son orgueil et sa bonté native fut de brève durée. Elle vint à sa compagne et lui dit, en frémissant :

— Vous avez raison, Marie. Il faut que Lina et " lui " soient heureux.

Alors deux larmes roulèrent sur ses joues, marquant le consentement définitif de cette hautaine volonté.

VIII

Hélas ! la plus tenace des passions est l'orgueil. C'est de lui que procéda la première faiblesse, sans doute parce qu'il se jugea lui-même une force que le châtiment naît toujours de la faute.

Si spontané qu'il fût, le renoncement d'Anna gardait ses restrictions mentales. Elle n'abdiquait qu'à la condition qu'il lui fût démontré que sa sœur était la préférée, et une telle abdication n'excluait point l'abandon de toute espérance.

Marie ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que la jeune fille jouait un double jeu. La jalousie opérait en elle ses habituels ravages et l'incitait à poursuivre sournoisement la lutte.

Elle ne perdait aucune occasion de briller aux dépens de sa sœur et, plus maîtresse d'elle-même, moins dominée par le sentiment, elle arrivait facilement à déployer les charmes de son esprit, là où Lina, plus confiante, ne laissait voir que les qualités de son cœur et les grâces de sa personne. Dans cette lutte entre l'aînée et la cadette, les avantages de la nature étaient en majeure partie pour la seconde, ceux de l'éducation pour la première. Et Jean de La Coudraie, bien qu'ignorant de cette rivalité dont il était la cause fort innocente, n'en éprouvait pas moins un véritable embarras à se demander laquelle des deux jeunes filles était la plus digne des préférences d'un honnête homme.

A vrai dire, cette question, il ne se la posait

qu'avec le plus entier désintéressement. Le soin délicat et respectueux avec lequel il entretenait au-dedans de lui son amour pour Marie, amour dont la vivacité s'atténuait chaque jour davantage, presque à son insu, lui interdisait d'arrêter sa pensée sur le choix qu'il aurait peut-être à faire un jour. Il lui eût paru odieux d'envisager l'hypothèse d'une succession dans sa tendresse, et lorsque, parfois, malgré lui, les séductions de la vie se montraient à lui sous les traits charmants des deux sœurs, il se hâtait de repousser les visions tentatrices afin de se conserver plus fidèle et plus pur pour son amour condamné.

Car, à cette heure, il ne conservait plus d'illusions. Les symptômes de la maladie s'accusaient avec une netteté redoutable, et il devenait plus visible chaque jour que madame Largentière était désormais à la merci de la première cause accidentelle qui précipiterait la catastrophe. Une aussi fragile apparence ne pouvait dissimuler une résistance bien durable. Nerveuse à l'excès, déjà affaiblie et atteinte d'inappétence, Marie ne se soutenait plus que par une faveur de la température clémente et le miracle d'une énergie qui ne voulait point défaillir.

Elle-même entretenait la confiance autour d'elle par sa vivacité, sa gaieté factice, toute d'apparat.

Un jour, une seule fois, elle avait failli en livrer le secret à ceux qui l'entouraient, en laissant échapper ces mots :

— La mort n'est qu'un mauvais moment à passer. Il ne sert de rien d'en attrister les ap-

proches. Pour moi, j'espère que je pourrai m'en aller dans un rayon de soleil, avec des fleurs sous mes mains et des chants d'oiseaux plein mes oreilles.

Elle avait prononcé ces paroles avec un ton qui en démentait la funèbre gaieté et, comme les regards se fixaient sur elle pleins d'émoi, elle avait secoué cette impression fâcheuse en reprenant son enjouement ordinaire.

— Allons ! laissons ces pensées macabres. Je n'ai pas encore envie de mourir.

Et c'était comme une cruelle paraphrase des vers qu'André Chénier mit sur les lèvres de sa " jeune captive " :

> **Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,**
> **Je ne veux pas mourir encore !**

Cela ne donnait le change qu'aux yeux encore ignorants de la mort et de ses signes avant-coureurs. Jean, lui, savait que la victime était déjà marquée et parée pour le sacrifice. Les couleurs trop vives de ses joues, la chaleur moite de ses paumes, l'éclat fiévreux de ses prunelles n'attestaient que trop l'inexorable progrès de la maladie.

Et, ce qui troublait le jeune homme au delà de toutes ses prévisions, c'était la certitude qu'il pouvait lire dans d'autres yeux, dans ce calme et triste regard que laissait tomber parfois sur la jeune femme l'être de bonté et de délicatesse qui l'entourait de sa constante sollicitude.

M. Largentière, lui aussi, suivit d'un regard qui ne pouvait se tromper l'œuvre affreux de la

destruction s'accomplissant devant lui. Déjà prévenu par la mystérieuse et redoutable faculté qui lui permettait de pressentir l'avenir, il avait, pour accroître sa torture, la lente confirmation de ses pressentiments.

Il y a dans la quatrième "Géorgique" un tableau du grand poète latin dans lequel il dépeint la souffrance d'Orphée ramenant des enfers sa compagne Eurydice et, pour n'avoir pas su résister au désir de la revoir avant d'avoir franchi le seuil de l'Erèbe, la perdant pour la seconde fois et pour jamais.

" Elle dit et, soudain, telle qu'une fumée qui se fond dans l'atmosphère environnante, elle s'enfuit, effarée. Et lui, ouvrant ses bras en vain et les refermant sur des ombres, voulant jeter d'inutiles paroles, ne la vit plus."

Telle était la situation morale de M. Largentière. L'un après l'autre, toutes ses amours étaient morts et, comme l'aède du mythe, il était descendu à diverses reprises dans le gouffre. Epoux, père, époux encore, il avait vu s'effacer dans les ténèbres les créatures chères qui avaient traversé sa vie. Il avait essayé d'en retirer une parcelle de ce bonheur enfui, de cette chose insaisissable qui fait tout le prix de l'existence, qui lui donne sa raison d'être et sans laquelle aucun homme ne consentirait à prolonger sa course à travers les incessantes tristesses dont est faite la succession des événements humains. Et voici que sa suprême espérance s'évanouissait comme les autres, que l'enfant adoptée par son cœur paternel, devenue la consolation d'une âme profondément meurtrie, s'en allait, elle aussi, le laissant seul en face de

l'énigme éternelle dont sa croyance d'homme fort s'appliquait à trouver le mot consolateur.

Il la voyait flotter déjà parmi ces ombres qui lui avaient ravi tout ce qu'il aimait et, debout, inébranlable en sa foi, il se posait pourtant la question redoutable :

— Pourquoi " elles " et non pas moi ? Pourquoi la cognée du destin a-t-elle abattu toutes les jeunes branches et respecté le vieux tronc qui n'offrirait point de résistance, qui accueillerait avec joie les mutilations libératrices, qui frémirait d'allégresse sous le dernier coup ?

Ces sentiments, Jean de La Coudraie ne pouvait les lire dans leur poignante intensité. Mais il voyait bien que l'ancien diplomate ne conservait plus aucun doute. Il y avait des mois que M. Largentière n'avait point abordé avec lui ce pénible sujet, et, cependant, le langage de ses yeux était d'une terrible éloquence. Ils trahissaient la souffrance lente et continue de cette âme dont aucun optimisme ne voilait la clairvoyance.

Un soir, comme il rentrait de sa promenade quotidienne en mer, le jeune médecin fut abordé par son voisin.

— Monsieur de La Coudraie, dit celui-ci, j'aurais un service à vous demander.

Jean s'inclina, le cœur serré. Il éprouvait toujours, en face de cet homme, une émotion singulière qu'il ne s'expliquait pas et contre laquelle il avait essayé vainement de réagir.

— Je serait trop heureux de vous obliger, répondit-il.

— Merci, reprit M. de Largentière. Voici ce que j'attends de vous. En dépit de sa gaieté ap-

parente, ma femme se sent très gravement atteinte. Elle n'en laisse rien paraître, afin de ne point attrister son entourage. Mais elle sait qu'il y a près d'elle des yeux qu'elle ne saurait tromper : ce sont les miens. Avec moi, elle ne dissimule donc pas. Je suis trop avant dans sa vie pour qu'elle ait même la pensée de se dérober à ma sollicitude. Un enfant ne craint jamais d'affliger son père.

Bien que prononcées sur le ton du plus grand calme, ces paroles ne laissèrent pas que de bouleverser Jean. Il se dit :

— A quel degré de la souffrance est donc parvenue l'énergie de cet homme pour qu'il puisse tenir de tels propos sans qu'un seul sanglot fasse trembler sa voix ?

Mais il n'eut pas le loisir de s'attarder aux réflexions.

M. Largentière poursuivait :

— Marie n'a donc pu me cac[illegible]n état. J'ai fini par la décider à se laisser soigner et j'ai voulu la conduire à Paris, afin de prendre la consultation de quelque grand spécialiste. Elle s'y est absolument refusée, prétextant que tout médecin sincère pourrait diagnostiquer aussi bien que les maîtres dont la prétendue supériorité consiste uniquement en ce qu'on les paye infiniment plus cher que les autres.

Pour la convaincre, j'ai eu recours à mille subterfuges ; j'ai mis en œuvre toutes les ressources de la persuasion et du raisonnement. De guerre lasse, elle m'a répondu :

— Je veux bien vous faire plaisir et je consens à prendre l'avis d'un médecin en qui j'aie confiance. Or, il n'est pas d'homme auquel j'accor-

de plus de confiance qu'à M. de La Coudraie. Je vous autorise donc à l'appeler et me soumets d'avance à ses prescriptions. Cela vous agrée-t-il ?

Et c'est parce que cela m'agrée que je vous fais part de cette préférence de ma pauvre malade et que je viens vous prier de l'examiner. Il est inutile d'ajouter, n'est-ce pas ? que je vous demande un optimisme d'autant plus méritoire de votre part que je connais d'avance l'expression du diagnostic que vous allez porter sur la maladie.

Jean avait baissé la tête. Une douleur horrible le tenaillait.

Voilà donc quel était le service que M. Largentière attendait de lui, qu'il avait l'affreux courage de lui demander ?

Il voulait que, lui, Jean de La Coudraie, se transportât auprès de la malade et lui fit connaître le résultat de son examen.

Et cela n'était point pour se donner le change à lui-même. Non. Ne venait-il pas de lui faire entendre qu'il ne serait pas dupe de la sentence rassurante qu'il le priait de rendre ?

Alors, quoi... ? Son intention était-elle de rassurer la malade en lui faisant donner par le médecin des prescriptions dont il savait, d'avance, l'inutilité ?

Une pensée, très sombre et qui, un moment, le terrifia, hanta brusquement l'esprit du jeune médecin.

Ce désir ainsi exprimé, avec cette froideur d'un caractère absolument maître de lui, n'était-il pas la conclusion d'une infernale vengeance lentement préméditée et plus lentement savou-

rée ? Cet homme qu'il jugeait bon à l'excès n'était-il pas plutôt un tortionnaire effrayant qui excellait dans l'art exécrable de raffiner le supplice ?

M. Largentière avait deviné sans doute l'innocent amour de sa femme pour le médecin. Et, ayant pardonné à celle-ci, il s'était juré d'infliger à celui-là un châtiment unique en son atrocité, en le contraignant à constater lui-même les progrès de l'œuvre de la destruction. Il avait voulu que Jean devînt la victime de son art en reconnaissant la fatalité qui pesait sur la pauvre enfant condamnée, que l'espérance qu'il pouvait conserver encore, à la faveur d'une demi-ignorance, lui fût violemment arrachée, afin qu'il pût assister, sans en perdre un détail, à l'agonie de sa complice.

Et Jean se révoltait à cette pensée. Il trouvait le vieillard plus odieusement féroce que ces égorgeurs sauvages dont la barbarie contraignait les mères enchaînées à contempler la mutilation et les convulsions de leurs enfants.

Il se trompait.

Dans l'âme de M. Largentière, il n'y avait point de place pour d'aussi vils sentiments.

En demandant à Jean une consultation, il avait parlé avec sincérité. Le jeune homme s'en aperçut promptement.

Le mari de la malade venait d'ajouter :

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, dit l'adage. Je ne veux point avoir à me reprocher de n'avoir point tout tenté, jusqu'à l'impossible. Vos prescriptions seront suivies à la lettre, dussé-je recourir à la rigueur pour les faire observer.

Jean de La Coudraie accompagna donc son interlocuteur jusqu'à la villa, où il trouva Marie languissante et couchée sur une chaise longue.

— Bonjour, monsieur, dit-elle en se soulevant à son approche. Je suis sûre que c'est mon mari qui est allé vous requérir. Il s'est alarmé ce matin un peu plus que de coutume, à la suite d'un petit incident sans grande importance à mes yeux.

— Marie, répondit paternellement M. Largentière, il se peut que l'incident, comme vous dites, n'ait pas grande importance. Mais vous ne sauriez trouver mauvais que j'aie eu recours aux bons offices de M. de La Coudraie, notre voisin et notre ami, dont la compétence est au moins indiscutable. Vous ne refuserez pas de vous conformer à ses conseils.

Et, comme elle souriait avec gaminerie, il ajouta :

— Marie, montrez votre mouchoir à M. de La Coudraie.

Elle hocha la tête.

— A quoi bon ? M. de La Coudraie connaît bien ces choses-là.

Jean crut devoir intervenir.

— Ce que M. Largentière vous demande, madame, est tout à fait raisonnable. Je me permets donc d'appuyer sa demande.

La jeune femme eut une petite moue de dépit. Elle toucha du doigt un timbre placé sur un guéridon.

— Mélie dit-elle à sa femme de chambre accourue, veuillez apporter à M. le docteur le mouchoir que j'ai laissé dans ma chambre.

L'instant d'après, Jean pouvait apprécier ce que la malade appelait " un incident sans importance."

Le linge qu'on lui présenta était strié de filets de sang. Au centre, une large tache plus sombre attestait qu'une déchirure avait dû se produire au sommet du poumon.

Jean eut un frémissement intérieur à cette vue. Il dut se surveiller pour ne rien laisser voir de son trouble. La malade, attentive, ne le quittait pas des yeux.

— Est-ce la première fois, madame, questionna-t-il, que vous trouvez ainsi du sang sur votre mouchoir ?

La question était oiseuse. Il ne se rappelait que trop bien les indices précédents et les marques rouges qu'il lui avait été donné de constater naguère.

La jeune femme répondit insoucieusement :

— Oh ! non, ce n'est pas la première fois ! Voilà bien huit ou dix mois que cela m'arrive. Mais ça n'avait jamais été aussi fort que cette fois-ci.

— Et vous n'en aviez rien dit ? murmura le médecin avec une nuance de reproche dans la voix.

— Bah ! Pourquoi l'aurais-je dit ? Cela n'aurait servi qu'à effrayer tout le monde sans profit. Vous autres, messieurs les docteurs, vous n'avez pas de remèdes contre ces maladies-là.

— Qu'en savez-vous ? balbutia Jean parlant au hasard, sans parvenir à rencontrer l'accent de la conviction.

— Ce que j'en sais ? Demandez donc à mon mari si nous ne connaissons pas la question,

s'il n'a pas éprouvé, comme moi, le sentiment de l'impuissance des hommes en face de ces condamnations sans appel ?

C'était une allusion directe à la cruelle expérience du passé, aux souvenirs de l'atroce épreuve deux fois subie par l'époux et le père. La mort n'avait que trop bien fait la leçon à cette enfant déjà frappée dans son amitié la plus chère. Elle était clairvoyante ; elle voyait revenir la blême visiteuse, et, à des signes infaillibles, elle reconnaissait que c'était pour elle, cette fois, que la mort entrait à ce foyer dont elle connaissait le chemin. La certitude lui semblait inéluctable.

Involontairement, Jean leva les yeux sur M. Largentière. Il vit ses paupières humides. Des larmes, qu'une volonté héroïque s'efforçait de retenir, tremblaient au bord des cils.

Un lourd silence pesa sur eux un instant, le temps pour le diplomate de vaincre la nature et de raffermir sa voix.

— Voyons, Marie, dit-il, enfin, vous venez d'entendre M. de La Coudraie. J'espère que vous consentirez à vous laisser soigner par lui, puisque vous ne voulez pas voir d'autres médecins. Ici, c'est un ami qui vous parle.

Elle eut un sourire affectueux pour son mari et, se soumettant tout à coup comme un petit enfant fatigué, elle s'accrocha de ses deux mains frêles et diaphanes au bras de l'homme fort.

Il l'aida à se lever et la soutint debout.

— Je veux bien, soupira-t-elle. Que faut-il que je fasse ?

M. Largentière jeta à Jean un regard interrogateur.

Le jeune homme comprit qu'on le priait d'agir résolument.

— Il faut, d'abord, que madame Largentière me permettre de l'ausculter, répondit-il, parlant avec autorité.

Les traits pâles de Marie se colorèrent d'une vive rougeur.

Ce mot " ausculter " venait d'effaroucher sa pudeur. Elle se rappelait les circonstances dans lesquelles elle l'avait entendu déjà, chaque fois que son mari et elle avaient accompagné l'autre Marie, sa sœur d'âge et de cœur, chez les princes de la science auxquels on demandait leur jugement chèrement rétribué, toujours le même, inutile et vague.

Elle revoyait la jeune fille se dévêtant pour présenter aux praticiens ses pauvres omoplates amaigries et respirant, toussant, parlant sur des intonations différentes à la demande de l'examinateur ; puis, replaçant sur elles les vêtements devenus trop larges, pendant que le savant donnait au père anxieux la même réponse invariablement optimiste, accompagnée de prescriptions mensongères, avec le conseil de voyager, de se transporter aux stations climatériques de la Norvège ou de la Suisse, afin d'y tenter des cures dérisoires.

Et elle frémissait à la pensée de se dépouiller à son tour, de montrer ses épaules, naguères rondes et pleines, à cet homme en qui elle ne voyait point un médecin, mais l'ami de son âme, l'être cher dont sa pensée et son cœur étaient pleins.

Alors un sentiment étrange, fait de délicates-

se et de crainte, faillit l'emporter à une rébellion. Elle eut envie de refuser.

Mais elle surmonta ce trouble et se résigna une fois de plus.

D'ailleurs, Jean avait eu l'intuition de cette alarme ; il avait pénétré les farouches réserves de cette pudeur. Doucement, après avoir embrassé d'un coup d'œil ce corps frêle flottant dans les plis du peignoir, il dit à Marie dont les grands yeux le suppliaient :

— Inutile de vous dévêtir, madame. Demeurez seulement immobile et le plus droite possible pour un instant.

Elle se rassura et se prêta de bonne grâce à l'examen.

Ce fut en tremblant que Jean approcha son oreille.

Qu'allait-il donc apprendre qu'il n'eût point deviné déjà ?

Hélas ! C'est le fond même de notre nature d'écarter avec répulsion tout ce qui peut ajouter à nos craintes ou à nos douleurs. Aussi profonde que soit notre souffrance, nous conservons encore assez de force pour redouter qu'elle ne s'accroisse ; nous sentons que, si cruelle que soit notre amertume, elle pourrait l'être plus encore, et nous tremblons à la prévision de ce surcroît.

Jean de La Coudraie n'avait que trop de motifs pour trembler.

Hélas ! A peine eut-il appliqué l'oreille contre le dos amaigri de la jeune femme qu'il eut la nette impression de son état. Le mal était désormais irrémédiable. Un miracle seul, pouvait arracher Marie à la mort.

Le souffle révélait la présence d'une vaste caverne dans le poumon droit et d'une multitude de lésions confluentes dans le reste du parenchyme. Aucune cautérisation n'était possible et, quant au déplacement, au changement d'air, cette suprême ressource de la science aux abois, beaucoup mieux faite pour prolonger une espérance vaine que pour la faire naître, l'hypothèse d'un long voyage en mer devait elle-même être rejetée, car il était manifeste que la menace d'une issue foudroyante pouvait éclater d'un instant à l'autre.

D'ailleurs, n'y avait-il pas deux ans que Marie vivait sur la côte, dans l'air salin, chargé d'iode ?

Jean demeurait penché, n'écoutant plus, — c'était inutile,—mais n'osant relever le front, tant il était pâle.

Force lui fut, pourtant, de se relever.

Il vit alors le regard de M. Largentière se fixer sur le sien, p[illegible] d'interrogations. Et, se sentant deviné, il n[illegible] pas la force de mentir. Ses paupières s'abaissèrent. C'était un aveu.

Ce fut le mari qui fit preuve de courage en cette occasion. Il parvint à sourire et osa dire, d'un ton dégagé :

— Marie, je vois à la mine de M. de La Coudraie qu'il vous trouve sérieusement atteinte, assez, du moins, pour vous ordonner un régime. Je tiendrai la main à ce qu'il soit suivi. Je n'aurai plus de complaisances.

Il sauvait ainsi les apparences ; il fournissait à Jean le moyen de promulguer sa sentence sans appel.

Celui-ci hésita un moment.

Qu'allait-il ordonner ? Quelles mesures pourrait-il prendre ?

Marie le regardait maintenant de tous ses yeux, curieuse, intimidée malgré tout par son air soucieux.

Jean se laissa guider par son cœur.

— Madame, dit-il, en s'efforçant de sourire, j'ai le bonheur de constater que les apparences sont plus menaçantes que la réalité. Ce sang vient manifestement de la déchirure des bronches ; il n'y a rien de plus. Je ne vous prescrirai donc que des ménagements et du repos. Vous pourrez vous distraire à votre guise, tout le jour, mais j'interdis absolument toute veille. Nous allons entrer dans la saison chaude. Il ne faut pas que vous vous fatiguiez, car ce qui n'est jusqu'ici qu'une chose insignifiante pourrait s'aggraver et nous donner de sérieuses inquiétudes.

Il prit congé de Marie et de M. Largentière sur ces paroles presque rassurantes, et rentra chez lui.

Il était bouleversé. N'ayant plus à se contraindre, il laissa la douleur se faire jour sur ses traits.

Il rencontra sa mère sur les marches du perron d'entrée.

L'altération du visage de son fils l'avait épouvantée.

Elle le suivit jusqu'au salon où Jean, ouvrant la première porte qu'il rencontra, se laissa tomber pesamment sur un fauteuil.

Là, la tête dans ses mains, le jeune homme ne put contenir son émotion. Les larmes jaillirent en ruisseau de ses yeux.

Madame de La Coudraie s'arrêta devant lui, sans paroles.

Cette douleur d'homme lui déchirait le cœur.

Elle connaissait son fils ; elle savait, l'ayant élevé elle-même, de quelle forte trempe était son énergie.

Elle laissa donc à sa douleur le temps d'épancher sa première violence. Puis, doucement, avec précaution, elle tenta d'y porter une main bienfaisante, une main maternelle.

— Jean, dit-elle, je devine que tu sors de chez nos voisins.

— Oui, répliqua-t-il brièvement.

— Tu y as constaté du nouveau, sans doute, dans l'état de madame Largentière. Marie est...

— Elle est perdue, interrompit Jean avec une sorte de brutalité.

— Ah ! fit la veuve, impressionnée, malgré ses prévisions, par la dureté de cette sentence.

Elle eut besoin de l'entendre confirmer pour y croire.

— Perdue ? Tu n'avais jamais parlé aussi nettement. Juges-tu donc son état si grave que cela ? N'y a-t-il plus de ressources ?

Jean se leva, essuya ses yeux et prit les mains de sa mère.

Il avait la douceur de ses premières années, du temps où, petit enfant, il venait à elle avec les réticences des bonnes nouvelles qu'il lui ménageait lorsqu'il avait été le premier dans sa classe, ou avec les précautions oratoires des fautes à avouer.

— Maman, prononça-t-il lentement, je crois n'avoir pas à te révéler l'état de mon cœur et les sentiments, — oh ! rien que des sentiments,

— que j'éprouvais pour elle. Eh bien ! jusqu'à ce jour, j'avais été lâche, j'avais essayé de me mentir, de me donner le change. Aujourd'hui, ce n'est plus possible.

De nouvelles larmes brillèrent sous ses paupières. Il poursuivit :

— Ce matin, M. Largentière m'a prié de l'accompagner auprès de sa femme, afin de l'examiner et de lui donner mon appréciation. Je l'ai fait, bien contre mon gré, je te l'assure.

Marie était étendue, très affaiblie, mais très énergique. Sur la demande de son mari, elle m'a présenté un mouchoir teint de sang. Elle s'est laissé ausculter avec bonne grâce.

Jean fit une nouvelle pause et respira longuement.

— De cet examen est résultée pour moi une certitude. Le mal est désormais sans remède. Avec beaucoup de soins, nous pourrons, peut-être, la conserver cinq ou six mois encore, mais pas plus, plutôt moins. C'est miracle qu'elle soit encore vivante !

Madame de La Coudraie pencha le front, atterrée.

Quand elle releva la tête, elle vit la face pâle de son fils, ses yeux rougis, d'où les larmes coulaient goutte à goutte.

Alors, d'un geste d'ardente compassion, elle jeta ses bras autour du cou du jeune médecin et l'attira sur sa poitrine.

— Mon pauvre Jean ! mon pauvre enfant !

Ce furent ses seules paroles. Le cœur de la mère et de la femme y éclatait en une double et concise exclamation, et ce cri contenait à la fois la pitié et le pardon : la pitié pour cette immen-

se détresse d'un être généreux et fort auquel la destinée avait été deux fois cruelle, le pardon pour cette faiblesse de l'âme, pour cette tendresse défendue et qui, pourtant, ignorait le péché.

Ils pleurèrent ensemble, et leurs souffrances se firent moins amères en se mêlant. Les caresses d'une mère ont toujours eu le pouvoir d'adoucir la tristesse des enfants.

Dans la journée, Jean revit ses voisins. Marie avait voulu sortir en compagnie des demoiselles Saint-Maymes.

Elle vint chercher madame de La Coudraie et proposa tout de suite une visite aux magasins de la Faïencerie de Clément Massier.

C'était une distraction qu'elle s'était promise depuis longtemps et qu'elle n'avait pu s'offrir encore. A présent, elle avait comme une hâte fiévreuse de voir beaucoup de choses, de s'emplir les yeux et la mémoire du plus grand nombre possible de belles images.

— Ne craignez-vous pas de vous fatiguer ? demanda madame de La Coudraie avec sollicitude.

— Non, répondit la jeune femme. Et puis un peu de fatigue n'est pas de trop pour payer un spectacle intéressant. Que de choses on voudrait voir et retenir, et... la vie est si courte !

IX

On se mit donc en route pour visiter la Faïencerie.

Les, ou plutôt le magasin, n'étaient point éloignés puisqu'ils se trouvent placés à l'angle de la route de Cannes et de celle de Vallauris, par delà la ligne du chemin de fer. C'était une promenade d'un quart d'heure, et Marie en avait fait de bien plus longues, sans en être incommodée. Jean ne fit donc plus d'opposition.

Le magasin, long de quarante mètres, haut de quinze, occupe le centre des magnifiques bâtiments de la Faïencerie qu'entoure un joli jardin, soigneusement entretenu.

A vrai dire, l'édifice n'offre par lui-même aucun intérêt. Il ne se recommande aux visiteurs que par le charme de son site et la richesse des collections de poteries qu'il contient.

Là s'entassent, en effet, toutes les variétés de faïences et de majoliques qui ont à Vallauris une réputation universelle et justifiée. Indépendamment de la qualité de leur matière, elles se recommandent par l'élégance de leurs formes et le fini de leurs dessins. Les femmes, dès le premier coup d'œil, se laissèrent prendre et leur enthousiasme se fit jour en exclamations admiratives.

— Oh ! comme toutes ces choses sont belles ! s'écria Marie avec une sorte d'éblouissement.

— Oui, appuya gravement Anna, et, vraiment, à les contempler, on demeure muet en face du génie d'invention de l'homme et de l'art de l'exécution.

— Voyez donc, disait Lina à Jean, on dirait des poteries antiques, des vases étrusques ou néo-grecs.

Et elle désignait des plats longs ou arrondis,

des amphores au col de cygne, des lécythes fuselés, des vases aux reflets métalliques.

— Vous avez raison, mademoiselle, intervint M. Largentière. Beaucoup de ces faïences pourraient passer pour des vases antiques et revendiquer la signature de Callisthènes ou d'Exékhias.

Et ils passaient de galerie en galerie, s'arrêtant longuement devant les émaux, les kaolins de grand feu, les figurines exquises, les vases peints.

— Ils pourraient soutenir la comparaison avec les plus beaux produits de Saxe ou de Sèvres, dit Jean.

Tout à coup, Jean, qui donnait le bras à Marie, sentit celui de la jeune femme trembler sur le sien. Elle s'était arrêtée en face d'un vase dont le sujet, emprunté à quelque idylle reproduite des pastorales de Théocrite, représentait un couple jeune et beau échangeant son premier baiser de fiançailles.

Jean et sa compagne étaient à une assez grande distance de leurs compagnons, les précédant. Le médecin se tourna vers la jeune femme au moment même où celle-ci levait sur lui ses yeux pleins de larmes.

— A quoi pensez-vous donc ? demanda-t-il affectueusement, et qu'est-ce qui provoque ainsi votre émotion ?

— Je voudrais être sûre, répondit-elle, que vous trouverez enfin le véritable amour sur votre route ; qu'un jour, une femme vous rendra heureux.

Et, comme le reste de la troupe les rejoignait, comme la cadette des sœurs Saint-Maymes se

penchait à son tour vers le sujet pour le contempler, Marie ajouta :

— Ne trouvez-vous pas que la jeune fille de la peinture ressemble à Lina ?

Il ne répondit pas et détourna le front, entraînant sa compagne.

Une rumeur et des cris étouffés les ramenèrent sur leurs pas.

Un accident venait de se produire.

En se penchant à son tour pour contempler le vase, Anna l'avait accroché par mégarde avec sa manche et venait de le faire tomber. La superbe faïence gisait sur le plancher, brisée en trois morceaux.

Le gardien des salles était accouru.

— Mon Dieu, que je suis maladroite ! fit la jeune fille.

Et, s'adressant à l'employé interdit et hésitant :

— Monsieur, demanda-t-elle, est-ce là un malheur irréparable ?

— Mademoiselle, répondit l'homme, on peut réparer le vase, assurément. Mais nous ne faisons jamais de telles réparations que sur la commande des particuliers qui désirent s'approprier l'objet.

— Et quel est le prix de celui-ci ? questionna la jeune fille visiblement nerveuse.

— Quarante francs, mademoiselle.

Elle tira de sa poche une bourse aux fines mailles d'argent et y prit les deux pièces d'or nécessaires.

— Voici le prix, dit-elle. Vous aurez la bonté de faire envoyer ce vase réparé chez moi.

Et elle donna son nom et son adresse à l'employé.

L'incident n'avait pu passer inaperçu. Mais personne n'y attacha d'importance ; Lina crut pouvoir railler amicalement sa sœur sur cet épisode imprévu de leur visite.

— Ma pauvre Anna, fit-elle en souriant, tu aurais mieux fait de payer avant de casser.

L'aînée ne répondit que par un regard de dépit qui n'échappa pas plus à l'œil vigilant de Marie que ne lui était échappée toute la scène qui avait précédé.

Seule, parmi tous les assistants du petit drame, elle en avait pénétré les mobiles et analysé le caractère.

C'était la jalousie d'Anna qui avait poussé son bras en une crise qu'elle n'avait pas su réprimer.

On reprit le chemin de la villa sous un soleil radieux, déjà trop chaud, car on était à la fin d'avril. Anna affecta de prendre gaiement sa mésaventure et même d'en rire avec ostentation.

— Enfin, dit-elle, j'aurai chez moi une œuvre d'art d'autant plus précieuse que je l'aurai acquise dans des conditions peu banales.

Le lendemain de ce jour, elle se retrouva seule aux Jasmins, en tête-à-tête avec Marie.

Dès les premiers mots qu'elles échangèrent, la jeune fille se sentit fort embarrassée en présence de son amie.

Madame Largentière lui parlait avec réserve, attachant sur ses yeux un regard dont l'éclat la gênait.

Anna avait les qualités de ses défauts, fran-

che, autant que violente. Elle se souvenait de sa précédente explication avec la jeune femme. Elle ne voulait pas courir le risque de perdre une amitié qui lui était surtout précieuse, depuis que les paroles de la jeune femme avaient fait entrer une plus froide raison en son esprit.

Elle brusqua donc les préambules et contraignit madame Largentière à lui dévoiler toute sa pensée.

— Marie, commença-t-elle, je vois tout de suite à votre air que vous avez des reproches à m'adresser.

— Des reproches ? répondit tranquillement la jeune femme. Vous en méritez donc ?

Anna rougit. La réplique portait juste.

— Je ne sais si j'en mérite en réalité. Mais, certainement, je les ai encourus à vos yeux. Ils ne trompent pas.

— C'est un compliment à ma sincérité. Je ne le refuse pas. Seulement, pour que vous parliez de la sorte, il faut que vous ayez conscience d'avoir accompli quelque action que je puis interpréter défavorablement.

Elle hésita un moment, mais prit le dessus, ne voulant pas mentir.

— Eh bien ! oui, j'ai conscience d'avoir fait quelque chose que vous pouvez traduire en un sens qui n'est pas à mon avantage.

— Ah ! vous le reconnaissez ? Et quelle est cette chose ?

Anna vint s'asseoir auprès de la jeune femme et lui prit la main :

— Aidez-moi à faire ma confession, lui dit-elle.

Marie eut un doux et triste sourire. Elle murmura :

— Grande enfant ! Quand serez-vous raisonnable ? Croyez-vous que je n'ai pas lu en vous, que je n'ai pas compris le sentiment qui avait provoqué votre... maladresse d'hier ?

Anna baissa lz tête et ne tenta aucune dénégation.

— Voyons, reprit la jeune femme, expliquez-moi le motif qui vous a fait agir ainsi ?

La jeune fille fit une moue et murmura timidement :

— Puisque vous avez deviné la... maladresse, vous n'êtes pas sans en avoir compris la raison.

— Je ne sais si celle que je me suis donnée est la vraie.

— Dites toujours. Il y a des chances pour qu'elle le soit.

— Eh bien ! Voici la version de l'accident que mon imagination a trouvée la plus acceptable.

Je donnais le bras à M. de La Coudraie et je venais de contempler le vase avec attention. Je lui dis : " Ne jugez-vous pas que la jeune fille de la peinture ressemble à Lina ? "

J'exprimais mon opinion, car je trouvais, en effet, une ressemblance entre la peinture et votre sœur.

Vous étiez derrière nous en ce moment, et vous avez entendu ma phrase et, sans doute, cette ressemblance vous a frappée comme elle m'avait frappée. De là votre brusquerie, à moitié volontaire seulement, et la chute du vase.

Me suis-je trompée ? Si oui, je vous en offre toutes mes excuses.

Anna resta quelques secondes sans réponse. Puis elle se décida.

— Non, Marie ; vous avez vu clair. J'aurais mauvaise grâce à le nier. C'est à moi de vous demander pardon.

Marie lui ouvrit ses bras et la tint étroitement serrée.

— Ne parlons plus de cela, ma chérie. L'incident est clos, comme on dit à la Chambre des Députés. Aussi bien je crois que, en dehors de moi, nul n'a soupçonné la véritable cause de l'accident.

Elles ne poussèrent pas plus avant leurs explications. Le sujet était délicat ; il pouvait devenir irritant. Avec un tact parfait, Marie ne voulut pas triompher de sa clairvoyance. La leçon lui parut suffisante.

Au reste, les jours passèrent ; on oublia l'événement.

On en parla pourtant une fois encore lorsque, à la grande surprise de M. et madame Saint-Maymes, qu'on n'avait pas mis au courant, le vase, brisé et réparé, fit son entrée dans la villa de la Garoupe, deux semaines après l'accident.

Ce fut une telle stupeur dans la famille qu'Anna elle-même vint chercher ses amis des Mimosas et des Jasmins pour leur exhiber le miracle du vase remis à neuf.

Cette remise à neuf, en effet, tenait du prodige.

Par quel miracle d'habileté ceux qui avaient réparé la poterie mutilée étaient-ils parvenus à

en dissimuler la cassure ? L'œil le plus exercé n'aurait pu en découvrir la trace. Après la suture obligatoire, un émaillage nouveau avait rendu à la faïence son éclat original. Quant à la peinture formant médaillon qui le décorait, qui avait provoqué l'exclamation de Marie et la mauvaise humeur d'Anna, elle n'avait souffert aucun dommage. Le vase semblait absolument neuf.

On accourut donc à l'appel de la jeune fille, et ce fut alors un concert de félicitations qui n'allaient pas sans quelques railleries sur la saignée qu'en avait subie la bourse légère d'Anna.

Ce fut le dernier nuage qui assombit le front de Marie.

Elle avait reçu l'aveu d'Anna ; elle l'avait prêchée et morigénée, lui renouvelant ses conseils de résignation. La jeune fille s'était frappé la poitrine et avait juré de ne plus céder à sa jalousie.

A partir de ce moment, la concorde se rétablit entre les deux sœurs. Le renoncement de l'aînée fut d'autant plus louable que Lina ne s'en aperçut que tardivement et sembla prendre à tâche d'exercer sa patience et de lui rendre l'abnégation plus difficile. Mais cette tentation suprême ne servit qu'à confirmer la noble résignation d'Anna. Fidèle à la promesse faite à Marie, elle s'appliqua à s'effacer au profit de sa sœur cadette, ne négligeant aucune occasion de mettre celle-ci en lumière.

Marie prenait sur elle, surmontant sa fatigue, ayant à cœur de parfaire sa dernière tâche, d'assurer le bonheur de Jean en lui donnant Lina.

Elle jugeait, d'ailleurs, sa besogne en progrès, car elle pouvait constater le plaisir croissant que prenait le médecin auprès de la jeune fille. Affectant un mieux qu'elle ne parvenait à imiter qu'à force d'énergie, Marie réunissait chez elle les deux familles, et, le soir venu, quand soufflait la brise de mer, après les chaleurs étouffantes de la journée on s'assemblait dans le salon des Jasmins, autour du piano. Marie se faisait elle-même accompagnatrice afin de permettre à Lina de faire entendre sa belle voix de soprano.

Là encore, elle pouvait apprécier et admirer la sincérité du sacrifice d'Anna. Celle-ci possédait un contralto bien autrement riche que l'organe de sa sœur, et, cependant, elle se dérobait à la recherche de ses hôtes, inventait des prétextes et ne condescendait à leurs sollicitations que lorsqu'elle ne pouvait plus s'y refuser sans manquer à la politesse.

Ainsi s'écoula la majeure partie de l'été. On passa, sans trop en souffrir, les mois les plus chaud de l'année ; on arriva aux journées embrasées d'août, époque à laquelle toute la colonie temporaire des côtes d'Azur s'enfuit vers les cieux plus cléments du Nord.

Comme pour consoler les survivants, c'est-à-dire les habitants permanents des rives d'or, ce fut à ce moment que l'escadre de la Méditerranée exécuta l'une de ces belles opérations navales qui procurent aux amateurs de tableaux grandioses leurs plus vibrantes émotions.

Elle vint, à cet effet, prendre position dans le golfe Juan, afin d'y procéder à une expérience aussi complète que possible. Le thème proposé

était une attaque et un bombardement de la côte par les cuirassés et les croiseurs, et sa défense par les torpilleurs et les gardes-côtes cuirassés.

Il y avait plus de trois ans que pareil spectacle n'avait été offert aux riverains et l'on gardait encore le souvenir des magnifiques évolutions accomplies par l'amiral Lafont, sous le ministère de l'amiral Aube.

Aussi accourut-on en foule de tous les points du littoral. On vint de Nice, de Monaco, de Vintimille aussi bien que de Toulon et de Marseille. La jolie station du Golfe regorgea de voyageurs, et le rivage abandonné recouvra pour quelques heures la vie et l'animation de la saison d'hiver.

Il va sans dire que les hôtes des Jasmins, des Mimosas et de la Garoupe ne voulurent pas perdre l'avantage que leur assurait leur situation, car ils étaient aux premières loges.

Marie se montra plus empressée que les autres.

Elle se tenait à sa formule : " La vie est courte ; on n'a pas assez de temps pour voir ce qui mérite d'être vu. "

Le jour venu, comme la situation des villas ne permettait que de saisir une partie du spectacle, on décida que l'on louerait pour le soir deux canots afin de s'approcher autant que possible du théâtre des opérations navales.

On retint donc les canots dans la journée, deux longues barques fines, gréées en tartanes, à l'étrave évidée, à l'avant surélevé. La vue de ces embarcations fit frémir M. et madame Saint-Maymes, gens très prudents, qui n'accor-

dèrent à leurs filles la permission d'y prendre place que lorsque madame de La Coudraie eut affirmé qu'on n'y courrait aucun danger et qu'elle-même y prendrait place près des deux sœurs.

Ce fut un magnifique spectacle et dont les plus avides eurent lieu d'être satisfaits.

Dès le matin, les curieux avaient assisté à l'entrée en scène des acteurs du drame.

Neuf cuirassés et douze croiseurs étaient venus se ranger devant la côte, fermant les issues du golfe.

Avec une majestueuse lenteur, les vingt et un vaisseaux avaient évolué sur l'horizon. On les avait vus émerger successivement des profondeurs du ciel, couronnés de fumée, et, bien qu'ils forçassent de vapeur, leur déplacement au regard semblait à peine plus rapide que celui d'un bateau à voiles. Tantôt isolés, tantôt en lignes parallèles, ils s'approchaient du rivage et signalaient leur venue par une série de feux dont les roulements emplissaient l'écho de longues et formidables trépidations.

Ce n'était là que le prélude de l'action, l'hypothèse d'un bombardement auquel la terre ne pouvait répondre, puisque ses défenses ne lui permettaient point de s'opposer à cette agression par les mêmes moyens.

Le soir seulement, la défense mobile, composée surtout des torpilleurs, entrerait en ligne, afin d'opposer les pygmées aux géants et de détruire, s'il était possible, les monstres de fer vomissant la mort par la gueule de leurs canons.

La journée se passa donc dans un calme presque absolu.

Le blocus de la côte était complet. On ne pouvait sortir du golfe sans passer sous le feu des énormes vaisseaux.

Il fallait attendre la nuit dont les voiles d'ombre pourraient permettre aux assaillants de s'élancer à l'attaque de leurs redoutables adversaires.

Dès que les ténèbres se furent emparées du ciel, l'action se dessina dans sa sauvage grandeur, avec ses émouvantes péripéties, ses épisodes plutôt devinés qu'aperçus.

Les torpilleurs s'étaient disséminés dans tous les sens. Beaucoup ne s'étaient point laissé enfermer dans le golfe. Plusieurs, en prévision de la surprise, s'étaient dissimulés dans les petites baies avoisinantes, dans les criques de l'Estérel, au voisinage d'Agay et de Théoule, attendant le moment d'en jaillir comme d'autant de boîtes à surprise, afin de gagner la haute mer et de prendre l'ennemi à revers.

Les uns et les autres se tenaient sous pression et les spectateurs pouvaient entendre à distance les anhélations de leurs machines dans leurs poitrines de fer, comme le souffle de grands cétacés dormant sur la crête des vagues.

Le silence était profond et le murmure des flots de la mer s'harmonisait avec le murmure des flots de la foule humaine.

Il n'y avait pas de lune au firmament, mais les étoiles y brillaient d'un éclat incomparable. La scène était grandiose, toute remplie de la grande émotion de l'attente.

Tout à coup, un premier feu s'alluma dans l'obscurité, vers le Sud, et ce fut comme une traînée de points lumineux.

Les signaux électriques éclairaient en rouge et en blanc les étais des mâts militaires. Les vaisseaux se mettaient sous les armes, prêts pour la grande bataille qu'ils allaient livrer.

Enfin, la lutte commença.

On vit jaillir de l'horizon des rayons d'une formidable intensité. Des faisceaux de lumière blanche se détachèrent des cuirassés et des croiseurs, fouillant la côte ainsi que des regards aveuglants, en pénétrant les creux et les angles, devinant les pièges et les ruses, inondant le rivage d'une large nappe de clarté éblouissante.

L'attaque se dessine sur-le-champ avec une foudroyante rapidité. De tous côtés, les torpilleurs, au nombre d'une trentaine, s'élancent hors de leurs retraites, ne se fiant plus aux ténèbres que la lumière électrique rend vaines, risquant le tout pour le tout.

Et les voici partis à toute vitesse, au travers des vagues vêtues de clarté, profitant du moindre sillon noir pour se dérober à l'œil vigilant des guetteurs, rivalisant de vitesse afin d'atteindre leurs gigantesques partenaires.

Ils vont, tantôt émergeant, tantôt noyés dans le linceul pâle de la projection qui les enveloppe, bêtes aveugles que la lumière affole et qui puisent leur force dans leur haineuse vitesse.

Là-bas, les colosses immobiles les attendent. Ils les ont vus venir ; ils les accueillent à grand renfort d'artillerie. Les canons à tir rapide multiplient leurs salves et remplissent l'air de leur fracas crépitant. C'est une résonnance continue, une suite de tonnerres qui se donnent la ré-

plique, un concert de détonations dans la sombre opacité de la voûte, zébrée d'éclairs flamboyants, tout aussitôt éteints en des envolées de fumée qui se tassent en flocons de ouate ou se traînent en haillons au niveau des eaux calmes de la baie.

Et, brusquement, le bruit cesse, les feux s'éteignent ; les dernières trépidations vont se perdre dans le lointain écho de la montagne. De-ci de-là, au long des silhouettes éclairées, des profils de promontoires, sous la pointe de la Garoupe, sous les rochers des îles de Lerins, quelques formes glissent fantastiques, pareilles à des larves de monstres rampant sur la nappe noire, — les torpilleurs regagnant leurs abris, après une défaite générale. Tout est fini.

Les curieux rentrent au port et reprennent, eux aussi, le chemin de leurs gîtes. Le spectacle a été trop court à leurs yeux, et des soupirs de regret soulèvent les poitrines.

Les innombrables barques et bateaux loués par des particuliers pour assister de plus près aux évolutions revenaient vers les points d'atterrissage du golfe. Les uns regagnaient le môle et le port de la station ; les autres s'arrêtaient sur la Garoupe, déchargeant leurs voyageurs dont plusieurs se rendaient tranquillement à l'hôtel afin d'y achever la nuit, tandis que le plus grand nombre, accourus des stations voisines, s'empressaient de prendre place dans les trains mis à leur disposition par la Compagnie et de regagner leurs domiciles.

Les deux embarcations retenues par les Largentière et les Saint-Maymes revenaient de con-

cert vers la côte, sans hâte, sachant bien que là se terminait leur course.

Elles se mouvaient d'un effort continu, à la cadence des avirons qui les dirigeaient, ne prêtant aucune attention aux événements d'alentour, maintenant que la représentation était terminée.

Elles auraient dû en prêter pourtant, car la vigilance est un devoir de toutes les heures. Comment auraient-elles pu prévoir le danger dans cette atmosphère de calme, dans cette sécurité absolue du ciel et de la mer ?

Le patron de l'embarcation que montaient Jean, M. Largentière et sa femme, avait oublié d'allumer le fanal qui devait le signaler. L'absence du feu était une grave imprudence. Ni les uns, ni les autres ne virent venir derrière eux un torpilleur qui entrait dans le bassin. Ils ne s'aperçurent du péril qu'au moment où le halètement de la machine leur apprit que le bateau de guerre était sur eux.

Il n'était plus temps.

Dans la pénombre, un des marins découvrit la présence du canot et la signala. Un brusque coup de barre préserva celui-ci d'un choc direct qui l'eût infailliblement coupé en deux. Mais il ne put éviter un heurt violent à l'arrière. Il donna de la bande et telle fut la soudaineté de l'événement que les voyageurs surpris n'eurent pas le temps de se garer.

Marie, qui s'y attendait moins que personne, fut soulevée, projetée hors de son banc et précipité à la mer, tandis que les matelots du torpilleur saisissaient au passage, au vol, pour ainsi dire, M. Largentière et le patron.

Jean, lui, s'était élancé d'un bond à la mer et, saisissant Marie à la ceinture, l'avait entraînée vivement, en quelques brassées vigoureuses. L'épi était tout proche, par bonheur ; il y put prendre pied, chargé de son précieux fardeau.

Là, ruisselant d'eau salée, inquiet pour la jeune femme des conséquences de cette immersion imprévue, il la prit à pleins bras, la serrant étroitement sur sa poitrine, éperdu, mettant en cette étreinte toute la chaleur de son douloureux amour.

Par bonheur, il n'y avait pas loin de l'épi aux villas de la côte. Jean courut, sans s'arrêter aux exclamations des spectateurs, jusqu'aux Mimosas, en poussa violemment la porte de fer et, portant la jeune femme évanouie, il la déposa, ruisselante, sur son propre lit.

Un instant, il la sentit palpiter dans son étreinte. Elle reprit ses sens. Un éclair passa dans ses prunelles, un sourire sur ses lèvres; elle murmura, comme dans un rêve :

— Cœur contre cœur !

Et elle retomba dans son évanouissement.

Jean, sans songer à lui-même, avait couru dans la maison, appelant la servante, qui était sortie elle-même sur le quai.

Mais, au lieu de la servante, ce fut sa mère et les demoiselles Saint-Maymes qu'il vit entrer.

Les trois femmes étaient folles de terreur et d'inquiétude. Elles n'avaient vu la scène que de loin, leur barque était en tête. Mais, sur le port, elles avaient entendu les rumeurs de la foule et appris qu'on avait vu passer Jean de La Coudraie emportant une femme évanouie.

Alors elles s'étaient hâtées de rentrer dans la villa.

Et, maintenant, tandis que le jeune homme, peu rassuré, s'éloignait pour procéder à sa propre toilette, madame de La Coudraie et ses jeunes amies s'empressaient autour de madame Largentière, qu'elles parvenaient à tirer de sa syncope et à réchauffer avec des frictions et des couvertures de laine.

Elles étaient encore occupées à ce soin, lorsque M. Largentière pénétra, à son tour, dans la villa, réclamant sa femme avec angoisse.

Il respira lorsqu'il la vit aux mains de ses dévouées voisines, se ranimant déjà et souriant afin de rassurer tous ces êtres qui l'aimaient et dont les traits bouleversés disaient assez la cruelle sollicitude.

Marie voulut être gaie. Elle avait remercié madame de La Coudraie et les demoiselles Saint-Maymes. Elle voulut réconforter son mari et lui dit d'une voix enjouée :

— Vous le voyez, mon ami, grâce à la protection de Dieu, nous en serons quittes pour la peur.

Elle ajouta, riant sans feinte cette fois :

— Je voudrais bien vous embrasser ; mais je ne puis bouger ni pied, ni patte. Ces dames m'ont ficelée dans un maillot.

Elle disait vrai ; afin de ramener au plus tôt la chaleur dans les pauvres membres glacés, madame de La Coudraie et ses aides avaient littéralement emmailloté la jeune femme comme une momie dans un double fourreau de couvertures.

— C'est M. de La Coudraie qui vous a sauvée.

Marie ? questionna M. Largentière avec émotion.

Dans cette émotion, il y avait un peu d'amertume. Pour la première fois, l'homme au cœur généreux et bon laissait voir une apparence de jalousie. Et cette apparence se montrait à l'heure même où il ne devait éprouver qu'une vive reconnaissance à l'égard de celui qui lui avait conservé sa femme.

Mais cette impression fut rapide.

Marie n'avait répondu qu'en remuant affirmativement la tête. M. Largentière la vit fermer les yeux, comme pour éviter son regard. Il ne s'arrêta point à cette constatation.

— Allons ! dit-il, si vous vous sentez assez bien, je vais vous emporter, à mon tour, jusque dans votre chambre. Je pourrai mieux vous y soigner.

Elle acquiesça d'un nouveau sourire, et l'ancien diplomate, se penchant sur le léger fardeau, le prit entre ses bras robustes et le transporta à travers le " pas " qui faisait communiquer les deux jardins.

L'instant d'après, Marie reposait dans sa propre couche. Au pied du lit se tenaient les sœurs Saint-Maymes et madame de La Coudraie. Jean à peine habillé, était venu s'assurer par lui-même de l'état de la malade.

Il lui tâta le pouls, l'ausculta derechef et prescrivit une potion calmante afin d'assurer à la jeune femme un repos indispensable après la secousse morale et physique qu'elle venait de subir.

Marie s'appliqua encore à rendre la confiance à son entourage et, sous l'influence du soporifi-

que, s'endormit d'un sommeil paisible et réparateur.

Au moment où il sortait de la villa, Jean vit le regard de M. Largentière l'interroger anxieusement.

Et, comme il hésitait à y répondre, l'ancien consul demanda :

— Pensez-vous que cet événement n'aura pas de suites fâcheuses ?

— J'ose l'espérer, répliqua évasivement le médecin.

Il n'en put dire davantage. Sa propre angoisse l'empêchait de parler plus explicitement. Au fond de lui grandissait l'effroi des conséquences presque fatales, des complications probables qui allaient aggraver l'état de la malade.

Et tandis que, sur la pointe du pied, tout le monde sortait de la chambre pour ne point éveiller la jeune femme assoupie, Marie faisait d'étranges rêves, pleins de charme en même temps que de tristesse, dus sans doute à la commotion cérébrale.

Elle se retrouvait aux bras de son sauveur, arrachée par lui à la mort, s'abandonnant à son étreinte, vivant de sa vie en une effroyable et délicieuse seconde, " cœur contre cœur ", selon les mots qu'elle avait prononcés elle-même en reprenant ses sens.

Et, sous l'empire des souvenirs ranimés, l'esprit revenu en arrière et replongé dans les transes du naufrage et l'extase de l'amour sauveur, sa bouche ne sut pas retenir son secret ; ses lèvres frémissantes prononcèrent un nom :

— Jean ! murmura-t-elle endormie.

Le songe prit fin brusquement ; elle se réveilla et rouvrit les yeux.

A la clarté douce et vacillante de la veilleuse d'albâtre, elle vit un homme debout et penchant sur elle un noble et doux visage sur lequel l'amour et l'inquiétude mettaient une même pâleur.

C'était son mari.

X

A partir de ce jour, la maladie fit d'effrayants progrès.

La première journée qui suivit l'accident, Marie parut se reposer et Jean put croire que l'évenement n'aurait aucune influence aggravante sur la marche du mal.

Mais, dès le lendemain, force lui fut de s'avouer que la commotion avait eu un retentissement général dans tout l'organisme et que la prostration des forces allait être rapidement suivie par l'entière destruction de la vitalité.

En effet, le troisième matin, une nouvelle syncope se produisit à la suite d'un crachement de sang et la vive coloration des expectorations ne laissa plus d'espoir au jeune homme.

Il sortit précipitamment de la chambre ; les larmes l'etouffaient, et il ne voulait point laisser voir sa propre faiblesse dans un accès de découragement qui pouvait démoraliser la malade.

Il rencontra M. Largentière au rez-de-chaussée.

L'ancien consul l'attendait, épiant sa sortie.

Il vint droit à Jean, les traits pâles, mais calmes.

— Monsieur de La Coudraie, questionna-t-il d'une voix brève et saccadée, je vois à votre visabe que l'heure est venue pour moi de me préparer au dernier sacrifice.

Jean tressaillit et balbutia avec effort :

— De quel sacrifice parlez-vous ?

— De celui que j'ai prévu depuis longtemps, répondit M. Largentière, et dont je vous ai parlé le premier, il y a quelques mois.

Et, comme le médecin demeurait hébété, le considérant avec des yeux pleins de cette mystérieuse terreur qu'il avait déjà ressentie, le mari reprit avec la même gravité résignée :

— Vous n'avez plus de ménagements à garder avec moi. Nulle réticence n'est possible. Vos traits suffiraient à contredire le mensonge affectueux de vos lèvres. Il n'y a plus d'espoir.

Jean pencha la tête.

Il eut un geste évasif.

— Je crains que vous n'ayez trop bien prévu, fit-il.

Il tendit la main à son voisin pour prendre congé de lui, n'ayant en ce moment qu'un désir, celui de se retrouver seul, de pouvoir se livrer sans contrainte à l'immense douleur qui lui étreignait la gorge et lui broyait le cœur.

Le mari, lui, remonta dans la chambre de sa femme.

A partir de ce jour, il rentrait dans son rôle : il reprenait ses droits. Cette femme, ou plutôt cette enfant mourante, qu'il avait élevée et gardée comme sa fille, il la reprenait tout entière,

avec la jalousie de cette possession que personne désormais, ne lui disputerait. Elle était son bien, de par la loi de Dieu et celle des hommes. Il entendait n'user de cette autorité que pour faire moins douloureux les derniers jours de la chère créature.

Il s'installa donc auprès d'elle, à son chevet, attentif et vigilant, épiant ses moindres désirs, satisfaisant à ses plus vagues caprices. L'idée qu'il avait de la mort n'était point celle du commun des hommes. Une foi profonde, une puissance de l'esprit qui allait jusqu'à la voyance, soulevaient pour lui les voiles de l'au-delà et son regard perçait le mur de la vie.

Il eût voulu donner à Marie la même certitude, lui assurer la même sérénité de la pensée, et, puisqu'il n'y avait plus d'autre perspective que celle de cette unique porte ouverte sur l'infini, la tombe, il voulait l'acheminer lentement, sans violence, par la seule persuasion, vers cette sortie finale, vers cet inconnu, ou plutôt ce méconnu, domaine de la transformation et de la survivance.

Lui, il le connaissait, ce domaine ; il ne l'avait point exploré, sans doute, puisque nul homme n'a su, dès ce monde, quelle est la mesure de l'autre. Mais son entendement très sûr, comptant ses pas, était venu, s'éclairant à la double lueur de la science et de la foi, jusqu'au seuil du redoutable mystère. Audacieusement, peut-être, mais tous les croyants sont audacieux, il avait réussi à s'arrêter sur la limite des deux mondes, à concentrer toute son énergie intellectuelle en une longue et patiente attention et il avait vu.

Et ce qu'il avait vu l'avait ébloui et fasciné. De l'autre coté du ténébreux rideau, il avait aperçu l'abîme de lumière, dont la Raison suprême est l'astre radieux. Il avait embrassé du regard ce réel absolu dont notre atome terrestre n'est que le ruineux vestibule. Il avait deviné l'obscure évolution qui pousse la vie depuis la cellule originelle jusqu'à l'homme, à travers les multiples complexités, sur les degrés ascendants de l'échelle des transformations, et il avait gar dé la science, la dernier mot de cette succession d'états au bout de laquelle la matière épuisée ne peut plus offrir de ressource pour une nouvelle incarnation de l'esprit. Et, tranquille, heureux même, il avait soucrit joyeusement à ce sacrifice nécessaire ; il en avait la soif pour lui-même, sachant toutefois qu'il n'est pas permis à l'homme de hâter l'heure de cette éclosion à l'infini.

Mais, par là même, il restait homme, et il souffrait de voir tomber autour de lui tout ce qui avait fait ses amours ici-bas. Sans doute ceux qui le précédaient allaient vers ce bien supérieur, c'est-à-dire vers cette transformation glorieuse ; mais ils y allaient sans conscience, à contre-cœur, regardant comme un mal ce qui était en réalité le plus désirable, le seul désirable des biens.

Or, cette préparation, il voulait la donner à Marie. C'était le seul don qu'il pût lui faire désormais.

La malade se rendait-elle compte de cette sollicitude ?

Pour s'en assurer entièrement, il eût fallu savoir si Marie avait la connaissance de son état.

Telle qu'il la connaissait, M. Largentière sentait bien que la jeune femme se sentait gravement atteinte. Mais ne conservait-elle point de ces illusions que tous les mourants entretiennent et que la pitié à courte vue du monde s'applique, machinalement, à nourrir ?

Marie acceptait-elle sans contrôle tous ces compliments d'amis, ces sourires de circonstance qui lui fêtaient chaque aurore de plus accordée par la destinée, pieux mensonges de la tendresse ? Cela, M. Largentière l'ignorait et c'était pour lui un tourment.

Bien des fois, en des conversations antérieures avec le jeune médecin, en présence de Marie et de son entourage ordinaire, il avait fait entendre de graves et tristes paroles, de celles qu'on n'aime pas entendre.

— Moi, disait-il à ces moments, je ne désire rien tant que de savoir à l'avance, par à peu près tout au moins, l'heure de ma mort. Il y a là, à mes yeux, une véritable satisfaction, une sorte de coquetterie morale. Je ne voudrais pas entrer dans l'éternité sans avoir fait ma toilette des grands jours. Dieu est assez grand seigneur pour qu'on ne se présente chez lui qu'en costume de gala.

Et sous cette forme enjouée, à la faveur de ces images gaies, il s'était efforcé de faire entendre à sa compagne l'avertissement de sa raison, la leçon de sa propre sagesse.

Y avait-il réussi ? Il l'ignorait encore.

A mesure que l'été s'usait et qu'on approchait de l'équinoxe d'automne, date aussi redoutable pour les malades que pour les navigateurs, Marie semblait se ranimer, selon la comparaison

vulgaire du feu qui jette un dernier éclat avant de mourir.

Elle se levait et descendait au jardin, le plus souvent portée par son mari. Les crachements de sang avaient cessé, la toux elle-même se faisait rare. La malade ne se plaignait plus que d'une atroce sensation de brûlure dans les poumons.

Elle avait, il est vrai, de soudaines faiblesses, des syncopes inattendues, et elle en sortait si brisée, si anéantie, que l'on pouvait toujours craindre qu'elle ne mourût en l'une de ces crises.

Mais elle reprenait assez promptement le dessus et, alors, paraissait se raccrocher à la vie avec une force nouvelle.

Maintenant son caractère lui-même se transformait.

Ce n'était pas qu'elle cessât d'accueillir ses amis avec la même grâce souriante ; mais une sorte de gravité insoupçonnée se faisait jour dans toutes ses paroles.

Elle semblait se recueillir, s'abîmer en quelque mystérieuse contemplation, et il lui était arrivé de soupirer à l'annonce de la visite quotidienne qu'elle recevait.

Un soir, Lina lui ayant annoncé que, le lendemain, elle comptait se rendre avec sa sœur et ses parents jusqu'à Monaco, Marie, après son départ, regarda M. Largentière avec des yeux brillants.

— Mon ami, dit-elle avec un charmant sourire, nous serons seuls demain pendant toute la journée.

— Pourquoi seuls ? répondit le diplomate.

Vous aurez, je pense, la visite de madame de La Coudraie et de son fils.

Elle remua la tête négativement.

— Non, fit-elle. Je sais que M. et madame de La Coudraie doivent se rendre aussi à Nice. Ils se joindront sans doute aux Saint-Maymes.

— Et cela vous afflige, Marie ? demanda-t il, en hésitant.

Elle ne put retenir une exclamation pleine de sincérité.

— Oh ! non, cela ne m'ennuie pas, au contraire.

Il la considéra avec une réelle surprise peinte sur ses traits.

Elle sourit de nouveau, affectueusement, et, lui prenant la main, l'attira doucement près d'elle, sur la chaise longue où elle était étendue.

— Emile, murmura-t-elle d'une voix pleine de caresses, est-ce que cela vous étonne que je préfère être seule avec vous ?

Il ne répondit pas. L'émotion lui serrait la gorge.

Ce n'était pas tant de cela qu'il s'étonnait que des paroles mêmes.

Rarement, elle le désignait par son prénom. Elle paraissait même en éviter l'emploi. Douce et affectueuse, elle n'avait jamais dépassé la mesure de tendresse qu'éprouve une fille pour son père.

Aujourd'hui, tout était changé : l'expression de ses prunelles, le sourire de ses lèvres, le ton même de sa voix.

Des couleurs étaient montées à ses joues. On eût dit qu'un miracle s'opérait, qu'un retour de

la santé, une recrudescence de vie, ranimait ce corps frêle déjà voué à la mort.

Et il en demeurait bouleversé. A son tour, il avait pris la petite main amaigrie ; il la tenait entre les siennes. Il la porta à ses lèvres et l'y retint longuement, livrant enfin le secret de son propre amour.

Elle se laissait faire ; elle en paraissait heureuse.

D'un mouvement gracieux, onduleuse et éprise, elle se rapprocha de lui ; elle vint se pelotonner sur ses genoux. Et lui, l'étreignant ardemment, la tint étroitement enlacée, sur sa poitrine, où le cœur battait violemment.

— Marie, murmura-t-il, en mettant un baiser sur les beaux cheveux noirs, voici la première fois que j'ose vous dire à quel point je vous aime. Chère créature en qui se sont fondues toutes mes pensées, en qui se sont réunis et ranimés tous mes amours, que ne puis-je te donner toute la chaleur de mon sang, toute la flamme de ma vie, c'est-à-dire le bonheur que j'ai rêvé pour toi !

Elle répondit, parlant doucement, sur le ton de l'aveu :

— Je le sais : je sais depuis longtemps combien vous m'aimez ; mais je ne sais que depuis quelques jours combien je vous aime.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il, haletant.

— Je veux dire que j'ignorais moi-même la place que vous aviez prise et que vous occupiez dans ma pensée et dans mon affection. Il a fallu une circonstance cruelle pour me le révéler.

— Ah ! dit-il, sans plus, attendant le reste de l'aveu.

Elle reprit :

— Il me faut vous l'apprendre, et aussi vous demander pardon. Mon ami, je n'ai pas été pour vous ce que j'aurais dû être, ce qu'aujourd'hui je voudrais avoir été, trop tard, hélas !

Et elle leva sur lui ses grands yeux tout remplis de larmes.

— Te pardonner, enfant ? questionna-t-il.

— Oui, me pardonner. J'étais toute à vous ; je n'aurais dû être qu'à vous. Je n'ai pas su rester la maîtresse de mon cœur, pour que ce cœur ne fût plein que de vous.

Elle était trop près de ses yeux ; elle ne le vit point pâlir.

— Comment cela s'est-il fait ? je l'ignore. Pourquoi mon regard s'est-il laissé detourner vers d'autres images ? Peut-être parce que ma volonté était trop faible. Peut-être aussi parce que je ne savais rien de la vie. Dieu m'a pardonné cette faiblesse, je l'espère, puisqu'il me l'a fait expier.

— Que voulez-vous dire par ces mots, Marie ? Comment Dieu vous a-t-il fait expier cette faiblesse que vous m'avouez ?

Derechef ses beaux yeux se levèrent vers lui.

— Je l'expie encore, mon ami, en ce moment même où je vous parle. Ne le devinez-vous point ?

— Comment le devinerais-je ? Vous parlez par énigmes.

— Hélas ! fit-elle, faut-il que j'aille jusqu'au bout de ma confession ? Ne m'aiderez-vous pas à décharger le faix qui me pèse ?

Et sentant que l'étreinte se desserrait un peu, que les bras noués autour de sa taille tremblaient, elle se redressa à moitié, le pressa frileusement sur sa poitrine et murmura d'une voix dolente :

— Oui ! oui, j'expie encore. Croyez-vous que je ne sente pas que votre pensée est sur moi moins affectueuse, moins douce, que vous me regardez en juge maintenant ? Vous me disiez " tu " tout à l'heure ; vous voici revenu au " vous ". Je ne vous blâme pas, je ne me plains pas. Je l'ai mérité, et vous êtes toujours bon.

Elle éclata en sanglots qui secouèrent ce pauvre corps débile.

Alors il ne fut pas maître de son émotion, il ne put la voir pleurer.

De nouveau il l'étreignit, il l'attira plus près, le front sous son baiser paternel ; il but ses larmes.

— Marie, dit-il, vous avez raison: j'aurais dû vous aider. Vous avez fait la moitié du chemin; à moi de faire le reste, de vous tendre la main, de vous affranchir du doute.

Et, la berçant comme un petit enfant avec des paroles d'amour :

— Oui, j'aurais dû le faire ; car je sais tout, mon enfant bien-aimée, tout, même le secret de votre cœur que vous ne connaissez pas. Je sais que votre faiblesse n'a pas franchi les bornes du consentement, que vous n'avez jamais dit oui aux sollicitations de votre cœur. Je sais que vous êtes demeurée la compagne fidèle, l'épouse sans tache de l'homme qui ne devait être que votre père. Je sais même le nom que vous avez voulu cacher au plus intime de votre âme, et

qui, un soir, à votre insu, a jailli de vos lèvres.

Elle pleurait toujours. Entre ses sanglots, elle murmura :

— C'était le terrible jour, n'est-ce pas, le jour où j'ai eu la fièvre et le délire ? Vous avez entendu ; vous étiez au pied de mon lit.

Il ne voulut pas insister, n'ayant plus rien à apprendre.

— Allons, fit-il paternellement, tout est fini. Il ne reste à prononcer que la formule du pardon.

— Vous me pardonnez donc ? demanda-t-elle timidement.

— Je vous ai pardonné, enfant, depuis longtemps, depuis toujours.

Alors, les larmes s'arrêtèrent au bord des longs cils. Un spasme suprême secoua la gorge; mais le sourire reparut, comme un rayon de soleil après l'orage. Elle osa le regarder encore.

— Puisque vous voulez m'absourde, faites-le-moi comprendre.

— Que dois-je faire pour cela, mon enfant ?

— Eh bien ! parlez-moi comme tout à l'heure. Ne me dites plus “ vous ”.

Il se pencha vers elle avec une indicible tendresse et, prenant lui-même le ton de l'aveu, il mit un terme à ce triste et chaste entretien.

— Allons ! que ton désir s'accomplisse, bien-aimée ; mais il faut que tu me pardonnes aussi, car tu ne fus pas la seule coupable. J'ai ma part de responsabilité dans ta faute.

Et, comme c'était au tour de Marie d'être surprise, M. Largentière osa lui expliquer ce qu'il nommait sa faute à lui.

— Ecoute-moi, et tu vas comprendre. Le jour où, oubliant mon âge et le tien, oubliant que

près de toi vibrait l'autre Marie, ta sœur d'amitié, ma fille, je fis de toi mon épouse, je commis une faute par la crainte même que j'éprouvai d'en commettre une plus grave. J'eus honte de prendre en sa fleur ta jeunesse et ta beauté, de t'initier au rôle de la femme, à un amour tout autre que la filiale tendresse que tu m'avais vouée.

Cette jeunesse et cette beauté me semblaient des biens qui ne m'appartenaient point. Je les préservai jalousement de toute flétrissure et je me condamnai moi-même au silence.

J'eus tort, sans doute, car je te laissai ainsi sans défense contre les surprises du cœur. Elles devaient venir ; elles sont venues. Tu as cru à l'aurore de tes années ; il était naturel que tu y crusses. Mais tu n'as point commis la faute, chère innocente. Le mal t'a frôlée de son souffle ; ton âme l'a repoussé sans grand effort, d'un coup d'aile, parce que l'ange de ta pudeur veillait sur toi mieux que je n'aurais su faire, moi qui m'étais constitué ton gardien.

Et voilà que tu reviens à moi, Marie, que tu me rappelles les heures d'amour que tu aurais pu me donner. Ne les regrette pas. Le vieux mari était mieux dans son rôle et dans sa dignité en demeurant pour toi le conseiller et l'ami de ton enfance. J'ai péché peut-être contre l'amour de l'époux, mais il me semble que j'ai conservé plus pur l'amour du père.

Elle l'écoutait, les yeux mi-clos, les paupières baissées, et un sourire de rêve se jouait sur son visage apaisé. Elle murmura :

— Oh ! comme vous êtes bon, comme vous savez panser les blessures du cœur ! Voilà que

vous m'avez guéri l'âme. Si vous pouviez guérir le corps, je serais toute à vous, mon ami ; je je réparerais le passé, je remplacerais les heures d'ignorance. Mais je ne suis plus qu'une pauvre créature sans force.

Dieu seul peut, à son gré, rendre la vie au corps, restituer la force aux membres fléchissants. Lui seul pourrait me guérir.

— Pourquoi ne te guérirait-il pas, Marie ?

Elle redevint grave. Elle prit à deux mains celles de son mari.

— Il me guérira, en effet ; mais non comme les hommes l'entendent. Il me guérira de la vie, de ses misères, de ses souffrances, comme il l'a fait pour Marie, comme il l'a fait pour celle qui fut la mère de Marie, votre première, votre seule compagne. Je vais vous précéder et les rejoindre. J'espère qu'elles ont prié pour moi, qu'elles ont gardé ma place en ce séjour de paix. Et nous y attendrons sans impatience, sachant bien que chacun a son heure et ne répond qu'à l'appel de son nom.

Elle s'interrompit et le regarda avec une intensité d'affection qu'il n'avait encore jamais trouvée dans ses yeux.

— C'est pour cela peut-être que je vous aime aujourd'hui plus que je ne vous ai jamais aimé, mon ami. Avec vous, avec vous seul, de telles conversations sont possibles. Elles n'ont rien de pénible et d'attristant. Vous n'êtes pas seulement calme en face de ces problèmes qui épouvantent le reste des hommes ; vous les considérez presque avec joie. Cette mort, que la nature entoure de tant de sombres préparatifs, vous la tenez pour une délivrance, et c'est auprès de

vous, en vous contemplant, en vous écoutant, que je suis arrivée, moi aussi, à comprendre la douceur de cette tristesse finale.

Il ne me déplaît point de mourir. La seule chose qui jette encore une ombre sur mon esprit, c'est la pensée de l'oubli, de cet abandon des disparus, du peu de tendresse qui s'attache à leur souvenir. Avec vous, je le sais, je n'ai rien de pareil à craindre. Vous resterez fidèle à ma mémoire ; vous pleurerez la pauvre petite orpheline que vous avez recueillie et réchauffée, et qui vous quitte la dernière, portant à celles qui l'ont précédée le meilleur de votre cœur et de votre esprit, en attendant le jour de notre commune réunion.

C'était assurément un singulier duo d'amour, et qui tirait des larmes à ceux-là même qui tenaient entre eux cette austère conversation. Mais, au travers de ces pleurs, ils se donnaient mieux l'un à l'autre, ils échangeaient plus complètement leurs âmes.

Pour M. Largentière surtout, il offrait une consolation.

Ses craintes prenaient fin désormais. Il savait que Marie ne se faisait plus d'illusions, qu'elle ne serait point surprise par la mort, que la dernière heure la trouverait prête au départ.

Consolation cruelle, mais efficace, à la façon des brûlures du fer rouge cautérisant les plaies envenimées. Qu'importait à cet homme détaché de la terre la prolongation d'une existence dont il savait le cours limité d'avance? Que valaient à ses yeux quelques heures de plus toujours bornées par l'inévitable adieu ?

Ce n'était déjà plus à ce niveau qu'il voyait Marie.

Il la considerait comme au-dessus de lui, flottant dans cette insaisissable vapeur au sein de laquelle se meuvent les ombres. Son sacrifice étant fait, c'était pour lui-même, non pour elle, qu'il souffrait. Ce peu de vie qui restait encore à la jeune femme lui faisait l'effet de ces derniers câbles, des ces amarres suprêmes qui retiennent l'aérostat prêt à bondir dans le ciel.

Il avait toujours envisagé la mort sous cet aspect d'un départ pour lequel les sages et les gens avisés ont fait leurs apprêts.

Certes, il eût préféré s'en aller le premier, montrer le chemin à la bien-aimée, l'assurer qu'il n'y a point de douleur en cet envol dans l'éternité. Et c'était elle qui lui ouvrait la voie, qui lui parlait sans trouble, avec la glorieuse certitude déjà empreinte sur ses traits, comme si c'était un privilège de la femme de mieux s'acclimater aux conditions de la mort, de vaincre la souffrance, de tendre à l'homme le glaive du suprême renoncement : " Prends, Pœtus, il ne fait point de mal."

Une réflexion de Marie arracha M. Largentière à ces mornes pensées.

Elle venait de lui dire gaiement, comme rendue à la santé :

— Nous sommes seuls pour vingt-quatre heures. Profitons-en !

— Je ne demande pas mieux, répondit-il. Que voulez-vous que nous fassions pour cela, mon enfant ? Je suis prêt à vous seconder.

— Eh bien ! demanda la malade avec une con-

voitise enfantine, voici ce que je voudrais, si cela ne vous déplaît pas.

Demain matin, sitôt que je serai éveillée, vous m'emmènerez avec vous en mer. Nous partirons pour toute la journée. Nous irons n'importe où, sur quelque coin de la côte où nous puissions trouver une auberge quelconque. Nous y déjeunerons et y dînerons seuls, en tête-à-tête. Je crois que je serai assez forte pour marcher.

— Ne craignez-vous pas la fatigue, Marie? Je serais au désespoir s'il me fallait vous voir plus fatiguée au retour.

— Non, répliqua-t-elle en secouant sa tête mutine, non, je ne serai pas fatiguée. D'ailleurs, si je l'étais, vous êtes fort, vous me porteriez. Je pèse si peu maintenant.

Et elle riait, toute menue, presque une ombre dans les plis flottants de son peignoir, tandis que des larmes montaient aux yeux du mari.

Il se laissa convaincre néanmoins et, le lendemain, se prêtant à son caprice, il fit ce qu'elle avait désiré.

Il retint une barque. Comme sept heures sonnaient, M. Largentière put voir, du seuil de la grille, Jean de La Coudraie, donnant le bras à sa mère, se diriger vers les villas de la Garoupe.

— Allons ! pensa-t-il, voilà la vie et aussi la nature. Il va vers la jeunesse, la beauté, le bonheur, c'est-à-dire vers l'amour.

Et, faisant retour sur lui-même, avec une nuance d'ironie :

— C'est le salut au soleil levant. Ils me laissent le crépuscule, mon beau crépuscule de mort qui, hier, m'a donné la plus suave de ses cares-

ses et qui n'est, à mes yeux, que l'aurore d'une âme affranchie.

Sûr du départ des voisins, il monta dans la chambre de sa femme.

Il la trouva debout, après ses ablutions matinales, prête à partir.

Elle était rose et fraîche. On eût dit d'une reviviscence.

Le cœur d'Emile Largentière se serra. Il eut presque une protestation en la trouvant ainsi transfigurée, si belle au seuil de la tombe.

Est-il possible que la mort ait de tels raffinements, qu'elle pare ainsi ses victimes !

Il l'eût préférée pâle et maigre, telle qu'il l'avait vue plusieurs fois déjà, depuis que la maladie avait pris définitivement le dessus.

Ces couleurs joyeuses, cette allégresse ne seyaient point à la tombe.

— Partons-nous ? demanda-t-elle en se pendant à son bras.

Il tressaillit. Cet attouchement léger venait de réveiller en lui l'homme. L'amour, comme les souffles de ce matin si pur, lui avait frôlé le front.

D'un effort vigoureux, il l'enleva sans froisser sa robe claire, et descendit l'escalier pour lui épargner les secousses des marches à descendre.

Il la porta de la même façon du môle à l'arrière du bateau.

Ce bateau, il l'avait choisi avec soin, de grande taille, mais élégant et fin de coque et de membrure, servi par deux vieux marins.

Une brise très douce régnait, venue de la montagne, poussant au large les petites risées du flot limpide comme le cristal.

Marie aspira délicieusement ce souffle et les voiles s'enflèrent.

— Oh ! fit joyeusement l'enfant, j'ai si mal dormi, cette nuit, que le sommeil me gagne à présent. Si je m'y laissais aller, dites ?

— Oui, si vous ne devez pas avoir froid, répondit-il.

Il l'enveloppa d'un ample manteau de laine, l'emmaillota en quelque sorte. Puis, sur le plancher de l'arrière, il lui fit un lit de couvertures et, étendue, la tête sur l'épaule de son mari, la jeune femme ferma les yeux.

— Où faut-il aller ? questionna le patron de la barque.

D'un geste, M. Largentière montra l'Occident.

L'embarcation se mit à tirer des bordées. Elle courut droit devant elle jusqu'aux îles de Lérins plongées dans un bain d'azur et d'or.

Puis elle doubla Sainte-Marguerite et longea les caps farouches de l'Estérel.

Marie dormait toujours.

La tête charmante s'alourdissait sur l'épaule de M. Largentière dont les bras retenaient ce corps frêle et alangui. Il ne prononçait point une parole, de peur de l'éveiller. Là-bas, à l'avant du bateau, les deux matelots contemplaient ce groupe d'un œil attendri.

Ils la connaissaient, la dormeuse, Ils l'avaient vue passer souvent sur le port et la plage. Ils savaient son histoire et celle de cet homme, dont elle était le dernier amour, amour condamné. Et dans leurs frustes âmes une pitié s'éveillait, jointe à un respect religieux pour ce malheur si noble et si pur, pour cette tendresse déjà transfigurée.

Par un scrupule de délicatesse, fréquent en ces natures primitives, ils n'avaient pas même allumé leurs pipes, dans la crainte que la fumée du tabac n'incommodât la jeune malade.

M. Largentière, avec un bienveillant sourire, leur fit signe qu'ils pouvaient, sans inconvénient, s'accorder ce délassement.

Pour lui, il se recueillait et s'absorbait dans ce tête-à-tête charmant.

La poitrine de Marie, cette frêle poitrine creusée par le mal qui ne pardonne pas, battait régulièrement sur la sienne. La respiration était normale, le souffle frais et doux comme celui d'un enfant.

Un espoir étrange, invraisemblable, pareil à une atteinte de folie, germa lentement dans l'esprit d'Emile Largentière, l'espoir d'une guérison miraculeuse.

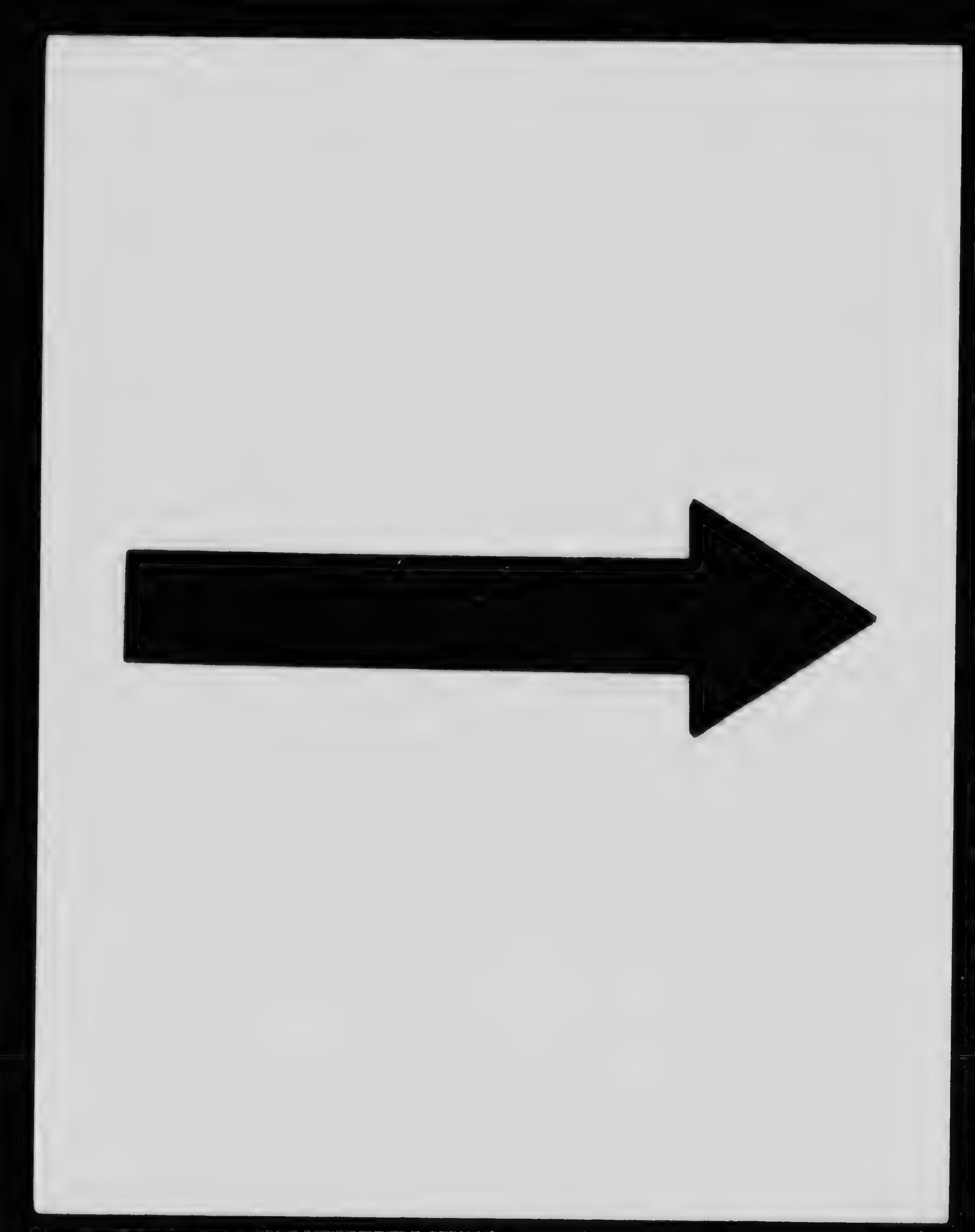
Il dut faire appel à toute l'énergie de sa volonté, à toute la lucidité de sa raison pour repousser cette illusion atroce, cette ironie trop cruelle.

Non, il n'avait le droit de conserver aucune espérance. Il s'était armé de courage contre la catastrophe prévue ; il ne devait point céder à cette hallucination. Cette apparence menteuse n'était que le suprême répit de la mort.

Et voilà qu'après avoir subi l'assaut de la confiance ironique, il eut à repousser l'alarme d'une inquiétude prématurée.

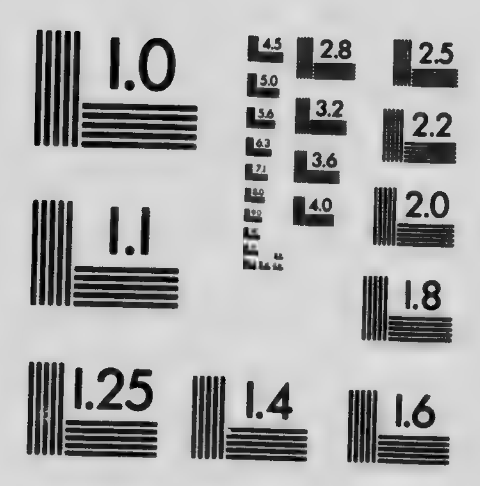
Ce sommeil si calme, ce repos qui lui avait semblé réparateur, l'effrayaient. Pourquoi dormait-elle ainsi ? Pourquoi ce sommeil se prolongerait-il ?

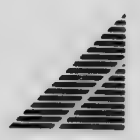
Et des terreurs surgissaient en son esprit.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Dans ce paysage édénique, tapissé de soleil, il croyait voir courir une ombre immense, la main de l'Invisible tendue sur lui et sur la chère créature qu'il retenait étroitement, afin de la mieux défendre dans cette lutte contre l'Inconnu. Allait-elle mourir ainsi sans s'éveiller, passer de ce sommeil terrestre à l'autre, à ce repos de l'éternité dont cette vie n'était pour lui que le songe ?

L'angoisse prit fin pourtant. Il est des souffrances qui dépassent les forces de la raison humaine. M. Largentière venait de côtoyer la folie à travers le labyrinthe de l'imagination.

Marie ouvrit enfin ses beaux yeux. Elle était toute reposée.

D'abord, elle eut ce regard vague des gens qui se dégagent lentement des grandes torpeurs. Elle jeta les yeux autour d'elle et fut étonnée. Puis le souvenir se réveilla, et elle sourit à son mari.

— Oh ! que j'ai bien dormi ! dit-elle.

Et, contemplant le bon et aimant visage penché sur elle, elle reprit, caressante, avec des inflexions pleines de charme :

— J'ai dû vous fatiguer beaucoup, mon ami. Je suis une égoïste.

— Non, répliqua-t-il, vous ne m'avez pas fatigué. J'étais si heureux de vous voir reposer ainsi ; puis vous aviez passé une mauvaise nuit. Voulez-vous dormir encore ?

Elle répondit non, d'un mouvement de la tête et, se secouant, s'assit sans déplacer son front de cette épaule qui l'avait soutenu.

— Il y a longtemps que nous sommes partis, n'est-ce pas ?

M. Largentière consulta sa montre. Elle mar-

quait huit heures et demie. Il y avait une heure à peine que l'on avait quitté le golfe et l'on était en face de Cannes. Le plus rapproché des caps de l'Estérel était encore à une demi-heure de navigation.

Une heure ! Ce rêve n'avait duré qu'une heure !

Et c'était pendant ce délai si court que lui, Emile Largentière, l'homme de raison et de sagesse, avait subi tous ces assauts de l'espérance, du doute, du désespoir, qu'il avait frémi sous le souffle de l'illusion, tremblé au passage de la crainte, Une heure ! Rien qu'une heure !

En vérité, qu'est-ce donc que la vie pour que tant et de si divers sentiments eussent pu se faire jour en lui, se succéder, se heurter? Et, maintenant, absorbé par cette pensée, il méditait sur cette fuite incessante du temps, sur ce Devenir incoercible qui donne aux uns l'existence, qui la ravit aux autres ; il songeait que, dans l'abîme de la durée, il n'y a pas de différence entre l'heure et la minute, que l' " instant " est ce principe premier et métaphysique, synonyme de l' "atome", dont l'un mesure le temps, l'autre l'espace.

— A quoi pensez-vous donc ? interrogea Marie en se soulevant pour s'approcher davantage de son mari.

— Qui sait ? fit-il en passant sa main affectueuse sur l'onduleuse chevelure dont le parfum le grisait. Je laissais mon esprit errer à l'aventure, et je crois bien que le vôtre lui faisait escorte, mon enfant.

— Bien certainement oui, reprit-elle, mais je

ne vous suivais que sur les sentiers de la tendresse. C'est vous qui pensiez, pas moi.

Ses prunelles le considéraient avec une telle puissance de séduction qu'il en éprouva comme un vertige. Il n'en vit pas le fond, pas plus qu'on ne voyait le fond de l'onde bleue qui berçait l'embarcation.

— Marie, dit-il lentement, savez-vous que cette matinée est pour moi un beau songe, un songe unique en mon existence ! A regarder vos yeux, je perds la notion du monde extérieur et de sa durée, Il me semble que je vogue en un éther fluide où une seule idée subsiste : la notion de ma permanence et de la vôtre. Je ne sais plus ni mon âge, ni le vôtre. Jeunesse, âge mûr, vieillesse, sont des mots dépourvus de sens. Je n'ai que la conscience de ce présent béni, de cette ivresse que me verse ton sourire, ô bien-aimée, et ce sourire ranime toutes mes premières tendresses. C'est comme une résurrection de mon être. Je prends ma part de toutes les joies de la terre ; mais elles ont quelque chose de plus, sans doute une part de l'au-delà au sein duquel tout se transforme et s'épure, et, à te dire que je t'aime, j'éprouve une volupté sans bornes que la terre ne peut donner.

Elle frissonna et l'entoura de ses bras, le suppliant des yeux et de la voix.

— Parlez encore, mon ami. J'ai besoin d'entendre ce langage. Il est nouveau pour mon oreille. Nul autre ne me l'a tenu, et vous-même ne m'y avez point habituée. Oh ! si je pouvais mourir en vous écoutant !

— Tais-toi ! murmura-t-il éperdu ; tais-toi ! Tu ne dois pas dire de ces choses.

— Alors, pardonnez-moi. J'en ignorais la tristesse. Parlez, j'écoute.

Et elle s'abandonna à la griserie de la brise et aux évocations de ce discours jailli des profondeurs de l'âme. Jamais le verbe n'avait mieux traduit les impressions de l'entendement supérieur ; jamais il n'avait porté plus haut l'intelligence attentive à le recueillir.

— Marie, poursuivit M. Largentière, je crois que plus la vie est intense, moins elle a la notion de la durée. L'éternité ne doit être qu'un moment. Tout à l'heure, dans ce flottement de ma conscience, sans perdre le sentiment de ma personnalité, je croyais participer de la nature entière. Je devenais le semblable, l'égal, presque le frère, de tout ce qui respire, de tout ce qui meurt. J'avais en moi le parfum des fleurs, la sève des plantes, les secrets désirs des espèces que nous nommons inférieures, et mon âme personnelle en résumait les aspirations. Et, à ce moment, tu m'apparaissais comme une créature de lumière. C'est toi qui me prenais, qui m'attirais, qui m'emportais dans ton vol vers un monde inconnu et radieux, en des régions éblouissantes que la pensée n'a pas explorées.

Tandis qu'il parlait de la sorte, en une façon de rhapsodie mystique et religieuse, tandis qu'elle s'oubliait à l'écouter, la barque glissait sur la nappe ensoleillée, dépassant Théoule ; à midi, elle se balançait mollement au bord de la crique que dominent les contreforts d'Agay.

Les pêcheurs amenèrent la voile et prirent les avirons. Le moment d'après, la barque accostait le rivage.

L'atterrissage n'était point facile. Les ma-

telots offrirent de prendre les voyageurs sur leurs épaules pour leur faire franchir les quatre ou cinq mètres qui separaient l'embarcation de la plage.

Sur le conseil de M. Largentière, ils gagnèrent sur la gauche, vers un amoncellement de roches émergeant de l'eau profonde. Ces roches formaient une sorte de pont, une chaussée naturelle permettant d'accéder à la terre ferme. L'un des marins y prit pied le premier afin de maintenir le bateau. Puis ce fut le tour de M. Largentière, lequel enleva Marie sur sa robuste épaule et la porta, tout d'une traite, jusqu'à la grève solide, à soixante pas plus loin.

— Pourquoi abordons-nous ? demanda la jeune femme.

L'ancien diplomate sourit et répondit allègrement :

— Parce que ces braves ont faim et éprouvent le besoin de manger. C'est bon à vous, rêveuse et poète, de vous nourrir de rêve et de métaphysique, bon à moi d'oublier les repas à contempler vos traits. Mais eux n'ont pas cette compensation. Il leur faut de la victuaille.

Il s'approcha des deux matelots occupés à amarrer la barque aux anfractuosités du rocher, à mouiller le grappin.

— Connaissez-vous quelque auberge ou quelque restaurant où nous puissions déjeuner ? demanda-t-il.

Les matelots parurent embarrassés. D'auberge digne, du moins, de recevoir d'aussi riches promeneurs, il n'y en avait point dans le voisinage.

L'un d'eux, pourtant, en se grattant l'oreille,

le bonnet à la main, osa désigner à M. Largentière, avec toutes sortes de circonlocutions, une façon de cabaret pittoresquement accroché à la côte, à quelque trente mètres de hauteur.

— C'est tout ce que je connais dans le pays, dit-il.

— Cela fait justement notre affaire, répondit gaiement l'ancien diplomate. On mange là aussi bien qu'ailleurs.

Et, se tournant vers Marie, il lui demanda :

— Vous plaît-il que nous déjeunions dans ce nid de mouettes ?

Elle eut une gaieté d'enfant et se pendit à son bras pour escalader la rampe ardue qui accédait à l'agreste caravansérail.

On y accueillit les promeneurs avec une respectueuse émotion.

Jamais pareils visiteurs n'avaient franchi le seuil de cette hôtellerie pour pauvres gens. On se mit en frais pour les recevoir. Ceux-ci furent touchés de cet empressement.

On leur dressa la table dans un site exquis, sur une plate-forme rocheuse aplanie, nivelée, balayée comme une aire, sous une charmille de lierre, de clématites et de chèvrefeuille.

Le repas fut abondant, quoique simple. On servit aux voyageurs une bouillabaisse préparée selon toutes les règles de l'art, des fritures variées, des œufs d'une merveilleuse fraîcheur en pareille saison, pondus par les poules de l'hôte, des fruits cueillis aux espaliers du petit enclos.

Et ce fut pour Marie une journée délicieuse qui ne prit fin qu'à la chute du jour. Alanguie dans les bras de son mari, elle sentit pénétrer

en elle la chaleur de son cœur où elle était reine sans partage et s'apaiser les derniers bouillonnements de la tempête intérieure qui l'avait troublée si peu de temps auparavant.

Il lui arriva d'en sourire et, comme M. Largentière l'interrogeait discrètement sur les causes de ce sourire, elle répondit :

— Je songe qu'en ce moment M. de La Coudraie doit se promener dans les rues de Nice avec Lina Saint-Maymes et que, sans doute, il lui fait un peu la cour.

Elle ajouta, les yeux mi-clos, se complaisant à cette pensée :

— Ce sera un joli couple. Ne le pensez-vous pas, mon ami ?

— Oui, accorda M. Largentière avec sincérité.

Elle reprit :

— Ils ont tout pour eux, d'ailleurs, la jeunesse, la beauté, la force, l'intelligence. Je crois vraiment que Dieu les a rapprochés à dessein.

Elle ne prolongea point l'entretien sur ce sujet. L'heure du départ était venue ; la journée s'achevait dans un crépuscule de féerie. Ils remontèrent dans la barque et voguèrent au travers des enchantements.

Et tenant sa femme sur son cœur, afin de la préserver du froid du soir, M. Largentière s'abandonna un moment à l'illusion de l'ombre caressante et berceuse. Il oublia l'atroce présent, la réalité implacable à laquelle appartenait l'avenir ; il se livra au rêve exquis et décevant, à l'espoir douloureux du miracle. Il se dit que Dieu avait pris en pitié sa détresse, qu'il ranimait la frêle tige trop tôt penchée et lui rendait la sève pour les prochaines floraisons. Pas un

instant, il n'eut la crainte que cette floraison suprême fût l'épanouissement de l'âme dans les aurores sans fin des printemps éternels.

XI

Tandis que M. Largentière et sa femme s'enfuyaient dans leur douce promenade en tête-à-tête, les deux familles Saint-Maymes et La Coudraie descendaient à Nice et vaquaient aux soins d'une course nécessitée par les emplettes à faire.

Madame de La Coudraie avait choisi habilement cette circonstance qui allait permettre à son fils de se rapprocher de Lina. Elle avait fait " ses plans " avec habileté, afin de retenir Anna et sa mère, pendant que Jean tiendrait compagnie à Lina, ce qui permettrait au jeune homme d'exprimer à la jeune fille un sentiment parvenu enfin à sa maturité.

Or, tandis que les trois femmes couraient les magasins, Jean et Lina descendaient au bord de la mer et suivaient la promenade des Anglais, d'abord un peu gênés par leur solitude relative, se laissant gagner toutefois par le mutuel rayonnement de leur amour jusque-là contenu et latent.

En pareille occasion, les premières paroles qu'on échange sont d'abord rares et brèves. Le sentiment est si puissant qu'il étouffe la voix et étreint la gorge. Les mots ne sortent qu'avec effort.

Ils s'en allaient, le long de la grève murmu-

rante. A leurs pieds, l'eau bleue gazouille tre les lourds galets qu'elle faisait rouler ses embrassements. A leur droite, les hôt magnifiques, les villas somptueuses dressaient leurs blanches façades inondées de soleil. Les promeneurs étaient rares. Ces derniers beaux jours de l'été ne profitent qu'aux habitants permanents de la charmante ville, et ceux-ci sont tellement blasés de splendeurs qu'ils n'ont plus d'yeux pour les spectacles quotidiens, qu'ils demeurent indifférents aux grandes largesses du ciel. Tant il est vrai que le bien-être lui-même apporte la satiété et qu'on se lasse des plus belles choses !

Dans cette demi-solitude, Jean et Lina ressentaient cette singulière timidité, pleine pourtant de charmes, qui précède les aveux.

Il leur semblait que leur trouble devenait visible, que chaque passant lisait sur leurs traits l'émotion dont ils étaient emplis, et cela paralysait l'élan de leur âmes.

Sans y prendre garde, ils marchaient devai eux, suivant la Corniche ensoleillée jusqu'aux limites de la ville, vers la paisible Sainte-Hélène. Et, à mesure qu'ils avançaient, les battements de leurs cœurs se faisaient plus forts, leurs souffles plus courts. Ni l'un, ni l'autre ne se décidait à parler.

Jean y était décidé cependant, et Lina attendait l'épreuve.

Ils s'y étaient préparés, sachant bien que l'heure était venue.

Car, si les lèvres n'avaient point encore prononcé les formules révélatrices, les yeux, du moins, avaient trahi le secret de leurs âmes et

tenu l'émouvant langage auquel on ne saurait se méprendre.

Et les yeux n'étaient pas les seuls. Tous les traits du visage, le sourire, les inflexions de la voix, les attitudes, avaient commenté ce langage.

Mais, ni l'attitude, ni la voix, ni le sourire, ni le regard ne peuvent exprimer la volonté suprême, former le lien qu'on ne rompt plus.

Maintenant, ils avaient dépassé la dernière maison. Il n'y avait plus autour d'eux que les champs et la mer. Nul témoin ne les entendait.

Jean contemplait sa compagne et se surprenait à l'admirer plus belle, plus séduisante, dans sa robe claire, moulant ses formes harmonieuses, dégageant son cou très blanc, à peine doré à l'entour de la nuque par le hâle de la saison. Il la voyait marcher, s'abritant à moitié sous son ombrelle rose, la tête penchée, un peu tremblante, attendant la parole qui ne venait pas. Ils n'avaient échangé jusque-là que des menus propos, de ces banalités qui remplissent toutes les conversations mondaines, des réflexions sur le temps, sur les agréments de la ville comparés à ceux de la campagne, énonçant leurs préférences, formulant des critiques ou de simples réserves.

Jean prit son courage a deux mains. Il aborda gauchement le sujet.

— Mademoiselle, commença t-il, savez-vous quelles réflexions je fais depuis que j'ai la grande joie de connaître vos pensées ?

— Non, fit-elle, et vous seriez bien aimable de me les dire.

— Je songe qu'il y a entre ces pensées et les

miennes un accord si complet, si absolu, qu'à certaines heures je me demande si je ne me fais point illusion, si je ne prends pas pour vôtres les mouvements de mon esprit et de mon cœur.

— C'est là une confusion qui est tout à mon avantage, monsieur.

— Non. Ce n'est point un compliment que j'ai la prétention de vous faire, mais seulement une constatation dont je suis fier. Il est vrai qu'il s'y mêle un peu de tristesse, ou, si vous le préférez, un regret.

— Et quelle est la nature de ce regret, si je ne suis point indiscrète ?

— N'allez pas m'accuser d'égoïsme. Je regrette qu'il ne me soit pas possible de compléter mon être, de l'améliorer, de m'enrichir sans cesse à votre contact.

Elle releva la tête et éclata d'un rire enfantin et frais.

— Ah ! cette fois, cela s'appelle un compliment. Ne le niez pas.

— Exprimer un souhait, est-ce faire un compliment ? Si vous le prenez ainsi, sachez donc que toutes les aspirations de mon âme impliquent un compliment à votre adresse, tant je sens que près de vous j'acquiers tout ce qui me manque : la fixité dans le jugement, la délicatesse dans le sentiment ; et cette acquisition me fait riche sans vous appauvrir, ce qui prouve que la source même de cette richesse est en vous.

Il avait dit ces choses qui ressemblaient à des fadeurs sur le ton de la plus grande sincérité. Elle y devina, néanmoins, l'embarras d'une dé-

claration laborieuse. Elle voulut l'aider à s'en tirer.

— Et, fit elle avec le même enjouement gracieux, vous estimez que ce n'est point assez de vous enrichir par surcroît ; c'est la source entière que vous convoitez et sur laquelle vous voulez mettre la main ?

— Oui, répondit-il, plus à l'aise, et vous allez me comprendre. Avez-vous jamais vu un homme satisfait d'un bonheur versé goutte à goutte ? N'est-il pas naturel au désir de l'humanité d'assouvir toute sa soif, au lieu de se désaltérer à de rares intervalles ?

Elle secoua la tête et le menaça amicalement du doigt.

— Eh ! Monsieur l'homme altéré, êtes-vous sûr de trouver ce breuvage réclamé par votre soif ? Ne craignez-vous point de vous tromper? Si la désillusion devait venir ? Si, après avoir haleté sur le grand chemin, à la recherche des fontaines limpides, vous vous apercevez que vous n'avez poursuivi qu'un mirage dans la sécheresse d'un désert ?

— Je ne redoute point de pareilles mésaventure. Je sais que les eaux vives sont là, abritées par de verts palmiers...

Elle l'interrompit avec un large accès d'hilarité.

— Plus verts que ceux-ci, j'imagine ?

Et elle désignait du doigt les hauts chamerops brûlés par le soleil, que Victorien Sardou a comparés à des plumeaux.

Jean fit écho à ce rire. Il reprit sa métaphore orientale.

— Le désert, mademoiselle Lina, c'est l'exis-

tence que j'ai parcourue jusqu'ici, sans consolation, sans rêve. Je sais où est l'oasis du repos.

— Sans rêve ? interrogea-t-elle. Est-il bien sûr que ce soit sans rêve ?

Elle souriait malicieusement du coin de la bouche, et ce sourire et cette question renfermaient une ironie sans amertume.

Il s'était senti deviné. Le sang monta à ses joues.

Il ne voulait point mentir, mais il recula devant la réponse franche.

— Qu'appelez-vous sans rêve, en ce cas ? interrogea-t-il.

— Oh ! reprit-elle en se jouant, j'entends par rêve à peu près la même chose que ce que je nommais mirage tout à l'heure. Etes-vous si neuf, si inexpérimenté qu'au cours de ce voyage de la vie, comparé par vous-même à la traversée du désert, vous n'ayez jamais eu à souffrir de vertiges, d'hallucinations ? N'avez-vous jamais pris ces songes pour des réalités ? N'avez-vous jamais fait le serment de vous enchaîner à ces visions trompeuses de votre œil ?

Et, comme il gardait le silence, elle continua:

— C'est qu'ils sont très perfides, ces mirages, monsieur de La Coudraie. Ces rêves font l'illusion complète au moment où ils abusent notre esprit. Ils élaborent de bien captivantes images, de bien séduisants fantômes. Et, si courageux que soit un cœur, si énergique que se juge une volonté, elle ne peut rien contre l'ivresse dont, à certains moments, les sens ou l'esprit sont grisés.

Elle parlait sérieusement à cette heure et elle

lui paraissait plus adorable encore sous cet aspect qu'il ne lui connaissait pas.

— Vous êtes admirable de me faire ainsi la leçon ! murmura-t-il d'un accent qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Et je suis si avide de mettre à profit cette leçon que je me tiens prêt à m'agenouiller à vos pieds pour faire la confession que vous exigez de moi.

Elle hocha de nouveau la tête.

— Je n'exige rien, dit-elle. Vous êtes libre de faire la confession ou de ne pas la faire. Je n'ai point, hélas ! le pouvoir de lier et de délier. Mais je tiens qu'un galant homme est son propre juge et qu'il ne se délie qu'avec le consentement de son honneur.

Elle prononça ces paroles gravement et osa le regarder en face.

Jean tressaillit et devint pâle. Comme une lame acérée, le souvenir de Marie mourante venait de lui traverser le cœur.

Il se rappelait son amour et, maintenant, ce qu'il disait à Lina lui semblait monstrueux, lui faisait l'effet d'un parjure. Ne pouvait-il attendre qu'elle fût morte, l'autre, celle dont la jeune fille venait d'évoquer la douce et triste figure?

Et cela faillit arrêter l'aveu sur les lèvres de Jean.

Lina avait-elle eu connaissance de ce douloureux roman, à peine ébauché ? Ou bien tout se bornait-il pour elle à des soupçons et, en parlant comme elle venait de le faire, avait-elle voulu seulement contraindre son interlocuteur à lui raconter son passé, à lui dévoiler l'état de son âme ?

C'était de sa part, une imprudence, presque

une maladresse. Elle s'en aperçut vite au silence pénible qui pesa sur eux.

Or, elle était femme, c'est-à-dire mobile et prompte à réparer ses fautes. Elle aimait Jean; elle n'entendait pas le perdre au moment même où elle le sentait entre ses mains.

Elle adressa donc au jeune homme le plus ensorcelant de ses sourires et, de l'air le plus indifférent, elle reprit :

— Après ça, je parle comme une étourdie, ne sachant même pas, à vrai dire, si vous avez l'ombre d'un aveu à faire et, surtout, si j'ai qualité pour l'entendre.

Sa voix était caressante, l'accent tout vibrant de tendresse contenue. C'était la meilleure manière d'atteindre au cœur celui dont elle venait peut-être de froisser l'amour-propre.

A ce doute, Jean ne pouvait répondre que par une affirmation.

— Oui, vous avez qualité pour m'entendre, dit-il avec une sorte d'humilité précautionneuse, et j'espère que vous vous arrogerez le droit de m'absoudre, si le cas ne vous paraît point d'une impardonnable gravité.

Il fit une pause, après laquelle il eut plus d'assurance.

— Un homme, m'avez-vous dit, ne se délie qu'avec le consentement de son honneur. Peut-être est-il mauvais juge en ce cas, car il prononce en sa propre cause. Peut-être lui vaudrait-il mieux en déférer au jugement d'autrui, afin de demeurer à égale distance de l'indifférence et du scrupule.

Et, comme la jeune fille ouvrait de grands yeux, il ajouta :

— Vous devez m'entendre, mademoiselle, et je vous dois toute la vérité. Quand vous la connaîtrez, vous déciderez s'il y a lieu pour tous deux de prolonger cet entretien sur un autre terrain, s'il me sera permis de vous exprimer un vœu de mon propre cœur.

Ceci était empreint d'une gravité presque solennelle.

Lina en fut troublée. Elle répondit timidement :

— Parlez donc, monsieur. Je ne comprends point encore le sens de vos paroles. Mais je suis toute prête à y correspondre dans la sincérité de mes sentiments. Je vous écoute.

— Mademoiselle, reprit Jean, vous avez touché tout à l'heure à une plaie mal cicatrisée. Oh ! la blessure fut profonde ; mais elle est en voie de guérison ; je puis même dire qu'elle est déjà guérie. D'une affection, qui fut une surprise, il ne reste plus en moi que le souvenir douloureux et pieux en même temps. L'image reste chère, mais déjà voilée d'ombre; car celle qui inspira cette tendresse n'appartient déjà plus à la terre, et cette tendresse elle-même n'eut jamais rien de terrestre.

Il respira ; les mots lui manquaient, et, par un retour de scrupules, il se jugeait lâche de renier ainsi la passion qui, pendant près d'une année, avait donné le change à son esprit et à son cœur.

Trahissait-il donc le passé ? Etait-il coupable d'avoir subi l'usure du temps, d'avoir vu s'effacer en lui la trace de cette affection sans espoir qu'il avait conçue naguère pour une mourante?

Mais il en avait dit assez pour que sa compagne pût comprendre.

Lina marchait à ses côtés, le front penché, et il pouvait voir sa gorge se soulever précipitamment sous les battements de son cœur.

— Vous avez le droit d'être exigeante, poursuivit Jean, de me demander la preuve de ce que j'avance, de vous dire à quels signes je reconnais que ce sentiment touche à sa fin. Je ne vous célerai rien.

Oui, j'ai aimé, si l'amour est l'assaut violent d'un désir ou l'invasion d'une pitié mélancolique. Deux fois, en effet, dans ma vie, j'ai ressenti cette double puissance de la séduction exercée par la beauté. Les deux fois, j'en ai souffert assez pour pouvoir estimer aujourd'hui que je n'ai connu de l'amour que la souffrance.

Mais je n'ai point aimé, si, par amour, on doit entendre, ainsi que je le juge aujourd'hui, l'accord de deux âmes se pénétrant mutuellement, le don réciproque de deux existences, dans la plénitude de leurs pensées et de leurs sentiments, en une communauté étroite d'aspirations, de préférences et même de rêves, sans que le soupçon même puisse s'y glisser d'une barrière qui les sépare. Non, en ce sens, je n'ai jamais aimé, ou plutôt, je n'ai aimé de la sorte que le jour où j'ai rencontré sur mon chemin la femme dont l'influence charmante a, peu à peu, dessillé mes yeux, en leur révélant, chaque jour, un peu plus des grâces secrètes dont elle est pétrie, en m'enveloppant et me pénétrant d'une même atmosphère au sein de laquelle je me suis habitué à vivre, à ce point que, si cette chaleur bienfaisante venait à me faire défaut, mon

cœur se dessécherait tout entier, et pour toujours cette fois, je le sens.

La déclaration était en bon chemin. Il ne restait à prononcer qu'un nom.

— Et, interrompit Lina un peu nerveuse, vous êtes bien sûr, cette fois, ainsi que vous l'affirmez, que les années et les circonstances n'apporteront aucun changement à ce dernier état de votre cœur ?

— Oui, répliqua-t-il avec une vivacité d'accent qui ne laissait plus de place au doute, oui, j'en suis très sûr. Je ne me trompe pas.

— Et, interrogea-t-elle encore, mais avec une grande hésitation, cette femme, je la connais ? Mon appréciation peut-elle confirmer la vôtre?

— Qui la connaîtrait mieux que vous, Lina, dit-il doucement, puisque c'est vous-même ?

La parole était prononcée, l'aveu exprimé.

Un assez long silence régna, pendant lequel la jeune fille, la tête baissée, la poitrine haletante, ne trouva pas un mot à répondre à son compagnon. Mais ce silence en disait plus que tout discours. Le mutisme des lèvres donne libre carrière à l'éloquence du cœur.

Et comme ils étaient seuls, bien seuls, sur la route, Jean se pencha et prit la main de Lina qui pendait inerte. Elle la lui abandonna sans résistance, et il la porta, frémissant, à ses lèvres.

C'était le consentement désiré. Ils n'avaient plus rien à s'apprendre l'un à l'autre. Il ne leur restait plus qu'à s'aimer à la face des hommes.

Lina releva le front, et le regard qu'elle attacha sur le jeune homme lui traduisit toute la

joie de son âme, lui fit le don de tout son être. Puis se rappelant l'heure et ceux qu'ils avaient laissés :

— Ne vous semble-t-il pas qu'il est temps de revenir ? dit-elle. Je suis sûre que votre mère et maman ont terminé leurs emplettes, et qu'elles doivent nous attendre.

Elle n'avait point dit " ma sœur ", et la pensée d'Anna lui restait un souci, bien qu'à cette heure elle fût sûre de n'avoir plus à craindre de rivalité. Mais ce souci n'en était pas moins pénible. C'était pour l'âme tendre de Lina une souffrance de songer que son bonheur, à elle, allait être une cause d'affliction pour sa sœur aînée. El'e eût voulu s'arracher cette épine du cœur.

Ils redescendirent vers la ville sans se presser, prenant une joie plus grande au contact des choses naguères indifférentes.

Le soleil devenait très chaud sur leurs têtes. Lina offrit à Jean de l'abriter sous son ombrelle. Il s'en défendit en riant. A la hauteur de la jetée-promenade, au travers d'un groupe d'Anglais flânant en compagnie, ils aperçurent de loin madame de La Coudraie, madame Saint-Maymes et Anna arrêtées devant le gnomon du pont des Anges.

— Je vois, fit gaiement Lina, qu'on n'est guère en peine de nous. Nous aurions pu nous attarder plus longtemps sur le chemin.

Et sa voix était une caresse, son sourire un enchantement.

— Si nous revenions sur nos pas ? interrogea-t-il.

Ils en étaient à ces gamineries joyeuses, à ces

puérilités exquises qui se retrouvent aux premières pages du livre de l'amour, aux premières expansions des fiançailles.

Et, joignant le geste à la parole, Jean offrit le bras à sa compagne.

Avec une exubérance enfantine, elle prit ce bras et fit volte-face.

Mais on les avait vus. Laissant sa mère en compagnie de madame de La Coudraie, Anna les poursuivit vivement et les rejoignit en quelques pas.

Lina regarda sa sœur à la dérobée, afin de deviner ses impressions.

Car elle se sentait toute changée, et il lui semblait que tout le monde devait s'apercevoir de ce changement. L'allégresse de son cœur rayonnait sur son visage. Elle avait la crainte de paraître trop heureuse et, maintenant, elle ne voulait point offusquer de son bonheur, celle qu'elle avait un moment redoutée comme une rivale.

C'était permis naguère, à l'heure où l'une ou l'autre se disputaient l'amour de Jean, de lutter avec toute l'âpreté du bien à conquérir. A présent qu'elle était sûre de la victoire, Lina prenait en pitié la vaincue. N'était-elle pas sa sœur, après tout ? Elle ne voulait point insulter à la blessure de son amour. Elle était toute prête, au contraire, à lui témoigner sa compassion et, surtout, à ne pas l'écraser sous le fardeau de sa détresse.

Mais l'aînée vint à elle toute rieuse. Aucune amertume ne plissait sa bouche, ne ridait son front. Nul doute qu'elle n'eût deviné l'heureuse fortune de sa cadette. Elle ne lui tenait point rigueur, ne lui en gardait pas rancune. Du moins,

ce fut ainsi que Lina interpréta la mine hilare et l'apparente gaieté d'Anna.

Celle-ci annonça gentiment que, les courses d'affaires étant terminées, on pouvait se livrer sans réserve à la joie de la journée et aux agréments d'une promenade en commun. Et, comme on rejoignait les deux dames, ce fut encore Anna qui fit une proposition aimable.

— Je demande que nous prenions le train de midi et que nous allions déjeuner à Beaulieu ou à Eza, dit-elle.

— C'est cela, appuya Lina. Allons à Beaulieu. Nous mangerons sous les charmilles de Saint-Jean, en face de la mer.

Il n'y avait plus qu'à donner suite au projet. C'est ce qu'on fit.

Une heure plus tard, les cinq personnes étaient attablées sur la terrasse ombreuse d'un de ces restaurants charmants qui dominent la rade de Villefranche. La mer gazouillait à leurs pieds et l'on voyait l'eau caressante flatter les roches du promontoire couronné de pins et d'oliviers. La nature entière souriait dans le ciel et dans les yeux.

Et, à la même heure, là-bas, sur le point isolé de la côte, en face du même horizon, devant la même douceur des choses, Marie Largentière goûtait auprès de son mari les suprêmes consolations d'un amour qui ne naissait que pour mourir.

XII

Octobre était revenu, voilant de brume les septentrions. Sur la rive bleue, il n'avait fait qu'adoucir la température, éteindre les ardeurs consumantes de l'été. Rien n'était plus suave que ces brises d'automne, plus chaud à l'œil que les teintes de pourpres et d'or répandues sur le paysage par la magique palette de la saison.

Aux Jasmins comme aux Mimosas, la vie avait changé d'aspect.

Chez les La Coudraie, bien que les fiançailles de Jean et de Lina n'eussent point été officiellement célébrées, une sorte de joie discrète animait la maison et mettait des reflets de bonheur sur les visages.

Jean en était transfiguré. Madame de La Coudraie faisait subir aux appartements de progressives transformations pour le jour de la grande fête qui introduirait l'épousée au nouveau foyer.

On modifiait les tentures, les étoffes. Un tapissier était venu de Nice et avait pris avec soin les dimensions de la plus belle chambre du premier étage, " chambre d'amis " jusque-là, et qui allait se convertir en chambre nuptiale. Il avait eu plusieurs conférences avec madame de La Coudraie au sujet des tapisseries, des meubles, de la décoration générale. La vieille dame y mettait toute son attention.

Jean ne s'en occupait point. Il avait repris ses courses en mer, moins longues, toutefois, qu'auparavant, et toutes ces courses se terminaient invariablement à l'heure où les demoiselles

Saint-Maymes sortaient pour leur promenade quotidienne.

Alors la barque revenait vers la Garoupe et Jean l'amarrait à une roche, dans l'une des étroites criques du promontoire.

Il continuait à se montrer aussi aimable pour ses voisins. Chaque jour, il franchissait la haie de clôture des deux jardins et allait prendre des nouvelles de la malade.

Hélas! celle-ci déclinait visiblement et ne sortait plus que pour descendre au jardin, appuyée sur le bras de son mari.

Elle restait adorablement jolie. La maladie, en mettant quelques ombres sur cette face plus pâle, ne faisait qu'en affirmer la beauté. Un charme mélancolique et déjà immatériel se dégageait de la blanche apparition. Quand elle s'entretenait avec le jeune médecin, sa conversation n'était plus qu'une sorte de cantilène mélancolique, l'échange d'idées si pures et si hautes, que Jean pouvait la croire déjà dans l'au-delà.

M. Largentière, peu prolixe à l'ordinaire, devenait insensiblement muet, et se renfermait de plus en plus en sa propre contemplation.

Il n'adressait à Jean que de brefs compliments, de ces formules de politesse obligées par les bonnes relations du voisinage. Mais, dans ce laconisme, il n'y avait aucune froideur, aucun parti pris de réserve ou d'antipathie.

Non. On sentait tout de suite que cet homme n'appartenait plus à la vie ordinaire ; que toutes ses affections, toute sa pensée, s'étaient concentrées en l'être frêle et charmant dont il comptait les dernières heures, dont il voulait

vivre les dernières pulsations et respirer les derniers souffles.

Un après-midi, pendant que Marie, alanguie sur la terrasse, s'entretenait avec madame de La Coudraie, Jean, après avoir pris congé de la jeune femme, traversa la maison et rencontra M. Largentière devant la porte de son cabinet de travail.

L'ancien diplomate était fort occupé, et, comme, en échangeant quelques phrases banales, les deux hommes étaient entrés dans le laborieux réduit, Jean fut frappé du spectacle qu'il y contempla.

Les tableaux et les gravures qui l'ornaient avaient été décroché. Ils reposaient à terre, le cadre tourné vers le mur auquel ils étaient appuyés. Les bibliothèques se vidaient et les livres s'empilaient, les uns sur les autres, avant de s'enfouir dans de vastes caisses de métal destinées à les recevoir.

Une question vint naturellement aux lèvres du jeune homme.

— Est-ce que vous allez changer la disposition de votre logis ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? questionna l'interlocuteur.

— Mais... parce qu'il me semble que vous procédez à un déménagement.

— Vous ne vous trompez pas, en effet. Je fais mes préparatifs de départ.

— De départ ? Allez-vous donc quitter le golfe ?

— Oui. Cette maison serait trop grande pour moi. Et puis, je n'aurai plus besoin d'un horizon aussi riant. Désormais, mes yeux ne con-

templeront que les perspectives de ce qui ne meurt pas.

Cela fut dit le plus naturellement du monde. La voix était calme, l'attitude simple. Une sérénité immuable se révélait sous cette mélancolie. Ce n'était point la terre qui bannissait cet homme, c'était lui qui prenait congé de la terre. Il faisait ses malles pour un voyage dont il ne reviendrait point. Et, à le considérer si paisible au milieu de ces apprêts de départ, Jean sentit une crainte germer en lui.

Est-ce que cet homme, las de la vie, allait en sortir volontairement ? Ce voyage qu'il méditait, n'était-ce pas celui qu'on nomme le dernier, le dernier que l'homme peut faire ? Ces " perspectives ", dont il parlait, n'étaient-elles point celles de la mort ?

Ses yeux trahirent sans doute cette préoccupation de son esprit, car l'ancien diplomate, habile à lire sur les visages, le regarda avec un triste sourire et lui dit avec une pieuse sollicitude :

— Vous êtes inquiet à mon sujet, docteur ? Vous vous demandez si mes paroles ne couvrent point une résolution fatale, une de ces déterminations mauvaises que les moralistes, avec juste raison, qualifient de lâcheté ? Vous vous dites que ce voyage auquel je me prépare sans esprit de retour est l'élévation d'une vie qui n'a été pour moi qu'une épreuve continue, un long renoncement ? J'avoue que les termes dont je me suis servi ont pu être ambigus, et je tiens à les expliquer.

Non, la " maison trop grande " dont je parle n'est point métaphorique. C'est bien cette de-

meure temporelle, cette bâtisse de pierre qui m'abrite en ce moment et où nous échangeons de tristes, mais consolantes idées. Je veux m'éloigner du golfe, non de la terre. Il n'est point permis à l'homme de quitter le poste que la volonté suprême lui a assigné ; je ne déserterai point.

— A la bonne heure ! Voilà qui me rassure. Mais laissez-moi regretter une telle décision qui vous privera, je ne veux pas dire d'un voisinage aimable et de charmantes relations, mais, j'ose vous l'affirmer, d'une sympathie qui m'était précieuse et d'un entretien auquel j'ai dû, bien des fois, de me sentir meilleur.

— Merci pour le compliment que vous m'adressez et souffrez que je le retourne à votre adresse. Croyez que, moi aussi, je regretterai les bonnes heures que j'ai passées en votre compagnie et les conversations pleines de sens grave que nous avons eues ensemble.

Mais il vient un moment dans la vie, pour certaines âmes du moins, où ce qui est le plus profitable, c'est encore la solitude. Comme les ouvriers las d'un labeur opiniâtre et pour lesquels le repos absolu et la vie animale sont le plus efficace moyen de la lutte contre eux-mêmes aussi bien que les circonstances, ont besoin de se retirer dans l'asile de la contemplation isolée. C'est la retraite où l'âme peut se ressaisir et se condenser, en vue de la transformation qu'elle doit subir tôt ou tard.

— Mais cette retraite doit-elle être définitive ? Ne nous laisserez-vous pas la joie d'espérer qu'il nous sera donné de nous revoir ?

— C'est beaucoup d'honneur que vous me fai-

tes. Demanderiez-vous à un de vos malades, que vous auriez vous-même envoyé en quelque sanatorium indispensable, de revenir au foyer du mal qui le dévore ?

— Non certes, si j'étais certain qu'il y dût souffrir encore.

— En ce cas, vous devez me souhaiter un éloignement sinon à perpétuité, tout au moins d'une durée assez longue pour me prémunir contre tout retour agressif de la douleur.

Jean soupira. Cette réponse, paisiblement donnée, n'en contenait pas moins un tel détachement des joies caduques de la vie qu'elle faisait naître dans l'esprit la réminiscence de ces cloches de cimetière qui sonnent l'entrée de quelque mort nouveau dans une nécropole. Machinalement, sans y penser, il questionna encore :

— Et, madame Largentière, que pense-t-elle de ce départ ?

L'ex-consul général attacha sur lui un regard surpris.

— Quoi ! dit-il enfin,, me suis-je si mal exprimé que vous n'ayez pu comprendre que ces projets ne concernent que moi-même ?

Et, parce que Jean, n'osant aller jusqu'au bout de sa divination, le dévisageait avec des yeux pleins d'une indicible tristesse, il ajouta :

— Je n'ai point l'intention de quitter tout de suite cette maison. Je fais mes préparatifs pour le jour où je serai seul sous ce toit.

Il retrouva ce même regard, ce même accent prophétique qui, quelques mois plus tôt, avaient jeté une sorte de terreur mystique dans l'esprit de son interlocuteur, le jour où celui-ci avait

appris de M. Largentière l'étrange don de prévoyance dont l'avait gratifié la nature.

Et Jean de La Coudraie en reçut la même impression dominatrice.

Il voulut la secouer et osa interroger le redoutable voyant.

— Pourquoi envisagez-vous d'aussi cruelles perspectives ? Je quitte madame Largentière et, en toute sincérité, je puis vous dire que son état présent ne me semble pas pire qu'il y a deux ou trois mois. Vous le voyez : votre pessimisme anticipe sur les événements et vous vous alarmez à tort.

M. Largentière avait penché la tête, tandis que Jean parlait.

Il se taisait. Ses yeux, attachés au sol, demeuraient invisibles au regard du jeune médecin. Quand il les releva, il avait dans les prunelles une clarté singulière, froide, pour ainsi dire comme la lueur spectrale de la lune.

— Docteur, articula-t-il avec une netteté d'accent qui faisait songer au cliquetis d'une lame d'acier, Marie sera morte dans dix jours.

Jean fit un pas de retraite. Cette parole si terrible en sa précision l'avait épouvanté. D'où venait à cet homme le droit de parler comme il l'avait fait ?

— Savez-vous que vous êtes effrayant, monsieur ? Qui vous donne cette affreuse assurance que, moi, médecin, je ne saurais posséder ?

— Nul ne me la donne, hélas ! Elle vient de l'observation progressive des faits et aussi de ce pouvoir dont je vous ai parlé jadis, pouvoir atroce, en vérité. Heureux ceux qui n'ont pas la claire vision de l'avenir !

— Mais, enfin, sur quoi fondez-vous vos inductions ? Qu'est-ce qui vous permet d'assigner, dès à présent, une limite à la chère existence de votre malade ?

Les yeux de M. Largentière eurent soudain un éclat métallique qui firent vaciller les prunelles de son interlocuteur.

— Monsieur de La Coudraie, reprit-il, est-ce à moi de vous apprendre que Celse et Gallien, après Asclépiades, ont fait de l'observation continue le secret de toute la science médicale ; que de nos jours, parmi les vivants illustres, le docteur Potain estime que l'homme qui, à quarante ans, n'est pas capable de se soigner lui-même fait un vain appel à l'art des médecins ?

C'est en me fondant sur de telles déclarations de savants anciens et modernes que j'en suis venu à tenir mon observation personnelle pour juste et valable, susceptible de donner la certitude.

Or, voilà des années que j'observe la marche du mal dont Marie va mourir, comme en sont mortes ma fille et sa mère ; voilà des mois que j'étudie les progrès de la maladie dans l'affaiblissement ininterrompu de la pauvre enfant qui s'éteint sous mes yeux.

Et, à d'humbles différences près, la marche est la même dans tous les cas. Si bien qu'en consultant la table des observations relevées par moi, en faisant le calcul de la durée, de la fréquence, des intermittences du retour des symptômes alarmants, j'ai pu arriver à prévoir à coup sûr. Pour ma fille, je prévis la date, ne me trompant que d'une nuit. Pour Marie, je ne me trompe point, hélas ! J'ai dit dix jours, monsieur de

La Coudraie. Ma femme mourra dans la soirée du dixième jour, soit vers neuf heures de la nuit.

Il dit cela avec une étrange tranquillité, en pleine possession de lui-même, comme s'il eût porté la main sur une pendule et poussé du doigt les aiguilles sur le cadran.

Et, ainsi considéré, il apparaissait à Jean pare · à ces magiciens de la légende qui détenaient le pouvoir de faire mourir les gens à leur fantaisie, d'allonger ou de trancher le fil d'une existence à leur gré.

Le jeune médecin en éprouva un véritable malaise.

Il serra la main de son voisin et quitta ce toit sous lequel la mort entrait trop tôt, puisqu'elle envoyait devant elle la peur au front blême, la tristesse incurable, mornes avant-courrières de sa propre venue, chargées de préparer ses logements.

M. Largentière le regarda s'éloigner et demeura un instant rêveur sur les marches du perron Et il y avait surtout de la pitié en cette rêverie.

— Ainsi, songeait-il, lui, le médecin, appelé par profession, par métier, si l'on préfère, à donner ses soins aux corps, ne peut pas démêler les causes obscures de la destruction, l'usure lente de l'organisme. Il n'a point acquis cette puissance de la vue qui pénètre sous la trame des faits le fond des causes. Il n'a ni la clairvoyance à démêler les différences dans les événements, ni la force de condensation nécessaire à une synthèse qui lui livre en même temps le diagnostic et la thérapeutique. Et c'est pour cela sans doute que les guérisseurs du corps se

montrent presque toujours inférieurs aux médecins de l'âme. Quand naîtra l'homme de génie qui, après avoir fait le tour de la science, saura appliquer aux désordres de l'organisme le remède à la fois matériel et moral qui convient au composé humain ? Un tel homme peut-il même naître ?

Et, d'un geste expressif, il acheva sa pensée :

— Un tel homme est impossible, parce qu'il ne serait plus homme, mais Dieu.

Un bruit de pas dans le corridor mit fin à ce monologue.

Il revint vers la porte de son cabinet et aperçut Marie qui rentrait. Un reflet du couchant l'enveloppait d'une lumière rose, transfigurante, qui la faisait paraître diaphane dans ses vêtements blancs.

Elle venait vers lui avec la démarche d'une ombre. Elle était si faible, si fragile, qu'elle s'appuyait des mains aux murailles du corridor, craignant de succomber à l'espèce de vertige qui rendait sa démarche mal assurée.

Et, pourtant, elle restait droite, ne fléchissant pas, semblable à l'oiseau qui s'est posé sur une branche trop mince et ne diminue le poids de son corps sur le frêle support qu'en ouvrant ses ailes à chaque seconde, afin de s'envoler si le soutien vient à lui faire défaut.

Elle venait, si pâle qu'elle en paraissait plus blanche que son peignoir et que le peu de sang qui était en elle transparaissait sous l'épiderme en réseaux bleuâtres qui le marbraient délicatement.

M, Largentière s'approcha d'elle vivement et lui demanda :

— Vous sentez-vous plus fatiguée ce soir, Marie ?

— Oui, mon ami. Ma faiblesse s'accroît un peu plus chaque jour.

— Pourquoi ne m'avez-vous point appelé ? Vous savez bien que je me serais fait une joie d'aller vous prendre et de vous porter jusque dans votre chambre ?

— Oui, je sais cela, mon ami. Je sais de quels soins affectueux vous entourez mes derniers moments, et il est impossible à mon amour, à ma reconnaissance de grandir plus encore. Vous avez trouvé le moyen, autant qu'on veuille vous aimer, de demeurer plus grand que ceux que vous obligez.

— Marie, reprit-il en l'enlevant dans ses bras et en la portant avec la même aisance qu'une mère son enfant, pourquoi vous servir encore de ces mots qui mettent mon attachement à une si cruelle épreuve ? Ne voyez-vous point tout ce qu'il y a, pour moi, de bonheur à vous chérir, à vous servir ?

— C'est parce que je sais tout ce que vous m'accordez de tendresse que je vous admire plus encore. L'heure est si proche où la mort va nous séparer, où le pauvre être mourant, qui se repose en ce moment sur ce cœur que je sens battre, ne pourra plus même vous exprimer sa joie de vous voir, de vous chérir, de vous payer en une ardente affection le tribut de son invincible attachement ; l'heure est proche où je ne serai même plus bonne à vous donner cette triste satisfaction d'avoir conservé votre force et votre courage pour consoler les derniers moments de ma l[illegible]uissante d[illegible]stinée.

— Eh ! qu'importe, Marie, si, entrant la première dans l'au-delà qui nous enveloppe, vous me montrez la joie, vous prenez les devants pour me garder la place que je prie Dieu de me rendre visible dès ce monde.

Elle l'enveloppa d'un doux regard.

— Je suis heureuse de vous voir si bien résigné, mon ami, plus heureuse que je ne saurais le dire. Votre foi devient le guide et le soutien de la mienne. Plus voisine du terme, je me sens en quelque sorte portée par vous jusqu'à ce seuil de la grande séparation. C'est vous qui m'introduisez dans ce mystérieux inconnu, qui me donnez la main, qui me facilitez le passage. Grâce à vous, la mort ne me sera pas cruelle.

Il avait lentement gravi les degrés qui menaient au palier du premier étage. Il déposa l'enfant sur le lit où elle se reposait.

Marie le retint près d'elle en lui disant :

— Vous faites vos préparatifs de départ, n'est-il pas vrai ? Vous allez quitter cette maison, peut-être même ce pays ? Où comptez-vous vous retirer ? Je voudrais le savoir.

Il répondit avec une certitude réelle :

— Je ne sais point encore moi-même, Marie, en quel lieu je planterai ma tente. Tout ce que j'ai aimé est si dispersé, si loin de moi, que je rêve d'un lieu de réunion où nous soyons tous rassemblés.

— Ce lieu de rassemblement, c'est le ciel, mon ami.

— Sans doute, Marie. Mais le ciel n'est point encore ouvert pour moi, et je n'ai pas le droit de hâter l'heure du sublime revoir.

— Je vous comprends. Vous voudriez, aupara-

vant, asseoir votre foyer en un lieu de repos où vous pourriez désormais, avec la seule compagnie des souvenirs, attendre le grand moment, le jour des jours.

Et, comme il la baisait au front, elle lui dit, la figure illuminée :

— Ecoutez, je sais un coin propice à de telles retraites. J'ai gardé le souvenir d'un endroit isolé où nous nous arrêtâmes tous les trois au cours d'un de nos voyages. C'était là-bas, en Bretagne ; vous le rappelez-vous ? Le mauvais temps nous avait surpris au retour d'une excursion à la pointe du Raz et la voiture nous avait déposés dans une humble auberge près de Goulien. La vue embrassait toute la baie de Douarnenez et l'on pouvait voir le couchant par delà le Van et la Chèvre. Marie, l'autre Marie, ma sœur, votre fille, nous dit de son accent mélancolique :

— Il doit faire bon dormir dans le cimetière de cette côte.

Les yeux de M. Largentière s'étaient emplis de larmes :

— Je me souviens, mon enfant, et c'est de ce lieu que je rêve.

— Eh bien ! allons là, voulez-vous ? Il y a là une roche creuse qui domine la côte et qui semble faite tout exprès pour retenir et protéger le dernier sommeil. Rien ne nous troublera plus dans cette solitude. Vous y creuserez ce que les vivants appellent un sépulcre, ce que vous m'avez enseigné à considérer comme la couche de repos de notre dépouille jusqu'au suprême réveil. Et ce serait peut-être une joie pour nos âmes délivrées de savoir que nos restes dorment

côte à côte dans la même quiétude en sol bénit.

Il ne parlait plus. Avec une tendresse émue, il mit un nouveau baiser sur son front et l'endormit. Puis il veilla quelque temps à ce chevet, auprès de ce sommeil si voisin de l'autre, de celui qui ne doit plus finir. Après quoi il descendit dans son cabinet de travail et se remit à ses apprêts de départ.

— La Bretagne ! murmura-t-il sans y prendre garde, la terre du couchant, le bras vigoureux de la France tendu vers l'infini comme un suprême appel de la Foi. Oui, c'est là que j'emporterai tout ce qui me reste de l'amour de la vie !

XIII

Il était venu, le dernier jour.

M, Largentière ne s'était pas trompé : la dixième aube s'était levée, et, depuis midi, Marie était entrée en agonie. Agonie est le terme consacré. Il indique le dernier combat que soutient l'esprit contre la chair, combat terrible, à l'apparence, combat victorieux, pourtant, où s'assurent le triomphe de l'immortalité, l'affranchissement de l'être incorruptible dépouillant son vêtement périssable.

Rien n'est plus varié que les agonies, rien n'est plus affligeant souvent que le spectacle de ce dépouillement final.

Le corps se refuse à la séparation, et l'â[illegible] qui n'a point accepté l'arrêt repousse son affranchissement. Elle veut demeurer dans cette défroque ; elle rejette avec horreur la sentence qui la fait

libre, et, alors, le conflit est terrible, le suprême débat abominable. Il semble, en certains cas, que l'esprit ait abdiqué son empire et laisse la matière vivante soutenir seule le duel de la destruction.

Rien n'est plus lamentable alors que ce tableau. L'organisme entier s'insurge et proteste. Il n'est pas un muscle, pas un nerf qui n'entre en lutte, qui ne s'acharne au vouloir vivre. Et cela épouvante les regards des spectateurs assemblés autour de la couche, et les réflexions s'élèvent, inspirées par le mensonge de ces apparences.

Oh ! comme il est dur de mourir ! Quelles souffrances ne trahissent pas ces convulsions animales, ces contractures de la face, cette dilatation des pupilles, ce souffle haletant, ce râle, ces narines pincées, cette trépidation des membres vaincus ? Mensonges, car toute mise en scène formidable n'est pas nécessairement révélatrice de la douleur, parce que cette lutte furieuse du vivant contre la dissolution n'indique pas qu'elle soit accompagnée de souffrance.

Et elles ne sont pas toutes aussi terribles d'aspect, les agonies.

Il en est dans lesquelles le mourant conserve jusqu'au dernier moment la conscience de son état, où l'esprit assiste à la rupture de la mystérieuse synthèse qui fit de lui un homme, c'est-à-dire un être composé d'intelligence et de matière ; où il se rend compte de la transformation qui commence, de son entrée laborieuse dans le domaine de l'invisible que ses yeux de chair ne pouvaient contempler.

Telle était la mort de Marie Largentière.

Elle savait depuis longtemps qu'elle était condamnée ; elle avait su, de même, le jour où elle devait mourir. Toutes ses précautions étaient prises. Le prêtre était venu en plusieurs occasions. Il avait absous la mourante, pleurant lui-même.

C'était elle qui avait présidé aux suprêmes apprêts. Madame de La Coudraie, Anna et Lina Saint-Maymes l'avaient assistée.

Par leurs soins, la chambre s'était convertie en chapelle. Sur un meuble voilé de tentures immaculées, on avait érigé un autel pour les cérémonies sacrées. Il y avait des fleurs partout, les dernières de la saison, des roses, des camélias, des dahlias, des œillets, des jasmins, des orchidées. Le crucifix surgissait d'un socle embaumé ; les cierges brûlaient au milieu des corolles.

Et ainsi l'on faisait fête à la mort. On l'attendait, non comme une ennemie, mais comme une libératrice.

Adossée aux oreillers qui soutenaient son buste le plus haut possible, Marie, réconfortant ellemême ses amis en pleurs, avait dit :

— Elle viendra avec la nuit. Je passerai du crépuscule terrestre à l'aurore du ciel. Je ne verrai point les ténèbres.

De temps à autre, une faiblesse l'abattait, et son entourage frémissait.

Mais elle se ranimait. Le cher visage, baigné d'ombre, recouvrait son lumineux sourire et, pour rassurer ses visiteurs, elle murmurait :

— Pas encore ! Tous les liens ne sont pas encore rompus. L'âme n'est pas prête à partir.

Quand les onctions extrêmes furent faites, elle s'assoupit un instant.

— J'ai bien dormi, fit-elle en rouvrant les yeux.

Elle ne les avait pas tenus fermés plus d'une demi-heure.

Mais que comptent les heures au seuil de l'éternité ? Le temps est-il autre chose que l'illusion de la durée successive, comme l'espace est l'illusion du cadre de la vie ?

Il faisait, au dehors, une journée admirable. Le ciel était d'une incomparable pureté, d'une douceur édénique. Marie demanda qu'on lui ouvrit la fenêtre.

Elle vit la mer toute bleue sous les rayons du soleil déclinant.

— Mon dernier jour ! prononça-t-elle.

Et quelques larmes tremblèrent aux bords de ses cils.

— La Garoupe ! Le Calvaire ! Quand je ne serai plus là, vous irez y prier pour moi, n'est-ce pas, madame ? demanda-t-elle à madame de La Coudraie.

— Oui, mon enfant, je vous le promets, parvint à dire la mère de Jean entre deux sanglots.

— Oh ! Je ne serai pas loin de vous. Les âmes ne quittent point la terre, tout en étant auprès de Dieu. Seulement, on ne les voit pas.

Elle appela d'un geste Anna qui pleurait, la tête entre ses mains.

Tout bas, à son oreille, Marie souffla ces quelques mots :

— M'avez-vous écoutée ? Le sacrifice est-il fait, sans réserve ?

— Oui, chérie, répondit l'aînée des deux sœurs en sanglotant.

— Qu'est votre douleur auprès de celle-là ? fit encore la mourante, dont le regard désigna, en le cherchant, M. Largentière, immobile à quelques pas.

Lui, il ne vivait plus que par la pensée, absorbe dans l'intensité de ce drame, n'ayant d'autre existence que celle de la créature qui s'en allait.

— Eloignez un peu tout le monde, demanda Marie à madame de La Coudraie.

Et, quand elle fut seule avec son mari, elle lui tendit la main.

— Mon ami, lui dit-elle, je veux que mon dernier souffle vous appartienne. Promettez-moi de ne point laisser ma main avant que mon cœur ait cessé de battre, avant que ma bouche ait exhalé son dernier soupir.

— Marie, répliqua-t-il, ne savez-vous point qu'en dehors de vous rien n'existe plus pour moi en ce moment ? Je vous accompagnerai jusqu'au seuil de votre nouvelle vie. Promettez-moi de demander à Dieu qu'il ne prolonge pas trop pour moi la durée de mon épreuve.

— Je ferai cette prière, mon ami, si, là-haut, de telles prières sont permises.

Puis, revenant encore à la terre elle fit une question :

— Quelle heure est-il ?

— Il va être six heures.

— En ce cas le soleil touche au bord de l'horizon. J'y touche aussi.

Elle disait vrai. Sa prunelle s'obscurcissait, l'instant du grand mystère était venu. Elle ele-

va ses deux bras et attira à elle le front de son mari.

Il s'agenouilla pour être plus près d'elle et lui épargner une fatigue.

— Mon ami, fit-elle, vous m'avez pardonné de vous avoir si peu compris, si peu aimé, de n'avoir point été votre femme selon la terre. Eh bien ! sachez-le pourtant, là-bas, dans cette exquise journée que nous avons passée, en tête-à-tête, à Agay, je vous ai aimé en épouse.

— Ne te reproche rien, mon enfant bien-aimée. Reste la vierge dont Dieu s'était réservé la candeur et la grâce. Ne songe plus aux choses de la terre, âme qui va t envoler, pareille aux anges du ciel.

Il sentit le baiser de la mourante effleurer son front et ses bras se nouer à son cou. Alors, sa force d'âme fléchit, son énergie l'abandonna dans cet enlacement. Sa tête reposa sur sa frêle poitrine ; il pleura comme un enfant.

— Ne pleurez pas, dit-elle de sa voix qui s'éteignait dans un chant. Je ne vous quitte pas. Vous allez cesser de me voir, comme vous avez cessé de voir les autres. Mais nous serons là, toutes les trois près de vous.

Il se releva et essuya ses yeux. Sa face redevint de marbre.

— Allons ! prononça-t-elle. Mes moments sont comptés. Rappelez nos amis. Il me reste à leur faire mes adieux.

M. Largentière alla rouvrir la porte. Tous les témoins du drame rentrèrent dans la chambre. Jean était au premier rang. La mourante lui sourit et lui fit signe de s'approcher.

C'était un moment unique et le jeune homme

sentit palpiter toute sa vie. Il ne cherchait plus à contenir ses pleurs. Cette femme qui mourait, il l'avait aimée follement, mais d'un amour qui n'était jamais sorti des bornes du respect. Il avait, d'un baiser très chaste, effleuré ce beau front que les approches de la mort faisaient livide à cette heure et perlaient d'une sueur glacée. En une autre circonstance, inoubliable, il l'avait tenue entre ses bras, cœur contre cœur, il avait pu s'assurer que ce cœur lui avait appartenu. C'était la seule faute de cette âme pure et elle s'en était accusée avec des sanglots.

— Venez tout près, articula-t-elle avec effort. Je n'ai presque plus la force de parler et je veux pourtant vous dire encore quelque chose.

Tout le monde s'éloigna du lit respectueusement. M. Largentière lui-même fit un pas en arrière. Pour cet homme qui avait tout deviné avant de tout savoir, il n'y avait plus de péché dans cette suprême confidence de celle qui allait partir.

— Jean, prononça très bas la mourante, j'ai obtenu de Dieu le pardon de ma faiblesse. Mon mari lui-même m'a pardonnée. J'avais péché par surprise, comme vous aussi. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, et j'ai pu le comprendre assez tôt pour ne pas succomber. Aujourd'hui, c'est de tout mon cœur que je vous souhaite le bonheur auprès de celle qui va devenir la compagne de votre vie. J'ai souffert de cet amour, je l'avoue. Il était dans ma destinée. Je n'en souffre plus aujourd'hui. Les horizons de la mort ont des clartés que la vie ne peut entrevoir. Je veux vous laisser ce souhait de bonheur au seuil du foyer que vous allez fonder.

Il l'écoutait sans parole, et les larmes tombaient lourdement, sans interruption, sur ses joues.

— Est-ce que le soleil est déjà couché demanda-t-elle en s'interrompant, tandis que ses prunelles dilatées réclamaient la lumière fuyante ?

— Oui, lui répondit-on par un pieux mensonge.

Et Lina courut prendre une lampe qu'elle rapporta tout allumée.

Anna s'était jetée à genoux de l'autre côté du lit.

Elle se souleva et parla à l'oreille de la malade.

— Pardonnez-moi le passé, ma chérie, pardonnez-moi mes rébellions, ma résistance à vos conseils. Vous aviez raison, je l'ai reconnu, et je vous en apporte le témoignage. Quittez-nous sans amertume. Je serai la sœur de Jean. Donnez-le à Lina.

— Ah ! comme il fait noir dans cette chambre ! murmura de nouveau la mourante. Qu'on allume des bougies !

Et sa voix appela distinctement :

— Lina.

La jeune fille vint se placer près de sa sœur qui plaça sa main dans celle de Marie. La jeune femme demanda :

— Etes-vous là, Lina ?

— Oui, mon amie, je suis là, prononça une voix étouffée.

— Et vous, monsieur... Jean ?

— Je ne vous quitte pas, madame.

— Ah ! oui, fit-elle avec un accent d'allégres-

se, je vous reconnais encore. Ce n'est pas tout à fait la nuit.

Doucement, elle rapprocha les deux mains et les mit l'une dans l'autre.

— Aimez-vous bien en souvenir de moi. Priez pour l'amie qui vous quitte.

Ses doigts se desserrèrent. D'un geste mal assuré, elle fit signe à son mari de venir vers elle. Il n'attendait que ce signal.

Dès qu'elle sentit son étreinte, elle se souleva avec effort, et, se tournant vers lui, se plaça d'elle-même entre ses bras, la tête sur son épaule.

— Vous avez été bon, bien bon. Vous avez aimé tout ce que j'aimais. Dans quelques minutes, je ne serai plus. Retenez-moi bien sur votre cœur, sachant que vous emplissez tout le mien. Voici l'angoisse du dernier moment. Gardez-moi jusqu'à la fin. C'est vous qui me remettrez à Dieu.

Quelqu'un venait d'entrer dans la chambre. C'était le prêtre.

La mourante retourna la tête et ses traits s'éclairèrent d'une immense joie. Elle avait reconnu son visiteur.

— Merci, mon Père, d'être revenu pour me faire entendre les prières des agonisants. Je mourrai plus facilement ainsi.

Ses yeux se fixèrent sur ceux de son mari. Ses lèvres remuèrent, faisant écho aux paroles sacrées prononcées par le ministre du culte.

— *Proficiscere ex hoc mundo, anima christiana !*

Et, comme le prêtre s'interrompait un instant, la main tendue pour bénir, Marie put murmurer encore :

— Je ne vous vois plus mon ami. Voici la mort ! Nous nous reverrons.

— Priez Dieu là-haut que ce soit bientôt, prononça M. Largentière avec ferveur.

Il sentit la tête s'appesantir sur son épaule, les souffles se firent plus lents. A peine un râle bref et sourd crépita-t-il dans la poitrine épuisée. Les yeux s'ouvrirent tout grands et une stupeur passa dans les prunelles qui se ternirent sous une buée. Puis les paupières s'abaissèrent d'elles-mêmes, les lèvres, demeurées écartées, laissèrent passer un souffle très doux, suivi d'un soupir léger comme l'haleine d'un enfant.

C'était fini.

Marie avait terminé son martyre ici-bas. Son éphémère séjour était clos. La frêle et chère créature était remontée vers les régions sereines et pures d'où son âme était revenue en exil en ce monde.

Il ne restait plus qu'à placer la dépouille dans la couche de son dernier sommeil.

Trois mois plus tard, le mariage de Jean et de Lina se célébrait dans l'église du golfe Juan. L'assistance était nombreuse et prodigue en félicitations. Une seule personne manquait à ce rendez-vous de fête. C'était M. Emile Largentière.

Mais il avait adressé aux nouveaux mariés une lettre pleine d'affection et de souhaits dictés par son cœur.

“ Vous voilà dans le bonheur, leur écrivait-il. Je ne veux pas assombrir vos premiers beaux jours. Celle qui vous aima du meilleur de son âme m'a appris que vous étiez faits l'un pour

l'autre et que jamais union ne s'était accomplie sous de meilleurs auspices. Faites en sorte que tout la vie soit pour vous la continuation de ce printemps. Le cœur ne vieillit pas et il faut savoir lui conserver sa jeunesse, afin qu'il ne vienne point de rides au front de l'amour. Je prie Dieu qu'il vous accorde de longues et fécondes années. Si les caprices de la destinée ou votre propre volonté vous poussent vers les régions de ma retraite, rappelez-vous que mon foyer vous est ouvert. Ce n'est plus le ciel bleue, la mer bleue du golfe ; mais, sous les nuées grises qui m'enveloppent, mon amitié garde le souvenir ensoleillé des heures où je vécus près de vous."

Jean et Lina sentirent leurs paupières se mouiller en lisant ces lignes toutes pleines d'affection d'où s'exhalait comme un parfum d'espérance fleurie sur une virile douleur.

Leur voyage de noces les emporta vers Paris. Là, Lina dit à son mari :

— Si nous prenions le train de Bretagne ? Nous irions prier sur la tombe de la chère morte. Nous lui devons notre bonheur.

Ils firent comme elle disait. Deux jours plus tard, une voiture louée à Audierne les débarquait dans l'humble village de Kermaria, près de Goulien. M. Largentière n'était pas prévenu de leur arrivée. Il les accueillit néanmoins avec sa bonne grâce exquise.

— Je comprends que vous ayez voulu porter à votre amie les prémices de votre allégresse. Venez. La tombe est une demeure où ceux qui l'ha-

bitent nous voient et nous entendent sans nous parler et sans être vus de nous.

Il conduisit ses hôtes jusqu'au bord de la mer qui clôturait son petit domaine.

Là s'élevait une roche que la nature avait taillée en gradins superposés. Sur l'un de ces paliers, formant terrasse, se creusait une grotte ouverte sur la mer. M. Largentière l'avait convertie en chapelle et, dans le granit, quatre tombes avaient été creusées. Trois d'entre elles étaient remplies, et les pierres qui les couvraient portaient trois noms, ou plutôt le même nom répété trois fois :

MARIE

— Toutes les trois avaient le même prénom, prononça gravement M. Largentière, mais celle que vous avez connue repose sous la pierre de gauche.

Et, comme ils considéraient la quatrième fosse béante, avec sa pierre dressée sur le côté, prête à voiler le dernier cercueil, il ajouta :

— Voici la place que j'occuperai bientôt.

Jean et Lina s'agenouillèrent. Cette attente du suprême repos n'avait point effrayé leur jeune amour.

FIN